

STUR

REVUE D'ÉTUDES



SOMMAIRE

N^{os} 1 et 2 - 1^{er} JUILLET - 1^{er} OCTOBRE 1934



Présentation	5
Manifeste	8
Programme.	17
La Langue et la Pensée Bretonne	21
Les Bases Idéologiques d'une Révolution Nationale	35
Vers une économie nationale ..	52
La Tribune des Jeunes.. . . .	56
Les Jeunes Révolutionnaires Parisiens.	65
En lisant	74
Son ar Vreudeur Vreton	80
Poèmes Gallos	82
Informations Les langues en Galles -- Le Mouvement Alsacien-Lorrain	86
Documents Brékilien - Blanc et Noir - Culture Allemande	101
Essai d'Onomastique.	113
Les mots du Peuple Breton. . .	124

RÉDACTION : 11, Galerie du Théâtre (B. P.182) Rennes
ADMINISTRATION : chèque postal : F. Debauvais, Rennes, C.C. 14210
Abonnements : Bretagne & France : 30 francs. Autres Pays : 35 francs
Vente au Numéro : Bretagne & France : 8 francs. Autres Pays : 10 francs

PRÉSENTATION



Le mouvement de *Breiz Atao* caresse depuis plusieurs années le projet de créer une revue d'études bretonnes. Un congrès de l'ancien Parti Autonomiste en avait approuvé le principe. Nous croyons aujourd'hui le moment venu de passer à la réalisation. Nous fondons STUR pour donner à notre mouvement l'instrument de travail et de combat intellectuel qui lui fait cruellement défaut.

Nous croyons en l'existence d'une élite bretonne, pour laquelle les connaissances, les finesses de l'esprit, l'érudition ne sont pas tout. Une élite douée d'un moral élevé, capable de faire preuve de caractère, qui soit profondément persuadée de sa mission et de ses devoirs, et prête à sacrifier elle aussi à son idéal.

Nous ambitionnons de la rassembler. Nous voulons réaliser sa communauté spirituelle et son unité de pensée.

Le but de STUR n'est pas de meubler des esprits ou de les distraire, ou de les remplir de vagues notions, mais d'en faire des instruments de lutte au service de la cause bretonne. Conscients des terribles responsabilités des hommes qui pensent, en face de la détresse bretonne, nous ne pouvons enten-

dre parler d'activité intellectuelle désintéressée. Nous ne demandons pas d'abord à nos collaborateurs la qualité et le style, ou l'originalité. Nous leur demandons de s'atteler à une tâche dont ils seront comptables et d'oublier les buts personnels.

STUR ne peut être qu'anti-littéraire et anti-intellectualiste.

**

STUR n'est pas plus la chose d'un homme que celle d'une coterie. Six camarades ont participé à sa réalisation, sans avoir à rendre compte à aucun mandarin de leurs 174 ans (total général), soit une moyenne de 29 ans par rédacteur de STUR. Ni des vieillards, ni des gamins : des hommes.

Le chiffre de six collaborateurs est insuffisant. Il a bien fallu commencer avec ceux qui ont répondu les premiers à l'appel, mais d'autres doivent venir. Nous attendons des lettres et des visites. Nous voudrions d'ici environ six semaines, pouvoir provoquer la réunion constitutive de la revue avec la participation du plus grand nombre.

Au cours de cette réunion, le comité de rédaction et l'administration provisoires exposeront la situation et proposeront des statuts. Puis il sera procédé à la constitution d'une Rédaction et d'une Organisation définitives, qui seront seules responsables devant les abonnés et les créanciers.

Nous tenons à ce que STUR soit indépendant, tant de *Breiz Atao* que du P. N. B. Nous restons fidèles à notre vieux principe qui est de susciter des œuvres bretonnes nouvelles et de les mettre en mesure de vivre ensuite par elles-mêmes, en finançant leur lancement, en soutenant leurs premiers pas, et en veillant à ce que la bonne direction prise au départ soit conservée.

**

Les collaborations de toute nature à la revue seront assurées, sur demande, de l'anonymat absolu. Les pseudonymes sont recommandés. Il ne sera rendu compte qu'après coup de la réunion projetée, dont nous feront connaître confidentiellement à nos amis le lieu et la date.

Nous fondons cette revue sous le signe sévère du combat.

**

Quand STUR aura quelques années d'existence, nous nous demanderons comment notre mouvement a pu vivre quinze ans sans revue. C'est un beau gage de santé pour lui que d'avoir agi avant d'avoir pensé. Un flux vital nous a portés en avant, au lendemain de 1918. Notre doctrine aura été conçue au cours de la lutte pour le peuple, à la lumière de nos dures expérimentations. Elle n'est pas née dans le monde fictif que limite les quatre murs d'un cabinet, mais au frottement des implacables lois du monde réel. Elle ne souffre d'aucune fissure interne et elle adhère à la vie.

STUR ne part pas au hasard. Sa route est sûrement tracée.

BREIZ ATAO.

MANIFESTE

■

Quand une nationalité est opprimée, elle ne fait qu'obéir à l'instinct de conservation en donnant naissance à un mouvement protestataire. Plus l'oppression est lourde, moins la réaction est raisonnée et moins elle éprouve le besoin de se justifier. On chercherait en vain une doctrine politique, comme aiment à s'en donner les mouvements issus d'une froide résolution de l'esprit, chez les insurgés de Macédoine ou de Galicie et même chez ceux qui, en Bretagne aujourd'hui, parlent de « chasser le Français ». Quand un groupe, un mouvement, un peuple en est arrivé à ces résolutions extrêmes, il n'y a plus de place en son sein pour le doute, ni pour un souci distinct du but écrasant qu'il poursuit.

Ça n'est pas encore le cas de la Bretagne. Sans vouloir nier ni diminuer en rien le caractère de spontanéité du mouvement nationaliste breton d'après guerre, qui jeta dans l'action publique en 1919 des enfants de moins de vingt ans, il convient de noter que peu de mouvements analogues eurent autant que lui le souci de mettre toutes les bonnes raisons de son côté. Son journal, ses chefs ont toujours révééré la doctrine. Elle n'était pas épaisse au début, elle subit en quelques années pas mal de

coups de pouce, mais elle n'en était pas moins « la doctrine », la clef de voûte de l'édifice qu'on se proposait de construire.

Cette place accordée par *Breiz Atao* à la pensée, dès ses premiers pas, trahit l'impérieuse nécessité où est la Bretagne *de se retrouver, de se regrouper* avant de marcher de l'avant. Il ne s'agit pas ici d'un peuple en possession d'une vie nationale complète qui se présente aux mains de son élite dirigeante comme un bel instrument déjà raidi par d'unanimes volontés et qu'un mot d'ordre bref portera d'un bloc en avant. Depuis mille ans, tout conspire à défaire une nationalité que l'effort des rois du neuvième siècle n'était pas parvenu à développer jusqu'à l'épanouissement complet. Nous habitons les ruines branlantes d'une très vieille maison qui ne se souvient même pas d'avoir eu un toit. Nous n'aurons jamais notre marche sur Rome, au milieu des drapeaux et des fanfares. Nous aurons nos raisons, notre foi, nos desseins arrêtés d'un trait dur et fini, ou nous nous perdrons. Nous construirons notre politique nationale d'abord, pour reconstituer ce minimum d'unanimités qui donne une existence utile à un peuple, mais aussi et surtout parce que la Bretagne ne peut retrouver sa force qu'en s'achevant et qu'elle ne peut s'achever *qu'en se prolongeant par anticipation dans nos esprits*.

La doctrine du nationalisme breton sera le facteur le plus efficace de la nationalité bretonne parce qu'elle tendra à l'achever, après l'avoir relevée.



Nos sources idéologiques remontaient loin. Mythe des sociétés primitives, à la manière romantique

d'un Chateaubriand et d'un Cambry, continuée pieusement par un Villemarqué, un Le Braz. Mythe du panceltisme, annonciateur d'une forme racique de la fraternité humaine et lourd de ses croyances inavouées, derrière un Fournier d'Albe, un Léménik, un Berthou. Tradition catholique et monarchique appuyée sur les châteaux. Tradition militaire anti-française avec des souvenirs chouans. Voilà pour le substratum affectif du mouvement breton qui sourd à la fin du XIX^e siècle et qui cherche des moules pour sa pensée naissante. Ces moules, il les emprunte à la France. Les premiers régionalistes traduisent Mistral et répètent Charles Brun. Ils s'inclinent sans y croire devant le tabou de « l'homo œconomicus ». Deux sur trois des premiers jeunes gens qui fondent *Breiz Atao* viennent des abords de l'*Action Française* et ils esquissent un nationalisme breton qui doit le plus solide de sa trame à l'empirisme organisateur. Ses matres sont Auguste Comte et Le Play. Leur patriotisme a des accents qui rappellent Déroulède. Rien de spécifiquement breton. Mais très vite, les tendances politiques du journal évoluent. Le principe national a conduit dans les rangs de l'*Union de la Jeunesse Bretonne* des gens de gauche qui font peser le poids de leur formation. Et puis l'Europe est à la révolution : les jeunes résistent mal à l'appel des autres jeunes quand ceux-ci construisent une civilisation. On s'est aussi rapproché du peuple et le résultat ne s'en fait pas attendre. Le *Parti Autonomiste* se met à penser une renaissance bretonne en fonction d'une Europe nouvelle selon le rêve des pacifistes français. Le « politique d'abord » cependant à la vie dure et le jeune mouvement nationaliste gallois qui se forme à la suite des campagnes d'Ambrose Bebb dans *Breiz*

Atao se dit franchement Maurassien. Mais déjà les Bretons s'affranchissent de la pensée latine. Ils ont fréquenté l'Angleterre, l'Allemagne et ils sont ébranlés. Ce n'est pas pour rien qu'entre 1923 et 1927 s'est créé avec GWALARN une littérature moderne en langue bretonne, passant par dessus la France pour aller prendre son inspiration, à sa fantaisie, dans les lumineuses brumes du Nord. De jeunes cerveaux bretons se débarrassent des habitudes de pensée contractées à l'école des maîtres français, une sensibilité fière de se sentir « barbare » s'éveille. Vers 1928, et jusqu'en 1932, la nécessité de faire pièce au chauvinisme français et la pente fatale de la démagogie électorale ont beau donner à *Breiz Atao* une couleur libertaire tout aussi française de touche que la fleur de lys des premiers temps, le profond travail de rebretonnisation des cœurs et des têtes n'en continue pas moins, et d'autres circonstances vont l'activer. En 1931, *Ober*, cette jeune organisation d'action populaire pour la langue, est née, c'est plus qu'un indice. On ne croit plus qu'il suffise au jeune Breton de se plonger dans l'économie politique et l'histoire au sortir de l'université pour être en droit de se dire patriote breton éclairé. On veut savoir en quoi consiste la personnalité bretonne. On a compris que la question est moins d'élaborer la politique d'affranchissement de la Bretagne que la doctrine du relèvement et de l'achèvement de la Bretagne indépendamment de tout conflit avec l'étranger. Une manière bretonne de résoudre la question bretonne se dessine. Il y a eu du nationalisme, du briandisme, voir du gandhisme à entêtes herminées. Certains ont ébauché vaille que vaille un vague bolchévisme breton. C'est fini, l'époque des recherches est révolue. A travers ses

différentes aventures intellectuelles, le nationalisme breton n'avait jamais cessé de rester fidèle au pur instinct patriotique qui l'avait animé dès le premier jour, et cet instinct qui l'a ramené à la langue, au peuple des campagnes, aux sources même de la nationalité, a fini par lui dicter une manière de penser nouvelle, authentiquement sienne, dont STUR sera peut-être le centre de cristallisation et le porte-parole.

••

Le problème de l'élaboration d'une pensée politique authentiquement bretonne, amorcé dans *Breiz Atao*, sera celui que STUR aura à résoudre.

Il appartient à la question plus large de la renaissance intellectuelle bretonne. Depuis toujours les cerveaux chez nous, désertaient. Nous les avons ramenés en Bretagne. L'ère des évasions à la Le Braz, à la Géniaux, à la Nizan est close. Et l'esprit, ramené en Bretagne doit affronter les problèmes de vie ou de mort qui se posent à lui. Il existe en outre un drame de l'intelligence bretonne qui est dans le conflit de ses impulsions individualistes avec la tyrannie de l'uniformité des styles français, et dans le manque de concordance de sa nature instinctive et de ses penchants rustiques avec la cérébralité et les raffinements de la culture française. Nous ne l'esquiverons pas, mais nous devons nous affirmer en commençant d'abord par rejeter et nier. En d'autres temps nous aurions sans doute songé pour STUR à un programme de folklore, d'histoire, de philosophie, de littérature, de critique d'art. Mais notre revue a des limites matérielles et les mêmes ne peuvent pas tout faire. Le destin n'a réuni autour de notre table que des soldats de la cause bretonne (signe

des temps). Il appartiendra à d'autres qu'à nous de suppléer à nos lacunes.

**

STUR ne naît pas sur un acte d'autorité.

Nous n'imposons aucun credo. Nous nous défions des échafaudages idéologiques. Cependant notre position est bien fixée, notre but défini et il faut bien que nous propositions des idées directrices. Mais celles-ci n'auront de valeur que dans la mesure où elles rencontreront des adhésions et dans celle où elles répondront aux réalités. Aujourd'hui il faut penser, il faut tout repenser. Dans le désordre où nous sommes, aucun empirisme pratique n'est à même de rétablir des liens durables entre les hommes. Quand un monde s'effondre parce qu'il ne croit plus en lui, le premier acte nécessaire pour en restaurer un nouveau est un acte de foi. Nous avons cru, en ce qui nous concerne, le moment venu de prendre la parole, parce que nous croyons en un ordre nouveau. Mais nous ne nous sommes pas laissés aller aux séductions du rêve. La pensée, le sentiment, l'expérimentation sont les trois voies solidaires qui mènent à l'œuvre. Et l'œuvre compte plus que la pensée. La pensée échevelée mène au rêve, à l'abstrait, au mythe. Elle conduit au fait littéraire, et aux catastrophes sociales. La Bretagne se meurt des erreurs de l'illuminisme propre à la culture française rationaliste.

Il faut se souvenir des expériences, il faut expérimenter les idées neuves, il ne faut jamais prétendre passer outre les faits, mais il faut d'abord et avant tout des notions de bien et de mal, de nuisible et d'utile. *Il faut une vision de l'homme et de son destin, un idéal de bonheur, un choix de la vérité....*

Tout cela manquait au mouvement breton d'hier. Le mouvement breton de demain ne connaîtra pas les faiblesses internes de son aîné.

Il ne nous déplairait pas que STUR déchaîne contre lui des critiques et des protestations. Certaines catégories de gens ne doivent pas nous comprendre, ou alors nous sommes de leur race et nous faisons fausse route. Nous choquerons au plus vif de leurs préjugés latins, libéraux et intellectualistes, les esthètes ou les bourgeois lettrés dont la culture s'est cristallisée aux beaux jours des emprunts ottomans, ou nous ne serons nous-mêmes qu'un reflet de ce que pensent ces parties intégrantes d'un monde que nous rejetons. Le point de départ de la création, c'est la rupture avec un ordre, ou un désordre de choses existant. STUR n'ira en avant que les ponts coupés derrière lui, que délivré du poids mort d'une manière de penser périmée.

Il importe d'ailleurs que dans un pays désorienté comme le nôtre, les hommes qui font exercice de penser aient des opinions arrêtées. La Bretagne n'a que faire de chercheurs désintéressés, poursuivant une vérité toujours fuyante, pour ce mythe « la vérité ». Nous sommes des chercheurs intéressés, intéressés au relèvement de notre espèce d'hommes. Nous savons que nous n'avons pas de temps à perdre, que la nécessité d'agir sur le plan pratique où nous pouvons brusquement nous trouver mis, demande des mots d'ordre et au moins des amorces de solutions, plutôt que des divertissements ou des travaux de pure culture.

Nous n'irons donc pas à la conquête du royaume de l'utopie, en flâneurs bien nourris, affamés de ravissements. Notre utopie, nous la tenons déjà,

et déjà nous avons établi des contacts féconds entre elle et le monde vivant.

STUR aura surtout d'abord un rôle négatif. Le premier bienfait de l'éveil d'une pensée bretonne sera d'arracher le peuple breton aux courants français qui le détournent de son destin. STUR permettra un mouvement breton plus ample, plus entreprenant, en libérant les individus d'élite qui sont nécessaire pour l'encadrer et qu'actuellement trop souvent la France nous enlève, parce que nous ne savons pas les retenir. Mais STUR ne donnera pas nécessairement naissance à ce mouvement. Nous aurons beau réunir des gens d'esprit, des savants, des penseurs, des écrivains nous ne sortirions pas de la chapelle que nous aurions bâtie, si le nationalisme breton devait rester uniquement un mode de penser. On ne va pas au peuple avec de beaux pensers. La raison n'est pas une arme de lutte populaire. *Le nationalisme breton doit être avant tout un mouvement* et non pas seulement une doctrine. Il s'imposera par son âme, par son élan. Il entraînera par la qualité et l'ardeur combative de ses chefs. Il triomphera par sa confiance en lui et son esprit de sacrifice.

Cette manière de comprendre l'action bretonne trace le rôle de l'intelligence et délimite la fonction des intellectuels dans notre mouvement. Nous ne plaçons pas la pensée au-dessus de tout, mais sur le même plan qu'elle le sens moral, le courage, l'abnégation, la discipline, le mordant. *Le chef n'est pas celui qui écrit bien, mais celui qui est digne de commander.*

La détresse de notre peuple sans guides nous crée des devoirs immédiats. Il faut que nous sachions

éviter l'isolement où leur propre culture enferme les intellectuels. Nous ne serons ici l'élite bretonne que si nous savons donner à nos compatriotes des avis pour les diriger dans les difficultés publiques en face desquelles ils se trouvent. Nous trahirions notre mission si nous les abandonnions sans réserve au Journal, au Comité, au Conseil qui après l'école leur enseignent impérativement la manière française de tout résoudre. Nous avons du travail à faire, comme de bons ouvriers. Chacun de nous doit se souvenir qu'il a un métier et que des intérêts mesquins l'unissent à toute une tranche de son peuple. A nous de prendre notre part des soucis des producteurs et des humbles, afin de ne cesser de faire corps avec eux et d'être à leurs yeux des hommes capables de les comprendre. Soucions nous comme d'une affaire personnelle du cas du goémon et de celui du réservoir. C'est par le mariage dans notre cœur et notre cerveau des élans les plus hauts et des préoccupations les plus terre-à-terre que nous parviendrons à jouer notre rôle en évitant l'écueil du vain intellectualisme.

Le Comité provisoire de Rédaction :

A. CALVEZ, F. DEBAUVAIS, R. KADIG,
R. KERHOR, YANN RAZAVET.

PROGRAMME

La Rédaction provisoire de STUR qui devra remettre ses pouvoirs à la direction que nommera la prochaine réunion des « Amis de STUR », n'a pas qualité pour fixer le programme de travail de la revue. Elle se contente ci-après d'en suggérer un qu'on adoptera, rejettera ou modifiera, selon l'orientation qui sera donnée en définitive à notre organe d'études.

Notre première idée avait été de faire de STUR une revue générale d'études bretonnes, en faisant appel aux collaborations les plus variées. Nous n'avons pas pu donner suite à ce projet, les amis, appartenant généralement au mouvement d'avant guerre, que nous avions pressentis pour une collaboration économique ou littéraire, s'étant tous réservés sauf un seul d'entre eux. Il semblerait d'après ce que nous avons pu comprendre que l'exemple de STUR serait suivi et que nous verrions naître sous peu d'autres revues bretonnes, plus spécialement littéraires ou d'érudition, comme il en existait avant 1914. Tant mieux. Mais en attendant, et par la force des choses, le premier numéro de STUR porte l'empreinte de ses fondateurs qui

sans exception sont des militants et avant tout des militants.



Notre principal souci sera d'établir un contact fructueux entre nos lecteurs et nous. Nous voulons savoir ce que l'on pense de nos idées et nous voulons connaître celles de ceux qui nous lisent. Nous songeons à donner une grande place aux enquêtes d'opinion. La première enquête que nous ouvrons sera celle-ci : « QUE PENSEZ-VOUS DE STUR ? ». Les réponses seront publiées et commentées dans le prochain numéro de la revue.



Et nous faisons appel aux collaborations. Point besoin d'être un grand écrivain ni de remplir des pages, pour écrire dans la revue. Il suffit d'avoir quelque chose d'intéressant à dire, un document à apporter, une idée à soumettre, une critique utile à formuler. Notre revue doit être un peu la maison de nos lecteurs. Nous songeons même à ouvrir une Tribune Libre où nous donnerons de temps en temps la parole à nos adversaires. La Bretagne est trop petite pour qu'on puisse impunément y élever des murailles de Chine.



Nous avons apporté dans ce numéro des idées générales. Il fallait au moins et tout d'abord une base de départ. Nous disons d'autre part que nous ne prétendons pas pour cela tout résoudre. Il nous faudra des années pour élaborer une politique agricole, une doctrine monétaire, un programme de mise en valeur. La revue peut apporter les directives, inspirées de la philosophie du mouvement

et d'une vue d'ensemble des intérêts généraux bretons. Mais nos amis techniciens sont seuls qualifiés pour exprimer dans une forme concrète les solutions pratiques de nos problèmes. Les colonnes de STUR leur sont ouvertes. Pour eux, nous proposons la création de commissions d'études.

Nous donnons ci-après quelques précisions sur notre programme :

Articles à paraître

Les Philosophes Bretons — L'Age politique de la Bretagne — Les Bretons sont-ils grégaires ou individualistes ? — Les capacités expressives du breton en 1934 — Une nouvelle Capitale bretonne — Contribution à l'unification du breton — La chanson populaire bretonne depuis la guerre — Etudes doctrinales SAGA — L'Essence de la Bretagne, Essai (fragments) — Documents inédits sur le Premier Mariage d'Anne de Bretagne.

Enquêtes de documentation

La condition prolétarienne en Bretagne — Les prix de revient de l'agriculture bretonne — Recensement linguistique de la population scolaire de Basse-Bretagne — Etude comparative des encasements et des déboursés de l'Etat français en Bretagne — L'état sanitaire de la Bretagne et son alimentation — Siège et composition des Conseils d'Administration des principales affaires commerciales et économiques de Bretagne — L'inadaptation de la législation française en Bretagne.

Enquêtes d'opinion

Que pensez-vous de STUR ? — Quels guides spirituels proposez-vous à la jeunesse bretonne ? — Par quel processus s'est développée en vous l'idée bretonne ? — La France a-t-elle joué un rôle utile en Bretagne ?

Points de doctrine mis à l'étude

Le régime de la Propriété — Le régime du Travail et de l'Entreprise — Pouvoir Economique et Pouvoir Politique — Le Crédit et la Monnaie — Une politique Agricole — Un plan de mise en valeur et d'Orientation Economique — L'intégration de l'Etat breton dans l'Europe.

Collaborations demandées

Points d'Histoire — Folklore — Vie Bretonne — Mouvements à l'Etranger — Doctrines parallèles aux nôtres — Critique des livres, pièces de théâtre, films, disques, T. S. F. — Revues — Clichés ou gravures à reproduire — Poésies et nouvelles.

LA REDACTION.

La Langue et la Pensée Bretonne

La Bretagne est politiquement française depuis quatre cents ans. Sa bourgeoisie parle français d'un bout à l'autre de la péninsule depuis un peu plus longtemps. Le celtique armoricain n'a pour ainsi dire jamais fait l'objet d'un enseignement scolaire, et depuis Rome notre culture supérieure est la culture latine. Enfin, pour la première fois dans nos annales, le menu peuple bas-breton sait le français qui était inconnu de lui il y a deux générations. C'est à ce moment de notre histoire que nous fondons un organe de culture, STUR, et il s'avère nécessaire de consacrer notre premier article à la défense du droit des Bretons instruits de se servir, *provisoirement*, de la langue française.

C'est assez joli.

Et c'est réconfortant.

Ce furent d'abord quelques-uns de nos amis les plus proches que nous avons pressentis pour collaborer à

STUR. Plusieurs nous ont immédiatement répondu : « En français ? — Rien. » Nous n'avons pas insisté, car le ton était sans réplique. Puis, nous avons écrit à d'autres. Ce qui nous a valu en particulier trois lettres dont nous reproduisons des extraits, et qui nous fourniront la matière de cet article.

Abeozen, le brillant transcripteur en langue moderne, de notre vieille littérature nationale en gallois ancien, nous écrit ceci :

« ... Poent bras eo d'iñ respont d'it dreist-holl pegwtr n'hallañ ket soñjal sevel ar pennad a c'houlenn diganeñ evit STUR. N'em eus ket amzer. Va labour micher a deu bep bloaz pounneroc'h, ken am eus bec'h o kas da vat an tammou labour brezonek boulc'het abaoe pelle 'zo.

« Ouspenn-se, ha pa'm befe amzer vak a-walc'h, ne gredañ ket her grafen, e galleg da nebeuta. A-benn miz amañ e krogin em nao-ha-tregont (quel vieillard !), Steuzia' ra ar vuhez. Re a amzer am eus kollet gant ar galleg. « Ar Falz » zo, koulz lavaret, al lec'h diweza ma riñ kement-se, dre m'eo gouestlet d'an abostola e-touez tud va micher.

« Komzet em eus diwar-benn se gant Meven Mordiern... »

Nous y arrivons. Mais, chez l'auteur d'ISTOR AR BED, les raisons ne sont plus tout à fait les mêmes. Abeozen dit : « Pep unan a ra ar pezh a hell. » Meven Mordiern, lui, est tout pour ainsi dire hostile à la langue française chez tout le monde et dans tous les cas.

« ... Ho trugarekaat a rañ evit an enor a rit d'iñ o c'houlenn ouziñ mont da genskrivagner ganeoc'h war ho kelaouenn nevez. N'ouñ ket evit hen ober, ha setu amañ perak :

1° Tri labour bras am eus war ar stern. O c'has da benn a vennañ ober, kent staga gant labouriou-añ.

2° Ne fell ket d'iñ skriva war ar c'helaouennou, ha dreist-holl, war ar c'helaouennou diou-yezek, ma vez moulet warno muioc'h a c'halleg eget a vrezonek, pe

war ar c'helaouennou a zo d'ezo eun ano brezonek ha netra warno nemet galleg penn-da-benn. Ne virer ket eur yez evel ma virer eun daol-vaen pe eur c'hastell eus ar Grenn-Amzer. Mirout a raer eur yez dre en em lakaat ebarz ha bouta war-raok a-holl-nerz e galon hag e empenn. Setu tost da zaou-ugent vloaz ma studiañ buhez ar yezou, ar chal hag an dichal anezo dre ar bed. Biskoaz n'eo c'hoarvezet d'iñ gwelout tud o salvi eur yez dre ober gant eur yez-all. Heñvel eo amañ. N'eo ket dre gomz ha skriva e galleg e vezo adsavet ar brezonek, ha ledet an anaouedegez hag an implij anezan, hogen dre deurel ar galleg er-maez ha dre ober gant brezonek hepken. N'ouñ na Breiz-Izelad na Breiz-Uhelad. Gant ar yez hag ar Gellez eo ez ouñ bet hoalet ez-vihan d'evit ar vro-mañ. N'anavezañ nemet eur Vreiz : an hini a gomz brezonek. Ar Vreiz-all n'eo ket Breiz evidouñ, hogen unan dremmou eus Bro-C'hall, hag an hini noazusa, an hini Ar Vreiz-all n'eo ket Breiz evidouñ, hogen unan eus dremmou Bro-C'hall, hag an hini noazusa, an hini argarzusa anezo-holl. Eun ardamezenn douellus eo hec'h ano peget ouz eur pakad marc'hadourez a vaez-bro. E-lec'h ma komzer brezonek, eno emañ Breiz, hag eno hepken. Er-maez eus ar yez, n'eus netra pe hogos netra a vrezek hag a geltiek er vro-mañ. Kement a vez graet er-maez eus ar brezonek a vez graet eneb ar brezonek hag a dalv hepken da frankaat, da ledanaat ha da wasaat an toull-freiz graet gant ar galleg e yez ar vro.

N'ouñ ket evit poueza muioc'h war an traou-ze el lizer-mañ. O displega a riñ en unan eus al labouriou a venegañ uheloc'h... »

Il y a dans cette lettre plusieurs idées qui méritent la peine d'être examinées longuement, et au sujet desquelles nous avons notre mot à dire. On peut les exprimer ainsi : 1° Le Breton sera sauvé par le Breton. Et corollaire : le Français n'est d'aucune utilité dans ce but, au contraire.

2° La Bretagne est là où on parle le breton, la Bre-

tagne de langue française n'est qu'un visage de la France et le plus détestable.

3° En dehors de la langue, il n'y a rien de celtique ni de breton ou presque dans ce pays.

Ces allégations sont graves. Elles ne tendent rien moins qu'à nier toute valeur d'apostolat à la langue française en faveur de l'étude du breton, qu'à retrancher de la communauté bretonne plus de deux millions de nos compatriotes qui ne savent pas le breton, et qu'à ramener tous les éléments de la nationalité bretonne à un seul : la langue.

Nous croyons nécessaire de faire entendre une opinion différente, quelque chagrin que nous ayons à tenir tête à l'un de nos premiers maîtres ès-sciences bretonnes. Il sera assez bon pour ne pas nous en tenir rigueur.



On peut admettre que certains se cantonnent de parti-pris dans l'action linguistique, parce qu'elle est la plus pressante peut être; mais non pas parce qu'il n'y a aucune autre chose utile à faire en Bretagne et par d'autres moyens que les leurs. Il n'y a pas que la langue à sauver, mais toute la vie du peuple. Et la langue, si elle est peut-être tout ce que nous tenons du vieux celtisme, n'est pas toute la nationalité bretonne. Résoudre la question de la langue, en admettant même qu'on puisse la traiter isolément, ce ne serait apporter une solution ni à celle de l'Etat, ni à celle de la société, ni à celle de la vie économique, intellectuelle et artistique.

La connaissance de la langue n'est pas le « Sésame ouvre toi » de la renaissance nationale. Il n'a pas suffi aux Bretons d'autrefois d'ignorer le français ni de parler *exclusivement* le breton pour maintenir la Bretagne.

La langue a cédé, parce que la culture a cédé, le type social a cédé, la conscience nationale a cédé. C'est pourquoi, restaurer la culture, relever le type social, refaire le sentiment national, c'est travailler directe-

ment à la renaissance de la langue, même si l'on a recours au français, par nécessité d'ailleurs, pour atteindre ces buts

Pour admettre sans réserve l'opinion de Meven Mordiern, il faudrait ne pas se soucier plus de la pensée que d'un colifichet et de la nationalité que d'une guigne. Il faudrait poser, après s'être mis deux œillères, que le seul acte utile, sous notre ciel, est d'éliminer le français de l'usage. Tout ce qui ne concorde pas à ce but serait diversion, condamnable.

Cette attitude, je devrais dire ce fanatisme, n'est pas dénuée d'une fière allure et il n'est pas mauvais que certaines erreurs soient crues, quand elles enflèvent les imaginations dans le sens qu'il faut. Mais à côté des fanatiques, il est bon que d'autres — ce sera nous — se soucient d'autres biens aussi précieux pour le peuple : le relèvement de sa pensée, le raffermissement de sa personnalité et la défense de ses intérêts par les moyens qui s'offrent. Si dès aujourd'hui, il fallait parler breton ou se taire, ce serait la nuit en Bretagne et notre pays n'a rien à y gagner. Dans quelques années, nous verrons à être plus exclusifs.



Songeons d'où nous venons. De même que c'est en latin que les premiers réveilleurs du tchèque se sont exprimés, c'est en français qu'ont milité les premiers illustrateurs du breton. Si Gonidec, si Kermarker, si Loth, si Vallée lui-même s'étaient coupé la langue plutôt que de tomber dans la faute qu'on nous reproche, leur effort serait demeuré inconnu et leur pensée n'aurait eu aucun rayonnement. Au fond, peu importe aux débuts d'un mouvement comme le nôtre la langue utilisée, c'est le cœur et la pensée qui emportent les adhésions. C'est par le canal du français que des milliers de Hauts-Bretons et de Bas-Bretons des villes sont venus au breton, et c'est par le français que nous affranchissons notre pensée aujourd'hui — avec l'aide du breton — du courant de civilisation française.

Nous serions à reprendre, si nous pensions que le français aura toujours un rôle nécessaire à jouer chez nous et qu'il est bon de lui conserver une place, une large place. Ce n'est pas le cas. On rit, dans ces temps de purisme, des premières revues bretonnes, qui après s'être donné un titre en breton, croyaient avoir gagné la bataille et s'en tenaient là. Nous ne sommes pas certains, en ce qui nous concerne, qu'elles s'en tenaient là parce qu'elles croyaient en avoir fait assez. Elles s'arrêtaient au titre parce qu'il y a vingt ans, il n'était possible qu'à deux ou trois spécialistes d'écrire un article de revue en breton. C'était déjà beaucoup de choisir un titre en breton, ça ne s'était jamais vu, c'était le premier pas. Le premier centimètre carré de papier noirci gagné sur le français a été une victoire, chaque centimètre carré conquis continue à en être une. Ici, dans STUR, les portes sont grandes ouvertes au breton, et nous nous réjouissons à chaque page gagnée par lui, que ce soit sous la même couverture ou sous celle d'une autre édition de la revue. Mais à chacun sa besogne.

Cependant quand les Bretonnants exclusifs disent qu'en dehors de la langue bretonne il n'est ni Bretagne, ni celtisme, ils expriment d'une manière éminemment contestable une vérité profonde. Mais l'importance de la langue doit se définir autrement. Il faut dire que si la langue bretonne avait disparu, il n'y aurait pas aujourd'hui de possibilité d'un renouveau du celtisme et d'une pensée bretonne. Car la langue s'identifie avec l'existence d'un milieu national, dont elle est à la fois la gardienne et le produit, et sur lequel la pensée bretonne prend son appui. Mais la pensée bretonne *étant*, celle-ci peut emprunter, sans danger, tous les moyens d'expression. Elle n'y perdra que sa frappe originelle, sa valeur évocatrice, quelques-unes de ses nuances d'expression, c'est-à-dire le déchet qui

reste après tous les traductions. Mais le fonds restera intact. Les paroles du Christ, mise en chinois restent les paroles du Christ. Les idées d'un Juif restent en allemand les idées d'un Juif, comme celles d'un Breton authentique et conscient restent en français celles d'un Breton. Je peux le dire en anglais, cela ne change rien à l'affaire :

Christ's words, if they are translated into Chinese, remain Christ's words. A Jew's idea, though uttered in German, remains therefore the very idea of a Jew...

En allemand non plus :

Christi Worte, ins Chinesische übersetzt, verbleiben Christi Worte. Die Gedankenwelt eines Judens, wenn auch durch das Deutsche ausgedrückt, verbleibt die Gedankenwelt eines Judens...

Et en breton alors !

Komzou ar C'Hrist, hag i troet e Sineeg, a chom komzou ar C'Hrist. Mennoziou eur Yuzeo, en alemaneg zoken, a chom mennoziou eur Yuzeo...

...Pour en revenir au même !

On voit donc que nous n'établissons aucun lien de solidarité entre la pensée et le français. Nous croyons qu'une pensée, INSPIRÉE DU MILIEU BRETONNANT, peut s'exprimer en français, en anglais, en allemand, en russe, sans pour cela devenir française, anglaise, allemande ou russe. Une traduction change la qualité esthétique et atténue la puissance d'évocation d'un texte; elle n'en dénature la pensée que dans une proportion souvent minime et à tout prendre la plupart du temps négligeable. C'est si vrai qu'aujourd'hui l'usage se répand parmi les intellectuels les plus distingués d'étudier les littératures étrangères à travers des traductions.

L'exagération dans l'affirmation d'un principe en faveur du breton peut également nuire à la Bretagne plus qu'on ne le croit, et c'est cela le plus grave. Il ne faut pas qu'on s'imagine que l'usage du breton suffit

à faire naître une pensée bretonne. Les œuvres d'un Yvonig Picard ou celles d'un abbé Le Bayon, dont l'accent français et le contenu français sont indécents *même en breton*, sont là pour nous mettre en garde. La lecture de certaines publications *en allemand*, du Luxembourg, de l'Alsace, de la Suisse alémanique, qui luttent pour la culture française contre la culture allemande est édifiante. Et le Canada français qui pense américain en français! Mais ces phénomènes de pénétration d'une pensée, étrangère à la langue qui l'exprime, ne sont possibles que parce qu'en Suisse, de nombreux intellectuels savent le français, et qu'au Canada tous savent l'anglais. C'est pourquoi, ici, nous croyons nécessaire, pour que notre français serve la Bretagne, que *nous sachions tous le breton*. Ainsi nous aurons évité le danger que représente l'emploi du français.

Une chose me paraît aussi importante que la langue dans laquelle on écrit un livre, c'est celle dans laquelle on le pense. Il existe toute une littérature politique française, inspirée des textes officiels du communisme russe, qui est impensable et même illisible par des Français. Je redoute tout autant une littérature en breton qui aurait été mûrie en français. Sauvegarder les apparences, voilà ce qui semble importer le plus à certains, mais nous ne nous y trompons pas. Vouloir déduire la nationalité d'un écrivain de la langue dans laquelle s'exprime sa pensée, c'est prétendre qu'il suffit de traduire Tolstoï en castillan pour en faire un écrivain espagnol. En vérité, nous nous servons ici du français pour nous faire entendre, mais nous le manions sans un amour excessif. Nous l'avons, l'un ou l'autre d'entre nous, volontiers oublié par moments au profit de l'anglais ou de l'allemand. Et nous avons trop de breton dans la tête et dans les oreilles pour que cette terrible langue nous mène où elle veut. Nous ne sommes dupes ni des souvenirs littéraires qu'elle évoque, ni des atmosphères qu'elle crée. Nous agissons avec désinvolture à son égard et nous jetons sur le papier des pages qui ont souvent

les airs un peu inattendus des traductions. Le fond de notre pensée est bien à nous.

Tant pis si je casse des vitres, je dis tout. Je dis qu'ici en Bretagne, la langue ne réunit personne, c'est le patriotisme. Il y a là une situation de fait. S'il devait en être autrement, une certaine solidarité militante unirait tous les Bretonnants. Il n'en est rien. C'est précisément dans les contrées les plus reculées, où le français a le moins pénétré, que la population semble la plus réfractaire aux idées bretonnes. Le fait qu'un homme parle ordinairement breton ne signifie presque jamais rien, du point de vue national breton, *malheureusement*. Si vous en doutez, demandez-le à l'un des plus grands francisateurs de la Bretagne, au bretonnant Georges Le Bail, qui apprendrait le breton à bien des patriotes qui l'ignorent. Car on s'est servi du breton, et on s'en sert encore, pour saper la Bretagne, comme on se sert à Alger de l'arabe pour ruiner l'Islam, et à Strasbourg de l'allemand pour plier les cerveaux alémaniques de « nos départements du Rhin » au cadre rigide la pensée française.

Un vieil ami, que nous appellerons Yann si vous voulez, m'écrivit de son côté une petite lettre, dont j'extrais ces quelques lignes... retouchées :

« ...Komzet am eus gant tud a zo ha dreist-holl gant X... eus ar gelc'h-gelaouenn. Prederiet em eus ivez va unan. Eur fazi bras, — ar brasa graet abaoe pell amzer e vefe skriva ar gelaouenn-se e galleg. Ma skrivfemp ar pennadou e galleg, anzav a rafemp e chom hag e chomo ar galleg beñveg hor spered ha yez ar brasa emzao speredel a zo bet e Breiz a-viskoaz. Eun dra a zo ouspenn. Emañ an holl dud yaouank o deus desket ar brezoneg o klemm, dre ma n'o deus tra ebet mui da lenn. War zisteraat ez aio emzao ar yez ma ne rofemp

netra, pe ma skrivfemp ar pep pouezusa eus hor studiadennoù e galleg. »

Non, ce n'est pas parce que des Bretons écrivent en français aujourd'hui que les Bretons qui viendront après eux et qui auront les livres et les écoles que nous n'avons pas, et pour lesquels nous bataillons, seront obligés de se servir du français. Une classe cultivée ne change pas ainsi de langue en dix ans, et rien n'est irrémédiablement perdu du fait qu'il existe une période transitoire au cours de laquelle le français a encore un rôle à jouer. Tant que nous veillerons à accroître parmi nous l'importance du breton et à rogner sans pitié et à toute occasion le domaine du français, le breton tiendra le bon bout et verra d'année en année sa position se fortifier. Hors du domaine de la théorie, c'est d'ailleurs ainsi que tous, tant que nous en sommes, nous procédons.

Mais pourquoi discuter ? Quelque chose dans ta lettre, mon vieux Yann, me donnait hélas cent fois raison sans que j'aie la peine de réfuter tes arguments. Quand tu l'offres à faire du breton l'instrument de ta pensée, tu obéis à la généreuse impulsion de ton cœur. Mais les 14 fautes de langue et d'orthographe que contenait ta lettre de 21 lignes t'imposent avec évidence les limites de tes possibilités et des nôtres.

Une constatation permet de voir tout ce que l'attitude des monolingues dogmatiques a pour encore de contradictoire. Ils n'écrivent qu'en breton, ils refusent de collaborer à une revue bilingue, bon. Mais alors, pourquoi se servent-ils si souvent du français entre eux, lorsqu'ils ont à parler de certains sujets ? Parler ou écrire, c'est toujours dire ce qu'on pense, et s'il est mauvais de se servir du français par écrit, il ne peut être recommandable de s'en servir de vive voix. Et peuvent-ils jurer que rien de ce qu'ils écrivent en breton n'a d'abord été lu, appris, étudié, col-

lacionné, pensé en français (ou en anglais, en allemand, ce qui revient linguistiquement au même) ?

Nous ne leur demandons que d'être logiques avec eux-mêmes. Puisque c'est un fait que, *pour encore*, aucun Breton instruit ne peut se passer totalement du français, d'une manière ou d'une autre, inutile de se voiler la face devant *Stur*, qui reconnaît courageusement cette nécessité. Nous avons trop horreur des tartuferies politiques pour tolérer les tartuferies linguistiques. Ou alors, allez prendre le beau dictionnaire français-breton que vous venez de mettre au premier rang de votre armoire à livres, et foutez-le au feu. Soyez logiques.

Car dire : nous devons penser dorénavant en breton, cela revient à prétendre que nous pouvons actuellement choisir entre le breton et le français, ce qui est faux. Nous pouvons, actuellement, si peu nous passer du français que celui d'entre nous qui est le plus grand ennemi de cette langue n'hésitera pas à se plonger dans *l'Ouest-Eclair* en prenant son petit déjeuner, à se munir d'*Europe* ou d'*Esprit* pour lire en chemin de fer, ou encore à franchir le seuil accueillant d'un cinéma parlant... français. Ce farouche opposant à la langue de Racine demandera sa route au flic en français, et en français des explications sur son décompte d'impôts au contrôleur des Contributions. Pourquoi, étant donné cette part que le français par la force des choses conservera encore longtemps dans notre vie quotidienne, ne faire preuve de la rigueur d'attitude que l'on sait qu'au seul endroit d'une revue d'études bretonnes ? Est-ce de la part de quelques-uns l'occasion d'épater à bon compte, et de la meilleure foi du monde, les camarades ? Ce ne serait pas sérieux. Et même en admettant que l'intransigeance observée soit disposée à s'exercer dans tous les domaines écrits et parlés, le serait-ce davantage ? Hélas, qui, *sans bluff*, serait homme à décréter

qu'à partir du 1^{er} janvier 1935, tel groupe de bretonnants cessera de se servir du français en quelque circonstance que ce soit ? Aucun ukase ne supprimera le bilinguisme. Le bilinguisme sera effacé de notre vie par stades et progressivement, par la lente montée du breton, plus fort chaque jour, plus apte à remplir les rôles variés du français. Personne ne luttera utilement contre le français en se livrant à des démonstrations sans lendemain, et pour cause, mais en améliorant sa propre connaissance et sa pratique personnelle du breton, afin de pouvoir, *quand cela sera possible*, exclure radicalement le français. En attendant, tant qu'il y aura du bilinguisme, une revue bilingue, une activité oratoire bilingue seront dans la nature des choses.

■

C'est comme si vous disiez qu'Ar Falz travaille contre la langue bretonne, parce que ses articles sont la plupart du temps en français.

■

Et puis, il y a tout de même la Haute-Bretagne. Il ne faut pas oublier ce qu'on lui doit. Si c'est le mirage de la terre celtique qui a donné son inspiration au mouvement très haut-breton que fut *Breiz Atao* à son origine, ce sont néanmoins des hommes de langue française qui ont restauré la conscience politique bretonne. La langue française a été le seul instrument dont ils se sont servis pour exprimer les aphorismes qui ont conquis la Basse-Bretagne et y ont suscité le magnifique réveil auquel on assiste actuellement. Aujourd'hui, après s'être appuyée pendant dix ans et plus sur la Haute-Bretagne, la Basse-Bretagne a pris son essor et tend — il faut s'en féliciter — à se constituer en centre d'animation essentiel de l'ensemble du mouvement. Mais il ne faudrait pas croire pour cela que le rôle du français est ter-

miné, car malgré tout, la Haute-Bretagne et ses deux millions d'habitants sont encore là, et ma foi toujours solides au poste. Si sur le plan de la race et de la culture, les Bas-Bretons n'accepteront avec raison aucune comparaison avec d'autres, sur le plan national politique, les Gallos des lointaines marches qui goûtent à la douceur angevine, n'ont aucune infériorité à confesser. Bretons, ils le sont autant que les Bigoudens, et il ne tient qu'à eux de se montrer meilleurs Bretons encore si l'envie leur en prend. Ces Bretons-là ont droit qu'on leur parle, et le devoir des bretonnants est de leur parler. Ils ne peuvent le faire qu'en français. C'est une fonction à laquelle ils devront se résoudre.

Il y en aura, évidemment, qui auront l'impavide culot de nous soutenir que la Haute-Bretagne c'est la France, sous prétexte qu'on y parle français. Je vois pourtant que les Croates et les Serbes de Bosnie ou du Vardar parlent la même langue. Ça n'empêche pas qu'il faut y aller du revolver pour les mettre d'accord. Vous aurez beau faire parler le français aux nègres des communes sénégalaises, vous n'en ferez pas des descendants des Gaulois. La langue française est, du point de vue culturel celtique, un lourd handicap pour la Haute-Bretagne. Ce n'est qu'en approfondissant le breton que les Hauts-Bretons peuvent approfondir leur conscience nationale. Mais le fait linguistique seul ne prévaut ni sur l'âme, ni sur la civilisation, ni sur la nationalité d'un peuple. Et quoi qu'il ait écrit dans sa lettre, nous ne pouvons pas arriver à croire que Meven Mordiern soit tout à fait d'un avis contraire.

■

D'aucuns, connaissant notre goût presque immo-
déré pour le breton, s'étonneront peut-être de cet article. Pourtant, le souci bien compris de notre langue n'y est pas étranger. Pourquoi pousser prématurément à écrire en breton ceux qui n'ont pas une

pratique suffisante de la langue ? Nous avons eu assez comme ça de littérature en simili-breton depuis cent ans. Mettons plutôt dans la tête des jeunes gens, comme Loeiz Herrieu a eu le mérite de le signaler le premier, qu'il ne suffit pas de savoir chercher dans une grammaire ni taper dans un gros dictionnaire pour écrire du breton valable. Dans notre langue plus que dans toute autre, l'usage écrit est dominé par l'usage oral, que seul une longue fréquentation permet d'acquérir. La structure de la phrase obéit à des affinités de sons et cherche un rythme qui plaise à l'oreille. Il n'est pas de bon breton sans l'observance de mille règles subtiles que n'a enregistré aucune grammaire. On peut écrire du breton absolument correct, mais qui mettra au supplice le bretonnant-né. Laissons aux francisants le temps de changer de langue et comptons plus sur leurs enfants que sur eux-mêmes.

Si l'on doit être intransigeant, c'est avec les bretonnants de naissance. Ceux-là n'ont aucune excuse d'écrire en français ce qu'ils pourraient écrire en breton. Sur ce point, nous serons volontiers d'accord avec Meven Mordiern.

J. LA BÉNELAIS.

Nota. — L'article de notre collaborateur J. la B. justifie trop bien la position linguistique de Stur pour que nous songions à le faire suivre de commentaires. Cependant, nous tenons à faire savoir à ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas d'accord, que nos colonnes sont ouvertes à leurs réfutations. — N. D. L. R.

Les Bases Idéologiques d'une Révolution Nationale

■

A la veille de reprendre dans STUR les exposés de doctrine S. A. G. A. (1) dont on a lu quelques-uns dans le journal « Breiz Atao » l'année dernière, nous éprouvons le besoin de faire un nouvel exposé des idées générales qui sont à la base de notre effort constructif, afin que les directives en apparaissent clairement et que l'esprit en soit compris.

Nous ne sommes pas des technocrates. Nous croyons à l'inutilité des solutions élaborées sur le plan pratique, parce que le chaos est d'abord dans les esprits. Rien de plus futile et inopérant que les avis de l'expert qui s'est d'abord interdit, avant d'opérer, d'avoir une âme et un cœur. Pas de plan financier avant de savoir d'abord le rôle que doit

(1) Voir Breiz Atao, n°s 170, 172, 174, 176, 177, 179, 186, 189.

jouer la monnaie. Pas de plan économique avant d'avoir reconnu la bienfaisance de certains modes d'activité humaine et la malfaisance d'autres. Pas de plan social sans s'être arrêté à une philosophie de la vie et du destin de l'homme.

On s'est beaucoup arrêté au programme d'action en 48 articles paru le 12 mars 1933 en même temps que le premier exposé SAGA. C'est un tort, là n'était pas l'essentiel. Nous avons voulu montrer que des principes généraux pouvaient inspirer un programme pratique de revendications et des thèmes d'agitation. Mais tant qu'un programme comme celui-là n'a pas été adopté par un parti organisé, il reste une manifestation platonique et de valeur idéologique minime. Il n'est qu'un corollaire de SAGA. Si l'on veut utilement analyser SAGA, il faut s'en prendre à ce qu'on va lire.

Devons-nous répéter aussi que nous ne cherchons à imposer à quiconque l'adhésion à notre doctrine ? SAGA n'est pas une organisation militaire, mais une école de pensée. On est convié d'en pousser la porte, mais on peut en sortir. Faire abdication de sa liberté de penser pour adopter nos vues serait aussi dénué de sens que de renoncer à la foi pour se faire baptiser. Nous récusons les adhésions de pure discipline. SAGA est une manière de voir, une philosophie, une foi, une espérance. Elle entraîne ou elle repousse. Si l'on est pas d'accord avec nous sur des points aussi importants que le matérialisme historique par exemple, on doit le dire. Aucune union féconde ne peut naître de malentendus.

Il y a certes dans SAGA une part de création individuelle. Mais SAGA est avant tout un phénomène de conscience auquel répond l'écho d'autres phénomènes de conscience nés avec une même absence de calcul, et avec lesquels il se confond. Regardons-nous au visage ! Nous nous ressemblons ? Alors, mettons-nous autour d'une table ou formons-nous en rangs et travaillons ensemble. Ce n'est pas sur le sujet de nos communes impulsions subrationnelles que nos discussions peuvent avoir lieu utilement. Il est posé que nous sommes réunis parce que nous sommes une chair et un cœur. Ce sont les solutions techniques, les applications pratiques qui doivent être débattues. Pour mettre sur pied une organisation économique et financière SAGA, il faudra non seulement des années et des expériences, mais des collaborations de toutes sortes. Qu'elles soient les bienvenues à STUR. Dans ce domaine si vaste, l'esprit critique s'exercera avec fruit.

A. C.

POSITION DIALECTIQUE

Le monde réel se rit des pures constructions de la pensée. La pensée qui se détache du concret pour s'élaner dans les généralisations et les déductions n'est plus qu'un jeu de l'esprit, qui ne trouve sa justification qu'en lui-même. Il serait imprudent d'en adopter les conclusions en leur décernant une valeur d'usage. La pensée qui ne s'élève pas prudemment et par échelons, du particulier au général, et qui prétend plier le réel à des formules, se heurte aux réalités comme à un mur. L'homme, en dehors de son milieu naturel n'existe pas. La métaphysique mise à part, la vérité, le beau, le bien sont relatifs. Tous les universalismes sont faux ou dangereux. Une idée n'est pas plus de partout que l'être humain qui la formule. Elle a son point d'application quelque part, là où se trouvent réunies les contingences qui ont présidé à son élaboration.

ANTIRATIONALISME

Un siècle de pensée rationaliste avait prophétisé la paix, le confort, le bonheur. Le monde réel a répondu : guerre, misère, détresse. La pensée rationaliste a fait faillite, elle s'est avérée impuissante à saisir la complexité et l'interdépendance des phénomènes économiques et à surprendre les réactions vitales ou spirituelles des sociétés. Le monde réel échappe à la raison. Nous savons maintenant qu'il est impossible de ramener les éléments de la vie des peuples à quelques données simples ou quantitatives d'un problème résoluble dialectiquement. Nous connaissons trop la redoutable indépendance des faits pour songer à les mettre en équation. Nos concepts découlent d'une prise de conscience de notre nature d'homme et de ses aspirations et d'une mise en ordonnance des éléments du réel, non point d'une invention proprement dite. Nous faisons entrer en ligne de compte des sentiments, des goûts, parce qu'ils existent et sont importants dans notre vie. Considérant avant tout le monde comme un conflit de forces naturelles et vitales, nous croyons qu'une certaine inspiration, et de prudentes expérimentations sont un guide aussi nécessaires que les

déductions de la raison. Ce n'est pas par des procédés scientifiques ou pratiques que nous établirons un contact fécond entre notre peuple et nous, mais en faisant appel au sens aigu que nous avons de ses aspirations et de ses possibilités. Nous tenons pour bon ce qui a subi victorieusement l'épreuve du temps, ayant plus confiance dans le crible de dix ou vingt siècles que dans notre faible jugement ou notre court bon sens. Nous prenons en considération toutes les expériences, même celles qui ont échoué. Notre désir de ne pas nous séparer de la vie est trop impérieux, pour que nous ne résistions pas à l'attirance des griseries idéologiques dont nous avons reconnu la vanité. La doctrine que nous élaborons ne prétend pas tout résoudre, ni tout prévoir. Elle est assez souple pour pouvoir attendre du temps les éléments d'appréciation nouveaux, que nous réservent autant le déterminisme relatif de l'économie que l'arbitraire humain. Elle attendra des expériences les réponses définitives et les formules de mise en œuvre. Elle élaborera ses synthèses finales dans l'amour qui concilie et qui est une arme puissante d'édification sociale chez un peuple peu sensible aux oppositions idéologiques et riche de cœur.

PRELIMINAIRES

LES SYSTEMES

Nous nous élevons contre une illusion de toujours des hommes de cabinet : la vertu toute-puissante des systèmes. Nous ne croyons pas qu'on puisse une fois pour toutes, à l'aide d'une formule sociale ingénieuse, résoudre les conflits humains, parce que ces conflits s'identifient avec la vie et sont seuls fructueux. Nous ne croyons pas davantage qu'il suffise d'instaurer un bon système pour que tout aille convenablement désormais. Les systèmes valent par eux-mêmes, mais ils valent surtout ce que valent les hommes qui les animent. Peu importe un gouvernement breton, s'il n'y a pas à sa tête des Bretons pour s'en servir dans un sens breton. Peu importe une Bretagne autonome, si le peuple reste indifférent à l'effort national et rebelle à ses directives. Nous attendons le renouveau, non des décrets et des pancartes, mais du mûrissement d'une conscience nouvelle et de caractères forts.

RIGORISME

Notre humanité en face de l'homme serait une source de faiblesse, si nous négligions de faire appel aux ressources

de notre rigorisme moral. Notre force ne sera pas dans la dureté des liens que nous établirons entre Bretons, mais dans notre inébranlable fixité intérieure. Nous devons rejeter de nous-mêmes certaines manières de voir, les détruire en les ignorant, leur être totalement étrangers, ne jamais même par curiosité leur faire une place. Nous devons nous rallier une fois pour toutes à une vision du monde et conformer sans concession toute notre vie à cette vision. Chaque Breton sera un Tout fermé. Notre force repose sur des individus. La force d'un individu est son unité et sa stabilité. Il n'y a plus de place en nous pour le drame ni l'angoisse ou le doute. La revendication de l'indépendance nationale est moins un principe politique qu'une attitude morale indispensable.

PATRIOTISME

Le patriotisme breton est notre impératif catégorique. Nous refusons de livrer ce commandement à la discussion : il détermine notre attitude. Nous sommes patriotes bretons non parce qu'il est bon que nous le soyons, mais parce que nous le sommes, comme on est blond ou brun. Notre impatience d'une libération nationale, notre faim d'une restauration de la communauté bretonne sont des besoins naturels, comme de boire ou de manger. Il est seulement heureux que notre raison s'accorde avec notre nature. Avant nous, sous le signe du scientisme, l'instinct de conservation des Bretons était en opposition totale avec la pensée que dominait le dogme matérialiste du progrès. Et c'était l'instinct qui avait raison.

REALISME

Nous nous sentons trop près de notre prochain, trop d'amour unissent entre eux les Bretons, pour que nous puissions nous dispenser de prendre le Breton tel qu'il est. Nous voulons que tout notre peuple soit de l'aventure à laquelle nous le convions. Il y entrera avec son bagage de vertus et de tares, il y apportera ses idées de toujours, ses croyances enracinées. Notre respect de la foi chrétienne, notre respect de la famille chrétienne, notre respect de la morale chrétienne, c'est notre respect de ce dont nous devons tenir compte si nous voulons agir sur la masse, c'est notre sagesse. Refuser les données bretonnes serait se condamner à n'agir qu'après avoir réussi à les modifier, ce serait renoncer à construire avant plusieurs générations,

en admettant qu'on puisse si rapidement changer le cœur de l'homme et l'état des choses. Nous ne tomberons pas dans cet illuminisme.

DEFINITIONS

LA PATRIE

La patrie est essentiellement la famille spirituelle et physique que réunit la terre des ancêtres et qu'entretient sa tradition. Le village, le pays natal ne sont pas la patrie. La patrie exclut l'idée de LOCAL comme elle exclut l'idée de UNIVERSEL. Ce n'est pas une vue de l'esprit qui a délimité la patrie comme elle peut délimiter l'état. La commune, la région, le métier sont aussi des familles spirituelles, mais d'un ordre plus intime ou inférieur en hiérarchie. La patrie n'est pas une coalition d'intérêts, une solidarité d'aventuriers civils ou militaires à la recherche de gains ou de gloire. La patrie préexiste, comme la race ; on communit dans la patrie par le cœur. Il en est d'elle comme de toutes les familles, elle existe à plusieurs degrés et n'offre pas de cadre précis à l'état. Elle commence au terroir, mais elle s'étend au delà des frontières bretonnes en s'estompant. Certains rivages d'Outre-Manche sont un peu pour nous la patrie. La Bretagne, l'Alsace, la Flandre sont des patries à l'intérieur d'autres patries plus vastes, plus nimbées : la Celtie, la Germanie.

LA RACE

Notre race bretonne n'est ni un préjugé ni une affaire de mensuration anthropologique. Elle ressemble à nos familles où l'on trouve tous les caractères et toutes les couleurs de cheveux parmi les frères et sœurs. Elle réside dans des affinités affectives et sentimentales puissantes qui se transmettent biologiquement, et non dans des réflexes intellectuels qui peuvent s'acquérir par assimilation. C'est l'élément le plus puissant de notre cohésion, notre raison majeure de demeurer ensemble et il est irrationnel parce qu'entre nous existent des accords instinctifs et tacites qui résolvent le plus gros des problèmes sociaux et facilitent la solution de tous les problèmes collectifs en général. C'est parce que nous sommes une race que nous restons une société humaine, avec tout ce que ce mot comporte de civilisation accumulée, malgré le désordre des temps modernes. Ce n'est qu'en cultivant la race que nous conserve-

rons les bienfaits que nous lui devons. Loin de nous éloigner de l'humanité, elle nous la révèle parce qu'elle est une vaste fraternisation.

LA NATION

Il n'en est pas de même de la nation, collectivité dont les siècles ont prouvé la viabilité et fixé les limites géographiques. Le fait national est essentiellement d'ordre social et politique. Il touche moins la nature humaine que la patrie et la race. La nation est un ensemble dont on a vérifié la solidité et le bien-fondé, un contrat qu'on renouvelle implicitement, « un plébiscite quotidien ». Elle offre à la race un cadre d'expansion, elle donne une forme à la patrie. Mais elle s'en distingue. La patrie n'est pas tout à fait la même chose pour un Rennais et un Quimpérois, mais leur sentiment national peut être identique. Idéalement la race, qui trouve son expression la plus haute quand elle s'allie à la langue, tend dans un état national à s'étendre à la nation. Ce stade n'est pas atteint pour nous.

PREMIERE AFFIRMATION

Notre première affirmation est un acte de foi dans l'homme.

Nous croyons au pouvoir de l'homme, aux miracles de l'homme, avant de croire à la toute-puissance de l'idée, à l'infailibilité de la raison, à l'efficacité des systèmes.

Tant vaut l'homme, pensons-nous, tant valent les conventions qu'il élabore, les plans qu'il met en œuvre. Nous ne considérons pas l'homme comme une résultante, mais comme un facteur. Nous le voyons à l'origine de tous les phénomènes qui par la suite réagissent sans doute sur lui, mais dont il a été la cause déterminante et reste, dans une magnifique mesure, le maître.

Nous n'avons que faire de philosophies qui chez nous ont diminué et dégradé l'homme. Nous ne suivons pas les écoles de pensée qui pour la commodité de leurs jongleries, ramènent l'homme à l'un ou l'autre de ses aspects partiels et occasionnels. Nous ne pouvons pas faire intervenir l'homme comme outil, comme ventre, comme force, sans le dénaturer et le mutiler. L'homme est un tout physique et spirituel indivisible. Le consommateur, ou le salarié, ou le capitaliste n'existent pas. Ce sont des schémas et des mythes, des transpositions sur le plan des choses d'une créature dont l'essence est différente de celle des choses.

Il y a partout et toujours l'homme aimant, souffrant, qui en plein cours de l'existence économique a des besoins spécifiquement humains dont tout système qui ne veut pas s'exercer contre lui doit tenir compte. Nous sommes aussi loin de la philosophie matérialiste qui nie toute existence propre à un principe spirituel que de la philosophie idéaliste qui néglige les contingences physiques. Nous tenons l'homme pour un tout harmonieux où la chair réagit sur l'esprit et l'esprit sur la chair. Nous croyons à l'existence de l'autonomie foncière du flux vital de chacun, à la faculté qu'a l'homme de choisir son sort dans les limites du possible par une délibération venant de lui. C'est même dans l'exercice de sa liberté de choix que nous voyons la fonction essentielle de l'homme et son destin.

Nous croyons en l'homme, parce qu'il est dans notre nature de croire en lui. Une tradition séculaire, ne faisant qu'un avec un atavisme impérieux, et non pas quelques années d'école ou quelques tendances personnelles, a déposé en nous la ferveur des personnalités personnelles. Notre histoire, pauvre en réussites matérielles, en accomplissements collectifs, est une histoire d'individualités. La Bretagne n'a jamais produit que des types et des caractères. Là est son essence et sa vocation. Nous entendons leur rester fidèles.

Notre goût de l'homme, c'est le goût du réel. Qui est respectueux de son prochain, l'est également des faits. Nous avons respect pour tout ce qui a le mérite d'exister. Nous ne sommes pas un peuple d'iconoclastes. Nous avons protégé nos calvaires contre les marteaux jacobins, comme nous avons fait un obstacle de nos poitrines à la Révocation de l'Edit de Nantes. Comme nous avons maudit la machine qui est venue en 1850 bouleverser des conditions de vie conformes au sens transcendantal que nous lui accordons.

Nous nous défions de tous les desseins grandioses qui derrière les mots prometteurs de classe, de patrie, d'humanité, de progrès, n'ont pour effet que la défaite de l'homme et son avilissement. Nous concevons la vie comme une conquête permanente et non comme un renoncement, la société comme une confraternité et non comme une pyramide.

Nous avons conscience que nos formules sociales d'hier pas plus que celles que nous restaurerons demain ne nous conduiront en vainqueurs dans les champs étrangers. La société bretonne rendra la vie douce à l'homme. Elle ne sera pas une machine de guerre.

Cependant nous lutterons, car la vie mérite qu'on lutte et qu'on risque pour elle le principal. Mais nous lutterons

pour elle et non pour les mythes contestables, pour les bulles de savon dont se remplit le firmament des grands peuples qui nous bordent.

PERMANENCES BRETONNES

Notre doctrine part de nous-même. Notre idée de l'homme est celle de l'homme breton. Nous pensons en fonction de la Bretagne et des Bretons. Ce que nous disons pour nous est peut-être vrai pour d'autres : nous n'en savons rien. Avant de rien concevoir, nous nous sommes interrogés, et pas toujours avec des mots. La Bretagne nous apporte sa révélation. Elle nous impose ses réalités.

Toute l'histoire des Celtes est un acte de foi dans la divinité de l'homme. Aucun système ne lui retire ses libertés. Aucune mystique ne lui demande de renoncer à l'autonomie de sa vie intérieure. Nos pères n'ont jamais cherché ni consenti à se donner un état fort, parce que la discipline nationale aurait exigé d'eux des renoncements. Chacun est d'abord soucieux de ses accomplissements personnels. Nation patriote, mais désunie. Peuple caractérisé, mais sans armature. La Bretagne est tout entière dans le cœur de chaque Breton. Les philosophies déterministes n'ont aucune autorité chez un peuple rebelle au grégarisme et amoureux des causes perdues. Bretagne, nation *privée*, où tout se passe un peu comme en famille, avec les amours et les haines de famille, et où comme en famille les considérations de personnes passent avant les considérations idéologiques. Pays où seul peut diriger le chef et où le « maître » est honni. Peuple moral, comme la famille, plus attaché aux notions du bien et du juste qu'à celles du vrai et de l'utile. Pays qui n'a connu qu'une civilisation, celle du cœur et l'a poussée aux derniers raffinements. C'est cela que nous sommes et c'est sur cela que nous fondons. Nous n'avons que faire des systèmes qui écrasent l'homme au profit d'un mythe, l'état, la classe ou la patrie, qui l'arrachent à son destin pour l'asservir à des buts mesquins et vils, le profit du capitalisme, la production du stalinisme. Anti-bretons, la Révocation de l'Edit de Nantes et les Inventaires. Anti-bretons le fascisme et le bolchevisme. Anti-bretons le matérialisme scientifique et le rationalisme maurassien. Mais bien breton, le respect de la tradition, le sens de la solidarité des hommes d'un même sang. Bien breton, la prise en considération de ce qui a la noblesse d'exister, aussi bien les pierres sculptées que les susceptibilités humaines. Bien breton, l'attachement aux affections, la fidélité à soi-même et aux siens, même au delà des tombes. Bien breton, ce droit à la vie, au soleil, au pain et

aux larmes, que chaque Breton reconnaît de grand cœur à tous les autres Bretons, dussions-nous rester toujours une terre de petites gens, car la grande fortune de quelques-uns ne s'édifie jamais que sur le malheur de tous les autres.



POSTULATS

Ayant pris pleine conscience de la Bretagne, nous exprimons sous la forme de postulats la révélation que nous tenons d'elle, sans laquelle nous n'aurions ni la sûreté ni la confiance pour entreprendre quoique ce soit :

IDEAL

L'homme n'est pas soumis à un aveugle déterminisme biologique. Il y a en lui un principe spirituel vital qui entre en lutte avec les influences physiques et qui dans certaines conditions peut en être entièrement maître. Son idéal n'est pas de satisfaire des besoins de la chair, mais de l'élever au-dessus d'eux pour tendre vers l'idéal du saint ou du héros.

Les peuples ne sont soumis à aucun déterminisme économique absolu. Leur destin est également de réaliser des communautés à fins élevées, dépassant les nécessités pratiques du ravitaillement ou du confort.

BONHEUR

Le bonheur est dans le travail qui engage la personnalité de l'ouvrier, et non dans la besogne parcellaire et impersonnelle qui le retranche de la vie, — dans la liberté de suivre un minimum d'aspirations personnelles et non dans l'encasernement social, — dans l'enracinement qui résout les problèmes essentiels et non dans le vagabondage qui les laisse en suspens, — dans la particularisation qui unit l'homme au milieu physique et social et non dans le nivellement planétaire qui condamne les peuples à une vie sans racines et sans antennes, sans souvenirs et sans amours.

Le bonheur pour un peuple est dans la constitution d'une société civilisée qui rapproche les gens les uns des autres, facilite entre eux les échanges et les enrichissements, diminue le fardeau de chacun par la coopération, atténue les conflits par les affinités du sang et l'absence d'injustices sociales.

La nation bretonne est l'expression la plus accessible pour nous de la famille humaine à laquelle nous devons consentir les sacrifices qui nous permettront de nous dépasser nous-mêmes. Elle nous fournit le cadre où nous pouvons réaliser la communauté humaine la plus réussie parce que la plus fraternelle. La France, pour nous, c'est déjà le monde.

LIBERTE

La liberté absolue n'existe pas : personne n'est libre. Chacun est asservi aux misères du corps, aux besoins du cœur, aux nécessités sociales. Il n'est de liberté que dans la volontaire acceptation ou le choix d'une servitude. La liberté pour l'homme n'est pas de tenter de s'arracher à sa condition d'homme, mais de la comprendre et de s'y soumettre. La seule liberté à laquelle nous tenions est celle de pouvoir vivre humainement. La liberté d'exercer la plus humaine de nos prérogatives : la mise en jeu de tout notre être dans notre vie de chaque jour. Nous ne serons libres que si nous pouvons encourir des responsabilités et des risques, que si nous pouvons donner la vie, créer. Notre régime ne sera pas basé sur l'obéissance passive et sur une mécanisation de la société, mais sur la collaboration à tous les degrés et sur le partage des responsabilités et des risques. C'est ce que nous appelons un régime de liberté. Sur le plan national cela signifie d'abord l'indépendance. Ou le peuple breton sera mis en mesure d'élire son destin et il sera libre ou il devra continuer à subir la loi étrangère et il ne le sera pas.



SECONDE AFFIRMATION

Le but de la politique n'est pas la grandeur de l'Etat ou la renommée de quelques héros. Son but est d'aménager la société de telle sorte que l'homme, à tous les échelons, puisse réaliser son destin, dans ses cadres naturels conformément à la morale généralement admise.

DESTIN BRETON

Sur le plan social, il n'est pas de destin universel de l'homme, mais autant de destins que de milieux. Sur le plan politique, il est autant de destins de l'homme qu'il naît de formes pour lui donner un moule. La subordina-

tion de l'homme à la société allant jusqu'à son entière subordination est une idée russe contraire à tout notre être. Notre loi de toujours est celle-ci : la collectivité n'est qu'une rencontre d'individus, en elle-même elle n'est rien, elle n'existe que par les rapports qu'elle crée entre eux, les sentiments qu'elle fait naître entre eux. A aucun moment elle ne constitue une personne collective autonome, ayant sa morale, sa sensibilité, son éthique définies auxquelles l'individu doit se plier comme à une loi supérieure. Une telle conception de la collectivité est un bluff, car dans le cas où on tente de la réaliser, elle n'exprime plus en fait que la loi d'un petit nombre de dominateurs qui sont seuls à réaliser leur destin d'hommes, avec tout son poids de risques et joies créatrices, tandis que les autres sont ravalés aux fonctions de rouages mécanisés, à l'état d'hommes amputés. Nous rejetons la conception fasciste du destin de l'homme. Nous rejetons aussi comme une loi absolue l'idéal germanique d'individualisme de corps, qui ne permet à l'homme de se réaliser qu'en groupes et à travers des chefs, sous la férule d'une étroite discipline. L'individualisme de corps, qui ne se justifie que par l'action toujours à la poursuite d'un but nouveau, ne répond à aucune de nos traditions. Il n'est que l'ombre de notre individualisme personnaliste peu propice aux vastes réalisations mais qui laisse à l'homme un maximum de liberté. Nous nous résignons à ce que les choses conservent en face de nous leur intégrité. La nature restera la nature pour nous enseigner la vie harmonieuse.

Nous rejetons également une société où sont seuls reconnus les droits de l'argent, non pas seulement parce que le meilleur de l'homme pâtit de l'interversion des valeurs qu'elle oblige, mais parce que notre peuple est inapte à réussir sous le signe du profit. Il n'a ni l'activité physique, ni l'âpreté au gain, ni la sensualité, ni la dureté de cœur, ni la malignité nécessaire aux succès financiers. Il doit s'éloigner de la route de l'or, comme d'une voie qui ne lui convient pas et où il serait fatalement la dupe de ses illusions.

REVOLUTION

LE DROIT DE CREER

Notre respect des permanences bretonnes et des réalités bretonnes n'est pas la négation de notre droit de créer. Se connaître et connaître le milieu où l'on vit c'est mesurer

ses possibilités et non pas s'engager à ne toucher à rien de ce qui est. Dans ce qui est, il faut trier ce qui vit de ce qui meurt. Les réalités bretonnes peuvent changer d'aspect, certaines permanences du type breton cesser d'en être. Conserver n'est pas pour nous insuffler une vie factice à ce qui l'a perdue, mais réserver le droit à la vie de ce qui a des raisons de vivre encore. Nous interdire de créer serait reconnaître au passé une valeur définitive qu'il ne peut avoir, aux morts une suprématie à laquelle ils n'ont pas de titres particuliers. Hier nous a faits tels que nous sommes, mais hier ne nous a pas toujours faits comme nous aspirons à être. Notre respect du vivant conditionne notre respect du défunt. Notre conscience de la Bretagne rassemble des faits psychologiques, des prédispositions physiques, des idées préconçues, des tendances générales. Tout leur demander, vouloir se conformer à elles en tout serait renoncer à l'aventure de la vie. Nous n'y songeons pas.

REVOLUTION BRETONNE

Les adversaires de la civilisation matérialiste définissent la révolution comme une rupture créatrice qui donne naissance à de nouveaux modes de penser, qui envisage de nouveaux rapports entre les hommes. Une révolution, pour eux, n'est ni la destruction, ni la violence comme on l'a cru longtemps. Nous sommes de leur avis et pensons que son point de départ est avant tout dans l'esprit. S'il n'y a pas changement de plan, il n'y a pas révolution, mais un coup de force qui s'use à l'inertie de la masse et aux déformations qu'il subit en l'embrassant. En ce qui nous concerne, c'est moins la révolution qui s'impose chez nous que la révolte d'abord, le réajustement des institutions avec notre être, ensuite. Sur le plan moral notre révolution est toute faite. Le monde moderne qu'ailleurs on doit rejeter de son cœur, nous n'avons à le rejeter que des accessoires de notre vie. Le monde intime où nous vivons n'est ni celui des techniques ni celui de l'argent. Nos cœurs sont purs. Notre mouvement, qui de l'extérieur peut faire l'effet d'une révolution pour qui ne nous connaît pas, est à nos yeux une simple opération de police. Notre pensée s'est affranchie de la tentation matérialiste qui n'avait fait que l'effleurer. La mise en concordance du monde des choses ou des habitudes avec celui de notre pensée n'est plus qu'une formalité, dont les difficultés, même si elles sont immenses, ne seront jamais que d'ordre pratique.

Ainsi se définit la « révolution » bretonne. Premier temps : Rejeter les idéologies, bannir les sentiments, briser

les organismes qui ne répondent pas à la nature de l'homme breton ni aux organismes naturels du pays. Second temps : Rendre conscience aux Bretons de ce que leur offre et leur permet leur pays. Mettre en œuvre un programme de relèvement qui satisfasse en même temps que des besoins, des aspirations auxquelles nous tentons de donner une expression pleine et claire.

LIMITES DE NOTRE INDEPENDANCE

Un problème se pose que nous n'avons aucune raison de croire insoluble. Notre révolution peut-elle seulement se dérouler en fonction de la Bretagne ou doit-elle tenir compte des contingences extérieures ? Nous n'hésitons pas. Limiter pour des raisons de concordance internationale notre liberté créatrice, c'est attendre que notre sort soit fixé par d'autres, c'est nier notre position. La cité que nous voulons construire doit se suffire à elle-même à tous points de vue. Ou si elle fait des concessions à l'extérieur, ce ne doit être qu'à la condition que ces concessions n'entraînent aucune main-mise sur notre vie de systèmes étrangers à notre volonté. Des concessions d'ordre pratique, pour notre commodité, oui. Mais aucun renoncement à notre liberté créatrice par respect d'un des quelconques tabous idéologiques, progrès, science, humanité ou autre qui jusqu'à présent ne nous a valu que défaite et honte.

NOS REFUS

Notre cœur déborde de dégoût pour le monde moderne soumis à la loi du profit qu'aucun de nos héros n'a annoncé et dont tous les progrès depuis trois siècles se sont faits aux dépens de notre civilisation celtique. Nous refusons la rationalisation industrielle qui retire à qui n'est pas le bailleur de fonds l'indépendance économique indispensable à la dignité humaine. Nous refusons la concentration financière qui dévie toute l'activité des peuples vers le but accessoire et inférieur du gain par tous les moyens. Nous sommes contre la commercialisation des arts et de l'activité intellectuelle qu'elle entraîne, qui tend à faire disparaître toute liberté créatrice et toute possibilité de différenciation. Nous refusons l'impérialisme politique qui condamne les familles humaines au nivellement. Nous rejetons le monde moderne et ses valeurs de pacotille. Nous

refusons cette absurdité à laquelle il aboutit : le chômage et la guerre. Nous refusons une société sans respect pour l'homme, qui bafoue la morale, méprise l'intelligence.

LIBERALISME

Nous refusons la société, mais aussi la doctrine. Le libéralisme moderne, c'est l'individualisme déchainé sous toutes ses formes. Individualisme intellectuel qui propose à l'esprit cultivé une carrière égoïste exempte d'obligations envers le peuple. Individualisme social qui prétend permettre à l'homme de réaliser son destin sans mise en commun de sa spiritualité, sans sacrifice au bien public, sans échanges sentimentaux avec la nation. Soit : égoïsme, trahison et abandon de poste social. Libéralisme économique qui commet les mêmes erreurs et les mêmes fautes sur un autre plan. Né d'une notion fautive, — l'Homme dégagé de son contenant social, — il est allé à l'encontre de l'homme. Il a abouti à consacrer le droit de fait des plus forts à faire mourir de faim les faibles sous la protection de la loi.

MARXISME

La réplique au libéralisme sur le même plan, avec le même idéal d'accession au bonheur par la satisfaction des sens ou des passions inférieures. Doctrine qui nous heurte au plus profond de nous. Nous rejetons le matérialisme historique parce que nous ne voyons à la toute première origine des événements non pas un besoin économique, mais un complexe spécifiquement humain où interviennent d'une part des ambitions personnelles, des raisons individuelles, des aspirations désintéressées, et d'autre part des idées, suggérées sans doute par la situation sociale ou politique, mais nées dans l'homme et par l'homme. Nous rejetons le dogme de la lutte des classes et de son corollaire la fraternisation des prolétariats du monde entier, comme contraire à notre notion de base de la fraternisation humaine dans le double cadre de la patrie et de la nation. Nous rejetons la doctrine marxiste qui tendrait à nous rendre étrangers à nous-même et à dissoudre la société bretonne.

ETATISME

Quand on fait passer l'homme avant les abstractions, la diversité du réel avant la formule, la liberté avant la dépendance, on ne peut être partisan de l'état totalitaire,

ni d'aucune forme d'étatisme. Notre conception de la société est trop an-archique et démo-ocratique pour voir dans l'état autre chose qu'un mal nécessaire dans une époque de trouble où l'armature de la société s'effondre et où il faut la remplacer par quelque chose d'improvisé. On peut décerner des pouvoirs étendus à l'Etat parce qu'on croit que l'Etat est une Personne supérieure ayant tous les droits et toutes les aptitudes. On peut accepter la même extrémité par nécessité et à titre provisoire, jusqu'au jour où la société remise sur pied peut reprendre une à une ses prérogatives à l'état pour le réduire à sa plus simple expression. Notre vision de l'homme nous conduit à celle d'une société organisée organiquement, s'administrant elle-même sans l'intervention d'organismes bureaucratiques parasites et dont l'état ne serait qu'une émanation supérieure ayant des fonctions très limitées d'arbitrage, de contrôle, de police, de défense.

La hiérarchie des valeurs famille, « clan », patrie, nation, humanité est supérieure à la valeur Etat qui est une fausse valeur. L'Etat n'est pas autre chose qu'une convention. C'est une force essentiellement impersonnelle qui ne doit pas primer les organismes qui expriment l'homme directement comme la famille ou le métier.

COROLLAIRES

TRAVAIL

Nous ne voulons pas connaître la lutte des classes, parce que nous ne voulons pas de classes. Nous nous félicitons qu'elles soient peu marquées en Bretagne. Nous ne voulons pas guérir par excès de mal. Nous notons simplement que le commencement d'industrialisation capitaliste de la Bretagne tend à créer une classe de parias que l'incertitude de sa condition matérielle et le caractère inhumain de sa tâche finirait par exclure de la communion bretonne. Nous refusons la condition prolétarienne parce qu'elle est contraire à notre respect de l'homme. Le problème pour nous n'est pas de faire régner le prolétariat mais de le faire disparaître, d'expulser le grand capitalisme et non pas de le généraliser pour s'en emparer, de transformer les conditions du travail indifférencié et non de l'exalter.

TECHNIQUES

C'est devenu un lieu commun que de dénoncer la domination de la machine sur l'homme. Nous ne sommes plus que les prisonniers des techniques que nous avons créées. Notre vie mécanisée nous échappe. L'homme doit tout abandonner : sa liberté, son pain, sa vie même, pour que la grandiose mécanique financière ou industrielle continue à tourner. C'est pourquoi nous pensons que nous devons nous rendre maître des techniques pour nous en affranchir et les mettre au service de l'homme. Nous aurons une doctrine financière, monétaire, industrielle, ou nous resterons impuissants. Comment songer à un renouveau breton sans la presse, sans le cinéma ? Et comment avoir une presse bretonne, si le système n'assure pas son indépendance ? Comment avoir un cinéma breton sans arracher toute notre activité productrice à l'obligation du profit et à la concurrence commerciale ? Nous aurons notre crédit, notre monnaie, notre corps social, notre industrie, ou nous resterons les jouets des forces abstraites qui mènent le monde.

ECONOMIE

Soucieux d'élaborer une doctrine totalitaire, qui à aucun moment ne dissocie un des aspects de l'homme, de l'homme total, nous ne pouvons aborder l'étude d'un plan économique sans nous préoccuper des incidences des contingences économiques sur les autres secteurs de la vie. Il est aussi faux de vouloir ne considérer un problème industriel qu'en fonction de son plan financier qu'en considération du dommage ou du plaisir que les ouvriers et le patron peuvent retirer personnellement de tel ou tel mode de travail. Les considérations d'humanité doivent entrer en ligne de compte parallèlement à celles du prix de revient et du rendement. C'est seulement ainsi que nous pourrions élaborer un statut du travail et un schéma de l'édifice économique qui ne nous demandent pas comme les sociétés matérialistes le renoncement à notre destin d'hommes. Car une solution technique favorable à la personne peut avoir par voie de conséquence des résultats défavorables au point de vue collectif, dont la personne se trouverait à son tour victime.

(A suivre).

A. CALVEZ.

Vers une Économie Nationale

L'Europe est dans un état de gestation et de fermentation interne, pouvant amener des événements inattendus. Il convient de ne pas se laisser surprendre, mais au contraire d'être prêts à exploiter les situations nouvelles d'où pourrait découler pour notre pays et pour nos compatriotes une amélioration spirituelle et matérielle de leur sort.

— L'organisation économique d'un pays est certainement fonction de sa situation politique. Notre ultime but, le plus beau, le plus fier, est de conquérir notre indépendance, de la recouvrer plutôt. C'est donc en accord avec cette hypothèse qu'il nous faut envisager une organisation économique du pays. Les solutions politiques intermédiaires qui pourraient advenir, appelleraient des mesures moyennes et appropriées.

Mais cette organisation économique est aussi fonction des hommes et de choses que les événements politiques ne sauraient modifier de façon sensible. Cette constance des qualités spirituelles et morales du peu-

ple breton; celle des conditions naturelles dans lesquelles il vit, nous permet d'anticiper sur les événements politiques et de tenter de dégager, au moins grossièrement, les lois qui régissent la vie bretonne à l'intérieur comme à l'extérieur, lois dont les gouvernements bretons seront appelés à s'inspirer pour le bien du pays.

— Nous disons que l'organisation économique de la Bretagne doit tenir compte de la constante des qualités spirituelles et morales du peuple breton. Tout autour de nous en Europe et dans le monde des révolutions s'accomplissent sous l'empire des nécessités matérielles de la vie. Ces révolutions de caractère plus ou moins nationaliste sont toutes dominées par des soucis d'ordre économique, et aussi d'ordre moral, tant il est vrai que la vie économique saine d'un pays n'est possible qu'autant que sont respectées les « conventions » et les « règles » qui régissent la vie d'une société.

Nous avons assisté à la réaction des éléments sains, des éléments purs des peuples contre l'anarchie, le désordre, la malhonnêteté, qui ont fleuri après la guerre : fleurs empoisonnées sur des charniers mal enfouis.

Ces réactions se sont développées dans chaque pays suivant la mentalité propre à chaque peuple, et dans la plupart des cas sous forme d'une discipline imposée sinon consentie, discipline de fer « sans observations ni murmures » ainsi qu'il sied à la caserne.

En Allemagne, en Russie, de semblables méthodes peuvent se concevoir car l'individu n'y compte qu'autant qu'il fait partie d'un groupe. Nous savons que cette propriété des Germains et des Slaves est génératrice de puissance et nous ne saurions trop la vanter aux Bretons qui en sont par trop dépourvus.

Mais précisément, parce que chez les Bretons chaque individu compte par lui-même pour une entité, une conscience, parce que chaque individu est jaloux de son indépendance morale, il nous faut, pour faire

accepter les disciplines et les règles indispensables à la vie en société, et particulièrement à la vie de la *nation bretonne*, faire appel à d'autres moyens, moraux et sentimentaux.

L'exemple du « Sans-culotte Jésus » comme disait Camille Desmoulins (1), se dressant seul au nom des opprimés et des parias de toute la terre contre la férocité et l'égoïsme du monde antique, n'est-il pas fait pour enthousiasmer des individualités éprises de justice et de bonté, comme il s'en trouve de très nombreuses en Bretagne.

Les consciences altruistes n'y sont pas rares et les gestes de courage non plus quand les circonstances les sollicitent, surtout en dehors des intérêts personnels.

Dès lors, aujourd'hui, à la faveur d'un nationalisme qui, dans notre misère grandissante, s'affirme, le christianisme primitif, celui qui a suscité des martyrs, peut et doit s'exercer en vue de notre libération comme l'armature secrète de notre force morale.

Et dans l'Etat breton de demain, il doit s'exercer suivant une volonté de sympathie et d'entraide mutuelle entre les citoyens d'une même patrie; une volonté de discipline librement consentie en faveur de l'intérêt général toujours présent; une volonté aussi de collaboration avec les peuples voisins dans un esprit de sereine indépendance et de dignité nationale.

Cet état d'esprit se définit : volonté de travail et d'entraide mutuelle, nationale et raciste. Il fera du peuple breton une grande famille, une communauté ayant pour lien la discipline chrétienne, altruiste et nationale.

— Cet état d'esprit est viable : l'opposition entre les différentes classes de producteurs bretons est superficielle et artificiellement entretenue par des propagandes étrangères adaptées à des problèmes que nous ne connaissons pas chez nous. Il n'y a pas de véritable

(1) Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le fédéraliste Camille Desmoulins s'écria : « A 33 ans, l'âge fatal aux révolutionnaires, l'âge du sans-culotte Jésus ! »

rivalité entre les différentes classes de travailleurs bretons, de l'ouvrier à l'usurier, du pêcheur au mareyeur, du paysan à l'exportateur. Ils sont tous enfants de la même patrie. Ils ont en commun une éducation séculaire chrétienne-altruiste et leur nationalité. Ils en ont le sentiment, mais obscurément. Le leur rendre évident et perceptible, substituer à l'esprit de jalousie mesquine et stérile l'esprit de collaboration, voilà ce qui donnera à la mystique du mouvement breton son dynamisme et sa justification.

— L'organisation économique est aussi fonction de la constante des conditions naturelles, physiques, géographiques du pays. L'Armorique qui accueillit au IV^e et V^e siècles les Bretons émigrés de la grande Ile, est et sera toujours le promontoire extrême-occidental, vigie, mais aussi plaque-tournante de l'Europe pour les navires venant des cinq parties du monde. Elle sera la Terre douce aux aspects pittoresques, aux demis-tons subtils, chère aux artistes et aux voyageurs épris de beauté. Son climat tempéré fera toujours d'elle une terre de culture maraichère et de primeurs. Le fond de la mer autour de ses côtes donnera à ses pêcheurs les poissons variés aux chairs délicates. Son sous-sol à peine prospecté renferme encore des trésors promis à la ténacité et au courageux travail des Bretons.

Cette terre est leur terre. A eux de s'entendre pour l'aimer, pour la prendre, pour la féconder par leur travail, pour en être les maîtres, pour la défendre contre l'étranger. A eux de s'organiser, à l'intérieur comme à l'extérieur. A nous de préparer la société bretonne de demain et la délivrance de la patrie.

YANN RAZAVET.

LA TRIBUNE DES JEUNES

BRETONS TOURISTIQUES

L'article qu'on va lire a été écrit en 1931. Nous le publions à cause de sa portée toujours actuelle et pour sa valeur de témoignage. Il nous permet de voir que depuis trois ans, c'est peut-être nous-mêmes qui avons plus changé que l'esprit breton. On le verra notamment à l'occasion d'une note de la Rédaction, intervenant dans le texte. — N. D. L. R.

Nous sommes quelques-uns qui en avons assez de voir leur pays bon tout juste à servir de colifichet au monde, qui en avons assez d'appartenir au pays des coëffes et des fleurs d'ajonc, des faïences insipides et des défilés de costumes, des pleurnichards à la Botrel ou des brutes enchasées de velours style Lemordant (Jean-Julien), des petites chaumières si pittoresques et des pauvres pêcheurs si apitoyants.

Nous en avons assez d'amuser la pitié ou la curiosité des autres. Mais cela ne serait rien encore si le bon publi-quinimpérois, pont-avenois et cætera n'était le premier à se repaître l'imagination de ces sottises. Il faut voir avec quelle niaiserie ils se parent de ces oripeaux bons pour frapper les touristes !... Mais pour quel public toute cette parade ? Pour eux-mêmes : Bretons défunts qui se donnent, avec des déguisements de papier, l'illusion d'être encore Bretons. Plus ils en parlent, et moins ils le sont. Ça a commencé par les bourgeois, car ce fut d'abord un article de Paris. Puis ça a gagné les artisans, le petit peuple des villes, le petit fonctionnaire de campagne, le fils de paysan qui a

fait ses études, tous ceux qui parlent français. Par ceux-là maintenant ça attaque les bourgs. Bientôt le paysan lui-même sera atteint.

Et ce sera la fin. (1)

La fin de la Bretagne. Pour son enterrement, l'on ne manquera pas d'organiser une belle fête bretonne avec costumes et binious. Il y aura partout de grandes affiches où l'on aura religieusement écrit en breton tous les mots qu'il ne sera pas nécessaire de comprendre. Et l'on chantera le *De Profundis* de la Bretagne sur une mélodie bretonne qu'on aura pour lors retrouvée, car la science celtique en ce temps-là aura fait de grands progrès.

**

Oui, chez nous, dans le pays des « costumes », la Bretagne est en train de mourir. Mais vieille coquette impudique qui farde son déclin, elle se pare des détroques de sa jeunesse. Le pittoresque breton est mort, le vrai, celui des mœurs et de la vie même, mais le poncif breton triomphe. Chacun veut avoir sa villa bretonne et sa salle à manger bretonne de style Henri II décoré de joueurs de bombardes; chacun veut des faïences de Quimper et quelques bons disques bretons comme la *Paimpolaise*. Et pendant que ces bourgeois qui ne daignent plus parler breton s'offrent le luxe d'un décor aussi « breton », l'ouvrier, le paysan posent leurs coudes terreux sur le zinc d'un bistro qui pourrait tout aussi bien être de Noisy-le-Sec ou de Pantin. Les filles des ports, la cigarette ou le mot de Cambronne aux lèvres, savent bien qu'avec leur coëffe elles ont l'air plus dessalé.

Les jeunes gens des bourgs n'osent plus parler breton entre eux mais ils mettent une certaine coquetterie à déflorer le français : « Gast alors ! qu'est-ce ça fait qu'on

(1) On peut rapprocher de ces mots cette opinion, que nous rapporte un correspondant : « ...Rien n'égale mon horreur de cette Bretagne cafarde, honteuse, bête, mesquine et malade, dont l'organe est le plus important de nos journaux bretons et bretonnants : le *Courrier du Finistère*. Avez-vous remarqué son numéro du 10 février dernier, paraissant quatre jours après les événements du 6 ? On y trouve quatre articles qui sont, dans l'ordre d'importance : le Mandement de Carême de Monseigneur; une invite à placer son argent dans les Caisses rurales; des recommandations aux femmes du diocèse se rendant en pèlerinage à Rome; et l'annonce de la Coupe DRAC dans le Finistère. Et, vous m'entendez bien, sept (7) lignes, dans une colonne d'échos, consacrées aux émeutes du 6, dans un style télégraphique de compte rendu. Voilà comment certains traitent le peuple breton ! »

cause plus le breton, puisqu'on aura toujours l'accent ! »
L'atticisme ne fut jamais plus de mode que lorsque Athènes eut cessé d'être libre.

*

— Nous autres jeunes, nous sommes Bretons, mais hommes d'abord et croyons qu'un homme a autre chose à faire qu'à jouer ce jeu de coquetterie avec le monde et avec lui-même.

— Les vrais Bretons le sont sans connaître leur originalité, mais ils croient à leur valeur. C'est autre chose.

— Nous voulons bien faire partie d'un mouvement breton, pourvu que ce ne soit pas un mouvement particulariste. Nous sentons trop le ridicule de cette épithète. (2)

— Enfin nous pensons que ce n'est pas avec des arguments faits pour attirer les touristes que l'on réveille la conscience d'un peuple : nos maîtres seront bien tranquilles sur notre compte tant que nous n'aurons à leur opposer que des bardes, et non des hommes.

Car voici le plus grave : pour peu qu'on l'enivre de pittoresque, le breton « intelligent » est content. Il ne voit pas qu'on l'exploite, qu'on tue sa langue, qu'on déshérite ses ports, qu'on entrave son industrie, qu'on sacrifie le produit de sa terre. Qu'importe, n'est-ce pas ? puisque l'on sait rendre hommage au génie de la Bretagne, aux vieilles vertus de la race ? En flattant notre coquetterie et notre vanité, on fait de nous ce qu'on veut.

Les hommes d'Etat français savent bien qu'avec un éloge de la langue bretonne tombé tous les vingt ans de lèvres ministérielles, la question de la langue bretonne est réglée. « Saluons son mérite tant qu'on voudra, pourvu qu'elle meure. »

**

Ainsi en politique ou en art, c'est tout un : les Bretons d'aujourd'hui, les « Bretons intelligents » se paient de mots. Il suffit que leur vanité soit satisfaite. Quelle admirable invention pour tuer ce qui reste de l'esprit breton que cette perpétuelle rengaine des « vertus bretonnes », du « pitto-

(2) Une certaine idéologie internationaliste exerçait encore en 1931 ses ravages parmi nous. Non pas qu'on lui accordait grande signification, mais on croyait opportun de lui faire des concessions. Il semble cependant qu'ici le mot « particulariste » soit pris dans un sens péjoratif que nous ne lui donnons plus et qu'il signifie plutôt un repliement stérile, une attitude négative qu'une prise de conscience fructueuse de notre milieu et de nos ascendances. — N. D. L. R.

resque breton », et de l' « Ame Bretonne » — comme dit l'autre !... Montrez-la donc enfin et n'en parlez pas tant.

Il y a plus de véritable esprit breton dans une page de Chateaubriand sur l'Amérique que dans tout Botrel et Le Goffic. Mais il s'agit bien de l'esprit breton ! Ce n'est que l'esprit de clocher, cette forme supérieure de la bêtise humaine, qu'ils exploitent tous sous ce nom, celui-ci pour placer sa marchandise, cet autre pour garder sa mangeoire au Parlement. Le « motif breton » fait si bien en littérature, en peinture, en sculpture, — et dans un programme électoral, donc !

**

Cependant dans ce pays en passe d'être aussi dévasté par le pittoresque que l'Italie romantique ou la Suisse de 1900, des vaches paissent dans les prés comme ailleurs ; comme ailleurs le paysan compte ses sous, les garçons braillent et rigolent et de vieilles femmes prient.

Quand le soleil se lève sur ton champ, lui demandes-tu s'il est breton ? Et la mer qui bat nos côtes, est-elle bretonne ?

L'art véritable n'a point de frontières, pas plus que le Soleil ou l'Océan. Mais vos bretonneries, pensez-vous qu'au dehors personne s'y intéresse, à part les touristes, et quels touristes !... Mais le tourisme même se détournera quelque jour de la Bretagne, trop connue et trop modernisée, la mode touristique étant éphémère comme toute mode.

N'aimez donc point, jeunes Bretons, de votre pays ce qui n'est qu'une mode ridicule et passagère. Ne l'aimez point, comme une poule de luxe pour ses toilettes et par vanité, aimez-le comme on aime sa femme. Aimez-le dans son évolution, dans son vieillissement même, et vieillissez avec lui. Aimez-le sans phrases et sans pose. Enfin aimez-le, tout simplement parce que c'est le vôtre.

Surtout que cet amour ne vous détourne jamais ni du travail, ni de la vie. Le sage ne prouve pas son amour par de vaines caresses, mais il prend son outil, et travaille tout le jour pour nourrir ceux qu'il aime. Travaillez de même, défrichez, naviguez, bâtissez, afin que votre pays soit plus riche et plus fort.

Bâtissez-lui des ports et des chantiers ; bâtissez-lui des monuments et des poèmes. Mais laissez votre nationalité à la porte de votre atelier. Soyez Bretons sans le savoir comme le pêcheur sur sa barque ou le laboureur à sa charrue. Cherchez à faire une littérature humaine, un art humain : le caractère national s'y imprimera de lui-même. Quoi de plus français que cet art classique du XVII^e siècle *imité des Anciens* et dont toute prétention à l'originalité est absente ?

Vous aussi, visez à être classiques, car c'est la seule façon d'être grand. Et pour cela imposez-vous des règles et ne pensez à autre chose qu'à faire *du bon ouvrage*.

De ce que l'on nous ne nous a guère habitués à voir en Bretagne que des œuvres d'art mesquines ou grossières, n'allez pas conclure que vous devez être barbares, sous peine de tomber dans le mesquin : car la Bretagne n'a peut-être jamais encore donné sa mesure. Pas même dans ses meilleurs calvaires. Regardez-les cependant, pour en tirer la grande leçon de classicisme qu'ils nous donnent. Le vieux tailleur de pierres de Guimiliau ne pensait qu'à imiter les Flamands, mais, malgré lui, son sang et le dur granit le contraignirent à ce style sobre et brusque qui fait la grandeur et le « caractère » de son œuvre. Imitiez-le, non pour faire *après lui* du breton et, par surcroît, de l'archaïque, mais pour faire, *comme il voulut faire*, une œuvre actuelle et humaine, claire et universelle, — et, pour le reste, laissez faire la nature.

AR BARDAN.

ETRE FORTS

Il vous souvient peut-être d'avoir lu ces paroles assez dures, — mais combien justifiées ! — de Meven Mordiern, sur la tendance naturelle qui porte les Bretons vers la rêverie poético-métaphysique et qui en fait, dans le général, des êtres impropres à la vie sociale, incapables d'une activité raisonnée et suivie. Depuis des siècles impuissants à s'affirmer dans un monde qui semble n'être plus fait pour eux, ils biaisent, rusent, s'effacent, avec le protéisme et l'étonnante facilité d'adaptation dont ils sont capables. Mais pour triompher dans le monde, il n'y a que les affirmations qui comptent. L'homme qui affirme est toujours supérieur à l'homme qui discute, une action vaut toujours mieux qu'une théorie ou une critique. Peut-être qu'au fond du plus dégradé d'entre nous, nous paralysant d'un dur « complexe d'infériorité », gisait l'obscur regret de ces temps révolus où nous pouvions mener une vie libre, peut-être que dans l'intimité de notre être nous souffrions, sans la connaître, de notre blessure secrète, cette conscience nationale que nous avons perdue. Dépouillés d'un des biens les plus chers de l'homme, nous errions, véritables âmes en peine, sans savoir ou nous allions, ni pourquoi nous agissions.

Et pourtant il n'est point paradoxal d'affirmer que notre situation est aujourd'hui bien meilleure que du temps de notre bon Duché. A cette époque, si nous possédions encore le fantôme d'un Etat, notre langue était en pleine décadence, notre conscience nationale s'estompait graduellement. Nous étions tombés définitivement dans l'orbite de la France. Le ver était dans le fruit. Certes, les débuts de notre reconnaissance n'ont pas été sans tâtonnements, sans errements, Mais peu à peu, dans cette nébuleuse que fut pour nous jusqu'à présent notre avenir, quelques noyaux ont pris de la consistance, une cristallisation s'est opérée. A la période des recherches a succédé le moment où nous avons enfin trouvé la bonne voie. Nous sommes sur la route, et qu'importe qu'elle soit longue et difficile, nous voyons le but.

C'est vraiment une chose remarquable, quand on y songe, que nous ayons, en si peu de temps, acquis de tels résultats. Comparons seulement les balbutiements de notre pensée et de notre action nationales d'avant 1914 à notre position d'à présent. J'ai trop le sens de la faiblesse humaine et de l'évolution historique pour insister sur l'échec moral et matériel de nos aînés. Ils ne savaient pas, ils ne pouvaient pas réussir. Mais je vous le demande, mes camarades ne croyez vous pas que, placés dans des circonstances analogues à celles qu'ils ont traversées, vous ne réagiriez pas avec plus de force ? C'est que nous avons eu la rigueur de reprendre tout dès le commencement, que nous avons considéré la vie bretonne dans son ensemble comme un Devenir, au lieu d'y voir une chose qui meurt et dont il faut pieusement préserver l'agonie. Aujourd'hui notre mouvement national vaut dans la mesure où il s'est radicalisé, où il s'est dégagé de toute compromission avec des éléments indifférents ou hostiles, où il a pris en un mot conscience de sa mission. Après avoir cherché à fonder notre action sur des terrains divers, tous également douteux et incertains, nous avons enfin posé ses solides assises dans notre être et dans notre granit. Maintenant que ses fondations sont inébranlables, notre mouvement peut s'étendre davantage.

Cependant, combien précaire semble encore, vue de l'extérieur, notre position. Mais voit-on la sève, qui s'amasse dans les branches de l'arbre, avant d'éclater dans les bourgeons ? Seul l'arbre la connaît. Nous n'avons que l'apparence de la mort. Notre vie cachée continue, secrète et puissante. Nous possédons toujours nos plus grands biens en ce monde : notre peuple et notre terre. Notre terre est toujours là : celle que nous avons conquise et gardée à la force de nos poings et qu'il nous faut reconquérir aujourd'hui. Notre peuple, ce n'est pas ce petit peuple timide, renfermé, qui savoure en silence les miettes qu'on daigne

lui jeter, et comme un enfant, reste ébloui devant la morgue et l'assurance de l'Etranger. C'est un peuple large, solide, de colonisateurs et de soldats. Ils étaient bien de notre race ceux de Nominoé, ceux d'Alain, et ceux de la Table Ronde. Notre passé a été grand, il a été beau. Mais notre avenir est plus beau encore. Que peut espérer le peuple Français ? Il a donné toute sa leçon au monde, mais nous, nous bouillonons de forces neuves, inemployées, et les temps nous sont favorables. Nous reprenons la conscience de nos destinées. Nous retrouvons peu à peu devant le monde les réactions qu'il faut, celles qui permettront à notre race de s'affirmer. Le « jamais plus » des peuples malades et désespérés n'a pas pour nous de sens. Ce qui a été sera. « Avant que le monde n'aille à sa fin Iona sera ce qu'elle a été » raconte cette inscription charmante de l'île sainte, qui exprime bien l'espoir indéfectible des Celtes. Notre espoir à nous, c'est notre certitude. Une certitude qui n'est pas le résultat d'un optimisme béat et paresseux, mais d'un optimisme qui a pris corps au contact des saines réalités. Un espoir qui sait qu'il trouve en nous-mêmes et par nous-mêmes ses plus sérieuses raisons d'exister.

**

Notre Révolution sera morale ou sera pas, pourrais-je dire en reprenant telle phrase connue. Nos premières batailles, nous les avons gagnées dans les consciences et dans les volontés. Sachons donc utiliser les armes qui nous donneront la victoire. Nous avons bien souvent prétendu combattre les Français par le dehors, avec leurs propres armes, mais, comme ces armes n'étaient pas faites pour nous, nous ne savions pas nous en servir. Voudrions-nous fonder la patrie sur des chemins de fer, des ports, des usines ?... Dans ce siècle où le Millionnaire a remplacé le Saint ou le Héros dans le cœur du peuple, nous avons fait miroiter devant les yeux de nos compatriotes l'espoir de réussites matérielles inouïes. Les Bretons ne se lèveront pas pour devenir riches. Ils veulent devenir des hommes libres, ils veulent se retrouver eux-mêmes.

Nous nous sommes beaucoup préoccupés jusqu'à présent de conquérir des foules, mais beaucoup moins je crois, de conquérir des hommes. Nous avons cherché à attirer le nombre, au lieu de chercher à mener, et le nombre n'a pas suivi, car seuls les actes forts lui en imposent. Nous avons voulu gagner des partisans, des électeurs, des alliés, des paysans, des intellectuels, des ouvriers. Nous avons souhaité des sièges de députés, des journaux, des coopératives. Tout cela était bon, et utile, mais par qui et par quoi serons nous sauvés, en dernière analyse ? Nous cherchons des intellectuels qui nous referont une culture. Nous en avons.

Des cœurs purs. De grands cœurs. Nous les aimons tous. Mais quels sont ceux qui donneront la poussée qui fera pencher la balance ? Certes, jamais nous ne travaillerons assez pour notre langue, jamais nous n'aiderons suffisamment ceux qui œuvrent pour elle, mais il ne faudrait pas croire qu'il nous suffit de parler breton et de vivre en Bretons pour vaincre. La décadence n'en continuerait pas moins, plus lente, mais sûre. Nous sauverons notre langue et notre civilisation par la conquête de vive force de notre Etat. Notre liberté sera conquise par le fer et par le feu, par des volontés durement trempées.

Notre action, dans l'ensemble, manque encore beaucoup trop de mordant. Nous voulons ménager trop de choses qui ne valent pas la peine d'être ménagées. Aussi lorsque nous contemplons la vie d'un Cadoudal et de ses partisans, nous sommes effrayés. Effrayés devant leur grandeur. « Voilà des hommes ! » N'y en a-t-il plus de pareils aujourd'hui ? N'y a-t-il plus que des fonctionnaires ou des marchands préoccupés uniquement de leur « situation », de leurs petits soucis et de leurs petites ambitions ? Si, il y en a encore. Peut-être en avons nous rencontrés. Eux-mêmes ne se connaissent pas. Mais ils se lèveront demain. Car le même sang bat toujours dans nos artères.

**

Il importe de nous pénétrer de quelques vérités, trop souvent oubliées, de ne pas craindre de les répéter, et d'en chercher à chaque instant des applications. Aller jusqu'au bout de nos pensées, avant d'aller jusqu'au bout de nos actes. L'honneur c'est avant tout de reconnaître la vérité, quand on a les moyens de le faire. Accepter sa condition d'homme, avec toute la dureté qu'elle comporte. La Force ne prime pas le Droit, elle est le Droit, où plutôt le Droit n'est qu'un reflet de la Force. Elle est aussi la vie même et comme telle n'est pas immorale en soi. « On écrase la vermine, mais on n'a pas de haine pour la vermine. » Car la haine seule abaisse et avilit l'homme, mais la Force n'a pas de haine. C'est une donnée. Aussi pourquoi gémir comme des faibles ou des hypocrites : « Nous sommes opprimés injustement. » Si nous sommes opprimés, au contraire, c'est justice, car nous avons été moins forts que nos ennemis. Moins forts moralement, car nous savons que la force physique obéit toujours à la force morale. Cette force, qui monte de notre terre, cette force qui court dans notre sang, prenons-la et forgeons nous en les armes de notre libération. Nous répudions l'idéologie pacifiste, qui n'est pour la plupart de ses tenants que l'expression de la panique intense qu'ils éprouvent devant leur anéantissement inéluctable, et la faculté qu'ils réclament de se

remplir plus longtemps la panse. Ils cherchent à sauver ce qui ne peut être sauvé, mais ils méconnaissent les vrais biens de l'homme. L'école la plus efficace pour l'homme, c'est l'école du combat. Celle pour laquelle il est né, et qui lui apporte la vraie paix, et non point cette illusoire paix, faite de nos compromissions, de nos lâchetés, que nous ne trouvons en fin de compte que dans les cimetières.

**

S'il est une chose qui est faite pour nous servir, c'est bien la pensée. Toute activité bretonne qui se dit désintéressée nous est suspecte. Certes, nous savons bien qu'il est un Royaume que nous ne parviendrons jamais à créer en ce monde, mais si nous sommes en Bretagne, Bretons tels que Dieu nous a faits, c'est pour chaque jour servir et lutter avec la volonté de vaincre. Le sens du devoir nous a bien souvent fait cruellement défaut. Il est toujours actuel de parler des faibles, nés vaincus, qui ont encombré nos rangs.

Nous attendons de nouvelles générations exemptes de ces fautes.

Nous comptons sur elles. Nous appelons la jeunesse. Elle seule nous sauvera, car elle est capable de vivre et de mourir pour autre chose que pour satisfaire des rancunes ou des appétits. Quel pénible sujet, que de comparer la jeunesse studieuse, ardente, des peuples vivant aujourd'hui à notre jeunesse qui n'a faim de rien et qui vieillira sans avoir vécu. Cette jeunesse qui au lieu de regarder la vie en face, cherche trop souvent, de façon honnête ou déshonnête, l'évasion.

Tous les mouvements de renaissance nationale ont triomphé par la jeunesse. Notre jeunesse monte. Nous savons qu'elle ne sera ni bourgeoise ni prolétarienne, sa tâche sera de supprimer ces deux produits hideux de notre ordre social. Notre jeunesse sera réaliste, mais de ce réalisme supérieur qui sait concilier les principes éternels et les valeurs morales avec la vie de tous les jours. Une jeunesse qui saura oser et risquer. Qui saura s'oublier. Qui mettra comme les anciens Celtes le courage au tout premier rang des valeurs morales. Une jeunesse qui prendra ses modèles non pas dans la lignée des Rothschild, mais dans celle des Vindosetlos.

Car nous mettons en jeu la conception même de l'homme, celle qui, nous le savons, est dans la tradition de notre race. Nous nous adressons aux quelques-uns, à ceux qu'il nous faut de toute urgence gagner. A ceux qui sauront que les limites de leur force se trouvent seulement dans cette région de l'âme où se forme leur volonté.

ROBERT KADIG.

LES JEUNES REVOLUTIONNAIRES PARISIENS

Il existe à Paris plusieurs publications, très ardentes, écrites par des jeunes, et qui présentent cette originalité de se définir comme révolutionnaires sans adhérer aux doctrines du socialisme scientifique, hors desquelles il semblait jusqu'ici qu'il ne devait y avoir que des petits-bourgeois. On ne voit pas toujours très bien, à distance, ce qui les sépare. Elles ont des rédacteurs communs. Divisées sur le terrain des idées, elles se réunissent parfois sur celui de l'action publique. Il est donc assez légitime de notre part de les considérer en bloc et d'en rechercher les traits communs. La position d'abord ; le refus du monde moderne. L'idée mère : la restauration de la primauté du spirituel... Le capitalisme et le socialisme sont les deux aspects opposés d'une même civilisation matérialiste qui écrase et nie tout ce qui est proprement humain. Il ne peut avoir de véritable révolution que dans le renversement de l'échelle des valeurs du monde moderne, le salut est en nous avant d'être dans les techniques sociales et économiques (manière socialiste)... Il ne suffit pas de délivrer l'homme de la philosophie matérialiste qui en fait un nombre ou une abstraction, il faut encore revenir à lui dans l'ordre à instaurer, par le fédéralisme et le syndicalisme combinés. L'Ordre Nouveau, le plus ancien des groupements parisiens, est celui dont la doctrine est la plus arrêtée. Ses animateurs sont Dandieu (décédé), Aron, Ardouint, Chevalley, Daniel-Rops, Dupuis, Marc, et Denis de Rougemont. Ses idées les plus personnelles sont sans doute l'application systématique

de la fonction dichotomique et le service prolétarien collectif en découlant, qui permettrait, en obligeant tout citoyen à travailler un certain temps dans les usines, — à la place du service militaire, — de supprimer la condition prolétarienne. Quand Ph. Lamour avait fondé Plans en 1931, le groupe de l'Ordre Nouveau s'était allié à lui. Puis il se retira, l'ancien collaborateur de Clarté, — actuel collaborateur de Monde — et son ami Le Corbusier ayant manifesté des tendances jugées trop matérialistes. La revue Esprit, vieille d'un an et demi est actuellement le lieu de rencontre le plus fréquenté des intellectuels partisans de la révolution personnaliste, c'est-à-dire celle qui a pour but l'achèvement de la personne humaine et non pas la prépondérance d'une classe ou de l'état. Brillamment dirigée par Emmanuel Mounier, elle réunit les signatures de Edmond Humeau, A. Ulmann, Izard, Deléage, Millienne, Labasque, Galley et bien d'autres, notamment certaines rédacteurs de l'Ordre Nouveau.

Esprit, qui édite chaque mois un vrai volume de près de deux cents pages, publie les études les plus approfondies de la jeune révolution. La présence parmi ses rédacteurs d'innombrables agrégés de philosophie, presque tous néothomistes, l'inclina de préférence vers l'aspect transcendantal et psychologique des questions soulevées. C'est pendant Esprit qui a publié, notamment au point de vue financier, les études techniques et les documentations les plus complètes.

Il est d'autres groupements, d'autres feuilles. On en reçoit de temps en temps de nouvelles, qui bientôt cessent de paraître, comme Prélude que Lagardelle, Winter, Le Corbusier, Pierrefeu et Amos (pas tous des jeunes, comme on le voit) ont lancé il y a six ou huit mois. Nous avons reçu Front Social, l'éphémère organe de la Troisième Force, la formation politique issue d'Esprit avec Izard, Deléage et Galley. Nos lecteurs se souviennent de Mouvements, l'intéressante feuille de confrontations dirigée par Pierre O. Lapie. Nous recevons ces jours-ci l'Incorruptible, qui nous apporte la bonne nouvelle d'une union sacrée entre au moins deux tendances qu'on croyait devoir rester distinctes, celle de Lamour et celle d'Izard qui, — avec Wall, Chauveron, Galley, Chesnays et le souriant toulousain Cayatte, — sont co-signataires d'un « Appel à la Jeunesse de France » où les vieux débris en prennent pour leur grade.

« Parisien » est d'ailleurs un terme assez large, pour désigner des tendances révolutionnaires universelles, qu'on retrouve aussi caractéristiques chez des Russes émigrés.

(qui ont leurs groupes et leurs revues propres), et dans certains milieux belges, suisses, allemands, anglais, américains... et bretons.
N. D. L. R.

Quand nous nous trouvons soudain en face d'hommes, jeunes comme nous, détachés comme nous du monde où nous vivons, ayant comme nous le courage de penser en dehors des routines conformes à l'ordre établi, notre sympathie leur est acquise d'emblée. Nous ne la marchandons pas à ces hommes nouveaux qui, à Paris, professent que la patrie n'est ni l'Etat ni la Nation officielle, et veulent libérer l'homme réel des systèmes inhumains qui l'enserment et l'avilissent. Nous sentons qu'avec eux nous pouvons nous entendre, car déjà nous leur devons. Leurs doctrines sont de celles qui nous ont aidés dans notre laborieuse prise de conscience, et les visions critiques qu'ils ont de notre temps répondent souvent à ce que nous sentons depuis toujours sans l'avoir aussi nettement exprimé qu'eux.

Certes, la Bretagne n'était pas en condition de donner naissance à un grand mouvement de pensée qui régénère le monde. Nous ne sommes pas prêts à rivaliser avec les vieux peuples, repus de culture, pour les travaux de l'esprit. Mais nous avons été tôt cependant, de nous-mêmes et sans que personne ne nous y mette, dans le bon chemin. Parce qu'ici nous n'avions pas tout perdu et qu'en vérité il suffisait d'un peu d'âme, pour refuser de prendre part à la ruée vers l'or. Dès l'année 1919, on pouvait lire dans le tout jeune Breiz Atao : « ... notre pays hésite pourtant à sacrifier son vieil idéal pour les joies grossières du matérialisme ; c'est là le fond de la crise morale qu'il traverse... » Et encore : « ... ses sentiments celtiques et chrétiens étant incompatibles avec la civilisation matérialiste d'importation directe, qui envahira tout le pays, si nous n'y mettons nous-mêmes bon ordre... »

Le mouvement nationaliste breton est parti de là. A travers l'impressionnant échafaudage de revendications économiques qu'il met en avant, ce sont les trésors du cœur breton qu'il défend. C'est l'homme blessé qu'il couvre des boucliers parfois les plus inattendus. Mais les affinités qu'on découvre entre les sentiments qui nous animent et les doctrines parisiennes ne diminuent pas la distance qui nous sépare. Il serait aussi faux de croire que tout doit nous opposer à nos voisins, qu'il serait dangereux de nous imaginer que parce qu'on est d'accord sur de grandes lignes révolutionnaires, les armes doivent tomber des mains et s'ouvrir l'ère des embrassements. Notre amoindrissement historique nous fait une impérieuse obligation de filtrer toutes les influences extérieures, et de repenser toute

idée venue d'ailleurs, avant de nous autoriser à la faire nôtre. Ce n'est pas parce qu'il s'est révélé en France une espèce d'hommes disposés à nous admettre, que les tendances culturelles de la France, qui sont une permanence, cessent de nous être étrangères et que nous n'avons plus à nous préoccuper de rendre notre peuple à sa voie, et nous-mêmes pour commencer à la hauteur de notre tâche bretonne, et rien que bretonne.

C'est entendu, elle a grande allure cette civilisation de l'homme debout qu'on est en train de penser à Paris. Cela nous change des révolutions d'hommes couchés dont tous les aspects ne réjouissaient pas nos cœurs.

Mais nous convient-elle ? Ils demandent « Liberté », « responsabilité », « droit au risque » pour la personne humaine. Mais songent-ils qu'en cette fin de terre quelques siècles d'asservissement d'un peuple par un autre ont rendu si chancelante la personne humaine, qu'avant de revendiquer pour elle les droits à la bagarre, nous devons d'abord songer à lui rendre son aplomb et sa résistance ? Cela nous rend circonspects vis-à-vis d'un programme révolutionnaire que nous sentons trop pensé par des Français fortifiés par la libre pratique séculaire de leur génie, pour un peuple français dont la sûreté de soi ne fait de doute pour personne.

Le progrès social et le perfectionnement individuel, surtout en Bretagne sont deux choses. Quand il y a assez de personnalité chez l'individu, ou plutôt quand sa personnalité est assez libérée pour qu'on puisse faire appel à elle avec fruit, il est loisible d'attendre le progrès social du perfectionnement individuel. C'est bien la tendance des Parisiens. Ici, l'homme compte encore trop sur les flottants entourages sociaux et sur l'armature de la société pour que nous puissions nous dispenser d'un stade préalable à la révolution personaliste. On voit nos raisons de nous confiner de parti pris dans une action de relèvement breton qui n'intéresse que nous et de nous défier du nouvel universalisme comme des précédents qui ne ferait que nous distraire d'une tâche indispensable.

Nous ne pouvons pas placer non plus au premier plan de nos préoccupations l'élaboration des techniques financières ou économiques de la nouvelle révolution. Nous sommes un trop petit pays pour que, même en économie fermée, nous puissions innover. Nous devrions marquer le pas, même si nous étions prêts à réaliser avant les autres. La partie se jouera ailleurs. Nous nous contentons d'une attitude de sympathie, et nous nous consacrerons à la lutte qui ne peut attendre, pour la sauvegarde de notre nationalité.

Ces réserves étant faites, avouons que nous prenons trop de plaisir à nous familiariser avec cette claire pensée française, où tout le monde entre comme chez soi, pour ne pas éprouver le besoin de nous méfier des pièges qu'elle nous tend. Rien de plus sympathique, au premier abord, que la théorie la « Patrie-Climat spirituel » épousant le cadre de la « Région Naturelle », que les jeunes révolutionnaires, qui ont l'immense mérite de repousser le cosmopolitisme des enjuivés, opposent à la « Patrie-Etat ». Mais n'est-ce pas remplacer une blague par une autre ? Pour réfuter une idée de patrie qu'on trouve fautive on lui substitue une autre idée de patrie. Il nous semble au contraire que l'erreur vient de vouloir à tout prix concevoir une idée générale de Patrie qui soit de portée universelle. Cette manifestation d'une manie bien française de ramener à tout prix la complexité des faits à des énoncés abstraits, (forcément faux à force de simplification, de clarification et de généralisation), nous fait souvenir d'une de nos premières stupeurs. C'était à un congrès de régionalistes français, il y a une douzaine d'années. Il s'agissait de diviser la France en régions. La salle s'était partagée en deux camps : les partisans de grandes régions et les partisans des petites. J'étais confondu, et me levai pour faire remarquer qu'il y avait des régions des deux sortes, et qu'on devrait consacrer ce qui est, plutôt que de songer à remplacer un cadre factice par un autre cadre factice. Ce fut une douche froide pour l'auditoire qui ne goûta nullement ma réflexion. Les Français aiment légiférer pour le monde. (A force d'être universels ils finissent même parfois par devenir étrangers à leur propre pays sur lequel ils n'ont plus de prise. Juste revanche du Réel.)

Il en est des patries comme des régions. Il y a autant d'idées de patrie que de patries. Il y a des régions naturelles qui sont des patries, l'Irlande, le Danemark, la Bretagne, la Corse, mais il n'y en a pas beaucoup. La patrie tchèque ne correspond pas à la région naturelle de la Bohême dont toute la ceinture est allemande. La patrie allemande s'identifie plus avec une langue qu'avec un territoire. Et il y a des régions naturelles qui ne sont pas des patries, témoin les trente-six contrées si différentes des Etats-Unis. Et où sont les régions naturelles à travers les immenses plaines sans relief de l'Europe septentrionale ? Vouloir remplacer la « Grande-Patrie » française par la patrie berrichonne, caussoise ou briarde, c'est remplacer un toc par des tocs. La France d'oïl est une unité dont les régions constituantes sont trop imprécises pour délimiter des « climats spirituels ». Et pourquoi obliger les Alle-

mands de Nüremberg de se séparer de ceux de Bielefeld sous prétexte que les premiers sont Bavarois et les seconds Westphaliens, s'ils veulent n'avoir qu'une âme et qu'un cœur ? Très dangereux cette théorie de la Patrie-Région naturelle. Où commence-t-elle ? Où finit-elle ? Au fait, pouvons nous être bien sûrs que la patrie bretonne n'est pas liquidée au bénéfice de la patrie malouine et de la patrie léonarde ?

On voit combien, par un exemple qui nous touche, les doctrines des révolutionnaires parisiens sont loin de leur point d'application ! Nous qui sommes dans la lutte jusqu'au cou, avons souvent en lisant ces revues l'impression de petites histoires d'intellectuels. Témoin les enquêtes que vient de lancer *Esprit*. Emmanuel Mounier est épatant d'intelligence et de scrupules. Il écrit le français d'une manière qui nous autres, pauvres Armoriciens, nous laisse rêveurs. Il a ouvert une enquête pour étudier les moyens d'action qui s'offrent aux jeunes révolutionnaires. Nous deviendrons vieux avant de savoir comme lui décortiquer une question, en dissocier tous les éléments, en développer tous les aspects, en tirer un monde d'aperçus. Mais, tout ce travail de l'esprit est-il nécessaire ? Ecoutez plutôt :

« Les moyens de force matérielle vous paraissent-ils condamnables en soi ? Ou croyez-vous qu'ils doivent être, dans l'état actuel du monde, employés préalablement à tous autres ? Ou enfin pensez-vous que leur usage doit être soumis à des hiérarchies et à des régulations, et lesquelles ? Les moyens proprement spirituels ne vous semblent-ils pas devoir retenir l'attention de ceux qui se réclament aujourd'hui d'une révolution spirituelle ? Si oui, croyez-vous pas urgent de définir contre le monde de l'argent, des méthodes non pas seulement de démonstration, mais d'action vivante... etc »

Que signifie tout cela sinon qu'*Esprit* en particulier et tout le jeune mouvement parisien en général est très, très loin du vivant ? Dans le vivant, on ne se pose pas toutes ces questions qui coupent un peu ma foi les cheveux en quatre et qui trahissent une inaptitude foncière à s'évader des spéculations intellectuelles. Dans le vivant, on « envoie d'dans », (en breton : *kas ebarz*, pour vous servir) ; on va de l'avant, poussé par le besoin d'agir, guidé par son cœur et le sens qu'on a de son peuple. C'est en se livrant à l'apostolat, aux démonstrations suggérées par les événements, qu'on découvre, après coup toujours, les lois de l'action qu'il convient de mener.

Voilà ce que nous répondons à l'enquête d'*Esprit*, « Revue Internationale, Edition Française ». (Toujours à la conquête de la planète, chers amis, comme en 93!)

Ce ne sont pas seulement nos manières de bâtir des

idées qui nous séparent des Parisiens, mais notre façon de les vivre. Nous ne nous mouvons pas à trois cents mètres dans l'atmosphère, entre pairs, parmi les libres éclairs du génie spéculatif. Nous allons le dimanche matin parler à des paysans dans des bistrots après la messe de sept heures, et nous devons leur expliquer que Dalimier fut un ministre et Daladier un autre qu'il ne faut pas confondre, que Stavisky n'est pas un général polonais mais un voleur, que Doumergue n'est pas redevenu Président de la République, et qu'il existe un rapport de cause à effet entre leur respect inconditionné de l'Etat et la mévente des pommes de terre primes.

Je me souviens d'avoir assisté, il y a quelques huit mois, à une des réunions de la Troisième Force à Paris, C'était touchant d'ardeur, de foi et d'espérance, absolument comme au *Breiz Atao* de 1920, où celui qui le premier avait dit : « Si nous faisons des affiches ? » passait de suite pour un grand homme, et où les premiers abonnés étaient fêtés comme des Rois Mages. — Dans dix ans on en reparlera.

Et cependant, bien des chefs de ces formations-enfant, qui au total et pour toute la France n'ont pas la moitié de l'importance numérique et matérielle du *Parti National Breton*, se refusent de prendre le mouvement breton au sérieux. Ce n'est le cas ni de Philippe Lamour qui en a tâté, ni de Galley qui est venu faire un tour en Cornouaille, ni de Lapie qui tient à nous par le sang, ni de plusieurs autres qui se rendent à l'évidence. Mais combien d'autres, — notamment Iazard pour ne pas le nommer, — s'obstinent à nier ce qui est ? N'est-ce pas l'un d'eux qui après avoir lu notre brochure sur le Nationalisme Breton, me la rendit en souriant : « C'est un peu canularique... » ? Ils ne se rendent pas compte que l'action a d'impérieuses nécessités, qu'il ne sert à rien d'avoir raison entre soi, ni d'émerveiller un millier d'universitaires de choix par de splendides échafaudages idéologiques, quand on veut agir sur la masse. Il se peut qu'à certains adorables cénacles des bords de la Seine nous donnons l'impression de primaires, d'arriérés et de cornichons. Mais que restera-t-il de toutes ces hautes vues de l'esprit quand il faudra empoigner la foule de la rue ? Un ami m'écrivait avec beaucoup de sens : « ... il ne s'agit pas pour nous de tracer un programme idéal que nous serions forcés de trahir, si brusquement nous prenions le pouvoir, mais de préparer des solutions pouvant s'adapter immédiatement aux conditions pratiques de la vie bretonne. »

C'est sans doute pourquoi nous n'intéressons pas certains révolutionnaires intégraux, et en chambre, de Paris. Ils s'abritent derrière une belle théorie de la révolution (la révolution, c'est l'explosion, la rupture créatrice dans le

domaine spirituel, et non pas la violence qui n'est qu'une diversion épisodique... etc) pour ne voir en nous que de tout petits bourgeois cramponnés à des idéologies et à des tactiques périmées.

Il faudrait pourtant qu'ils comprennent deux choses : 1° obligés d'agir et d'agir vite sur la masse, nous devons nous plier à des nécessités d'action qu'ils seront eux-aussi contraints de subir le jour où ils voudront l'attaquer. — 2° leur révolution n'est réalisable que dans le domaine spéculatif. Sur le macadam, toutes les données générales qui sont à la base de sa dialectique s'effritent en cas particuliers et en conditions spéciales. Quand nous disons en Bretagne : « Retrouvons la force de nos pères », nous ne sommes pas « canularesques ». Nous ne sommes pas non plus d'un autre âge quand nous crions « Sus à l'étranger ». Ce ne sont pas chez nous des souvenirs du passé un tantinet ridicules, c'est la brûlante activité, c'est une phase historique que nous devons nous aussi traverser pour nous accomplir, c'est une question de vie ou de mort et c'est tout notre goût à vivre qui est en jeu. Pour refaire du peuple breton une *société humaine*, nous ne pouvons faire appel qu'aux sentiments de l'ordre de ceux qui à l'origine ont créé une Bretagne. L'opposition « Bretagne-France » qui vous fait sourire est en réalité dans tout son simplisme, l'image la plus expressive, la plus près de l'esprit du peuple qu'on puisse trouver, d'autres oppositions morales, économiques et sociales auxquelles vous donnez de philosophiques dénominations.

Vous vous inclinez devant l'Homme avec un grand H, mais quand l'homme de Bretagne paraît, avec un tout petit h, il ne vous intéresse pas, parce qu'il n'illustre pas suffisamment vos thèses. Vous n'avez ni une mention, ni un salut pour le seul mouvement d'essence jeune-révolutionnaire *passé à l'action* à l'intérieur des frontières françaises, le seul mouvement effectif de jeunes hommes non-conformistes qui ait réussi à toucher le peuple et à en entraîner une partie, le seul qui ait à souffrir de la répression policière. Ce n'est ni juste, ni chic.

Car le mouvement breton est cela. En dehors de ses aspirations immanentes vers la liberté nationale qui sont déliées de toute position proprement politique, et restent, si l'on veut, rebelles à l'intégration dans une synthèse des forces révolutionnaires, il en a d'autres auxquelles il demande sa vision de la cité bretonne future pour laquelle il combat. Anti-étatiste il l'est en actes, dans la rue. Anti-matérialiste il l'a toujours été. Défenseur de l'homme il l'est comme vous et plus instinctivement que vous, car chez les Celtes la Personne a toujours primé (toujours aux dépens de l'indépendance nationale) les abstractions col-

lectives, et c'est chez nous une question de cœur avant d'être un concept de l'esprit. Ennemi du capitalisme libéral, il le deviendra logiquement. Et si ces tendances n'existent pas encore un programme politique populaire, c'est, nous vous l'avons dit, que nous avons d'abord à relever un peuple, à l'affranchir du pouvoir étranger, c'est qu'il faut alier par étapes si l'on veut être compris quand on est lu et garder ses troupes quand on en a.

Espérons que les jeunes révolutionnaires parisiens comprendront cela un jour et qu'ils feront sa place à la jeune Bretagne. Si cela n'était, nous serions forcés de les combattre comme leurs vieilles barbes de pères, et ce serait bien dommage.

ER GÉDOUR.

REMARQUES. — *L'article qu'on vient de lire a été composé il y a déjà quelque temps et nécessite des précisions complémentaires. Les deux équipes de l'Ordre Nouveau et de la Troisième Force tendent plutôt à s'éloigner l'une de l'autre. La première serait suspectée de trop d'indulgence pour le nationalisme par la seconde qui, aux yeux de la première, se compromettrait imprudemment du côté communiste. La Troisième Force se lance dans la vie publique en créant des embryons de sections d'assaut, et n'hésite pas dans sa haine des marchands de canons à lier partie avec tous les ennemis du nationalisme, jusqu'aux groupes de combat Yeddish que vomit de temps en temps le faubourg du Temple. L'Ordre Nouveau auquel s'est joint Notre Destin a fait paraître de son côté le 14 avril, le premier numéro d'un journal de doctrine, Nous Voulons, qui donne huit petites pages tous les second samedis pour 50 centimes.*

Par ailleurs, il se confirme que le lancement du premier et dernier numéro de l'Incorruptible est dû à l'initiative personnelle de Philippe Lamour qui, malgré le fait accompli, n'a pas réussi à entraîner les amis sur lesquels il comptait.

En somme, la situation des jeunes révolutionnaires parisiens reste mouvante, les groupements flottants, les personnalités dispersées. Pour nous y reconnaître, il faudrait avoir un reporter en permanence sur place. Nous avons, hélas ! autre chose à faire.

La police parisienne a été, comme il fallait s'y attendre, particulièrement dure avec les militants de la nouvelle révolution ; Philippe Lamour et ses vendeurs de journaux ont, nous a-t-on dit, connu les douceurs de l'arrestation illégale, après la saisie non moins illégale de leurs journaux.

Nos félicitations.

N. D. L. R.

EN LISANT

LES « 1913 »

P. Olivier Lapie publie une plaquette : « Les 1913 ». Il veut dire par là : les jeunes gens nés en 1913 et qui ont eu 20 ans en 1933. Il se demande ce que sont et ce que pensent ces jeunes vers lesquels se retournent « des philosophes, des hommes d'Etat, des chefs de parti, des poètes... dérouterés dans leurs prévisions... »

Tout de suite une constatation : les jeunes qui ont été élevés en pleine débâcle du monde bourgeois ne croient plus à rien de ce que croyaient leurs pères. « Derrière, les pont coupés ; devant eux, l'inconnu. »

Lapie raconte une histoire :

« ... Je montai un soir au onzième étage (pourquoi onzième ? était-ce si nécessaire ?) d'un immeuble de la banlieue sud. L'ascenseur s'arrêta dans son coffre de ciment. Sur une porte unie je lus un nom : Michel Ménalque. Une balustrade en ciment (sic), éclairée par une ampoule nue (sic), se découpait sur une obscurité profonde (brrrh !), et close, un atelier sans doute. Cette nuit vide et surchauffée où nous étions suspendus, impressionnait. « Evidemment, me dit Ménalque, je ne m'appelle pas Ménalque. Aucun de nous cinq, d'ailleurs, n'avait les noms que nous portons. C'est exprès. Nous voulons être nous-mêmes. Pour être nous, nous supprimons tout lien avec la famille, les ancêtres, toute ce qui pèse sur nous du fond des âges... »

« ... Cette volonté un peu anarchique de se sentir soi, dit Lapie, n'est en somme que la permanence bien ancrée dans l'esprit des jeunes Français, de l'existence de la liberté... »

Chez les jeunes Bretons, le goût de la liberté se traduit différemment (1).

Il y a cependant des sentiments communs. Un des jeunes dit :

« Vos partis politiques, votre parlement, nous nous en foutons. Tout cela n'est que pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même. Nous ne discutons même pas, à quoi bon ? Le régime crève de lui-même... »

Et les 1913 concluent à la nécessité « d'un déblayage immédiat, dans tous les domaines ».

Mais s'ils savent ce qu'ils refusent et ce qu'ils méprisent, ils savent moins ce qu'ils veulent. Ils manquent de maturité. Une chose est remarquable, leur prédisposition au sacrifice de soi, leur élévation morale :

« ...L'exemple de l'ascétisme collectif de cent soixante millions d'hommes russes a été sur eux d'une incalculable portée. Seulement, eux, ont l'espoir de faire plus, et surtout de faire mieux. « La seule chose qui me fait peur dans le communisme stalinien, me disait l'un d'eux, c'est le Comité des Loisirs. » C'est vrai : dans l'organisation collective où s'acheminent par dessus, à travers ou malgré les fascismes existants ou montants, les 1913, leurs rendements auront pour résultat non des embrigadements plus sévères, mais de plus vastes épanouissements... »

Voire... Car il nous semble qu'on embauche un peu beaucoup aux « Jeunesses Patriotes ».

LES OBSTINES

Quelques-uns de nos amis qui touchent de près ou de loin à l'Ecole Polytechnique de Paris, ont reçu une circulaire émanant d'un groupe d'anciens élèves de l'X, qui leur annonce la fondation d'un « Centre Polytechnicien d'Etudes Economiques », ou en abrégé : « X-Crise ».

(1) Racontons, nous aussi, une petite histoire à l'ami Lapie : « Je montai un beau matin à l'entresol d'un immeuble de la banlieue sud... de Rennes. Mes pieds m'arrêtèrent devant une porte à cinq panneaux, entourés des moulures d'usage, sur laquelle je lus un nom : Konan Kerkaradek. Une balustrade en chêne vernis, éclairée par les rayons du soleil, se découpait sur un papier peint enjolivé d'un semis de fleurettes, celui d'un appartement bourgeois. Cette matinée pleine et tiède où nous étions calés dans de bonnes chaises reconfortait. « Evidemment, me dit Kerkaradek, je ne m'appelle pas Kerkaradek, ni Konan, mais Augustin Durandea. Aucun de nous cinq, d'ailleurs, n'avait les noms que nous portons. C'est exprès. Nous voulons être nous-mêmes. Pour être nous, nous supprimons tout lien avec la famille qui a renié les ancêtres, et nous faisons appel à l'hérédité du fond des âges... »

On lit, dans l'exposé des motifs :

« ...Le monde civilisé est dans une passe difficile. Les réactions spontanées de son mécanisme économique paraissent systématiquement faussés ou anémiées. Il faut qu'elles se rétablissent. Mais l'interventionisme aveugle peut être pire que le mal.

« Quelle est la condition nécessaire d'une action possible ? Avant tout, la réflexion, c'est-à-dire la méditation suivant la méthode qui a permis à l'homme, chaque jour davantage et dans tous les domaines, de se servir de la nature, au lieu d'être écrasé par elle : la *méthode scientifique*... »

C'est à se demander après ça si l'enseignement de l'École Polytechnique ne consiste pas essentiellement à visser deux œillères de chaque côté de la figure de ses élèves...

Les X en seraient donc encore là : *c'est la science qui fait le bonheur...*, il faut trouver les « lois » du déterminisme économique ?

Comme si la vie était une machine et l'homme un outil ! Comme s'il suffisait d'avoir trouvé la « vérité », ou prouvé l'intérêt, pour que les peuples s'inclinent et obtempèrent avec joie !

Que faites-vous des passions, des aveuglements, des égoïsmes, des rancunes, des ambitions, des appétits qui font de votre science une arme malfaisante entre les mains des uns et de vos « lois » un jouet qu'elles déforment à plaisir entre les mains des autres ?

Nous croyons ici, Messieurs les X : a) que pour agir sur les événements, il faut d'abord agir sur leurs promoteurs, les hommes ; b) que pour manier les hommes qui ne sont ni un corps simple ni un nombre, il ne faut pas user d'une méthode rationnelle, mais empirique et intuitive ; c) que la connaissance exacte des phénomènes économiques ne permet d'induire aucune loi précise, mais simplement des idées générales vagues, étant donné l'imprévisibilité des facteurs humains ; d) que tant que vous n'aurez pas compris ça, vous perdrez votre temps et donnerez raison à ceux qui redoutent avant tout pour une industrie ou un corps d'armée le commandement d'un polytechnicien.

Histoire de montrer aux Pipos d'*X-Crise* ce que c'est que des hommes, on pourrait leur demander de nous expédier un de leurs as, quelque part en Bretagne, pour procéder par exemple, à titre d'expert et à l'amiable, à un partage de terres... mettons par exemple 40 hectares entre 23 héritiers ayant des droits inégaux.

Il pourrait toujours y aller de la méthode rationnelle et scientifique. Il ne sortirait certainement pas de l'aventure avec tous ses abatis.

Ceux qui ont tâté des règlements fonciers me comprendront...

AN TROC'HER-BUZUG.

AMENITES

Dans *Europe* du 15 janvier, Drieu La Rochelle s'adresse un discours à lui-même pour éclaircir les idées de ses lecteurs sur les diverses conceptions de l'unité nationale qui ont cours en Europe. Il oppose particulièrement la France à l'Allemagne, reconnaissant que l'unité allemande est fondée sur la langue, ce qui est tout de même quelque chose, alors que l'unité française n'est fondée ni sur la langue, ni sur le fait d'avoir été, ni sur les limites naturelles, ni sur le sentiment national, mais sur une simple convention qu'il se garde d'ailleurs de préciser. Comme preuve de la fragilité de l'unité morale française, il fait dire à ses personnages :

L'élève. — Et si les Bretons se retirent sur leur tas de fumier ?

Le professeur. — Merde.

L'élève. — C'est le cas de le dire...

Nous en avons assez cité. L'éventualité d'une séparation de la Bretagne et de la France est envisagée dans les termes qu'on vient de lire. Ce n'est certainement pas plus méchant que cela, mais nous avons très bien compris. En gros, vue de Paris, la Bretagne ferait plutôt l'effet d'un tas de fumier. Ce serait notre apport à l'édifice européen, notre note particulière, ou si l'on veut notre parfum. Evidemment, en causant, on voudra bien reconnaître qu'il y a autre chose en Bretagne que du fumier. Mais enfin, il y a surtout du fumier, puisque lorsqu'on cherche une image qui frappe et qui évoque, on trouve tout naturellement celle-là.

Mais alors, vous n'aurez rien à dire, quand, en souriant nous aussi, nous dirons :

— Et si les Parisiens crèvent dans leur b...l ?

— Foutre !

— C'est le cas de le dire.

LES VIEILLES CLASSES ET LA CRISE

Dans une récente conférence, qui fut largement diffusée, l'économiste français bien connu, M. Lucien Romier, a une fois de plus fait entendre son opinion sur la situation et son avis sur la crise. Bonne occasion pour nous, de rapprocher le point de vue d'un des représentants les plus en vue et les plus clairvoyants des vieilles classes et du régime capitaliste, de celui des jeunes générations.

« Pourquoi dans le monde, se demande M. Romier, et particulièrement en France, la prospérité ne revient-elle pas ? » Et il énumère les causes, non de la crise, mais du prolongement de la crise.

« La première des causes est la politique de soutien artificiel des prix. La seconde, c'est la politique de soutien artificiel non plus des prix, mais du crédit... L'Etat prête à bas prix, il prête souvent gratuitement sous forme de subvention, il prête directement ou indirectement... Il prête l'argent qu'il emprunte lui-même sur le marché libre. Et ces emprunts... ont pour résultat de faire monter le taux de l'intérêt sur le marché libre, par conséquent de paralyser totalement le crédit privé à long terme... Une autre cause de la durée de la dépression, d'ailleurs rattachée aux deux premières, c'est l'inquiétude générale, déterminant des phénomènes qui vous sont familiers : la thésaurisation des capitaux et la réserve d'esprit d'entreprise. Cette inquiétude aujourd'hui se justifie par la situation budgétaire et financière de l'Etat, les risques qui pèsent sur la monnaie et les risques extérieurs... »

Les deux premières causes relevées par M. Romier nous font souvenir de ce brave homme qui se plaignait d'avoir mal au derrière parce qu'une semelle cloutée avait heurté fortement son fond de culotte. Il y va de même des causes techniques du prolongement de la crise. Peu importe de discerner la cause immédiate du mal, si l'on ne va pas en rechercher la cause profonde et initiale. Le heurt du derrière et de la semelle provient lui-même de la volonté du propriétaire de la semelle de faire du mal au propriétaire du derrière, et peut-être le premier avait-il encore des raisons valables de corriger son prochain.

Si l'Etat subventionne à tour de bras, c'est parce qu'il n'est pas dans sa nature politique de résister au collègue électoral et si les électeurs réclament des subsides, c'est qu'eux-mêmes sont possédés par la soif générale de l'argent et des jouissances. Si nous souffrons de suréquipement,

c'est parce qu'on a cru notamment au progrès indéfini par le confort, erreur philosophique, et si on ne liquide pas la situation, c'est qu'on veut ménager les privilèges et les droits acquis : matérialisme encore, égoïsme social. Partout, nous voyons à l'origine de la crise l'homme et ses *appétits*. Le technicien qui prétend résoudre les problèmes de l'heure par des moyens de son art, nous fait assez l'effet du monsieur qui voudrait mettre en formules rimées la recette du bonheur ou codifier la paix en six articles.

La déformation de la culture matérialiste est typique chez M. Romier. Le budget français a un déficit de six milliards. Que faut-il pour le boucher ? Il suffit que chaque Français paie vingt centimes d'impôt de plus par jour et que l'Etat économise une part égale. Et voilà. C'est évidemment très simple à condition : 1° que le gouvernement ait les mains libres pour créer un impôt qui n'exempte personne ; 2° que la population qui excède de la gabegie, des cumuls, des pots-de-vin, du pillage de l'épargne et de l'incohérence bureaucratique accepte pour commencer et sans garantie d'avenir, de nouvelles impositions. Car, quatre sous par jour, ça fait tout de même 438 francs par an pour une famille d'ouvriers agricoles de six personnes, c'est-à-dire une véritable dépossession du minimum vital.

M. Romier passe ensuite aux risques intérieurs. Le franc formidablement gagé par l'or ne craint rien pense-t-il, de la part de l'étranger qui, pour retirer l'or de la Banque de France, serait obligé d'acheter des francs, ce qui entraînerait la hausse du franc et l'arrêt de l'opération. Mais il est bien obligé de reconnaître que si les Français prennent peur et se mettent à liquider non point leurs disponibilités, mais leurs capitaux, pour les transformer en sterling, le franc baisserait automatiquement. Encore une fois, par conséquent, le facteur humain prime les systèmes et la technocratie doit reconnaître son impuissance à modifier le cours des événements.

Pour nous résumer, il ne nous apparaît pas que les vieilles générations qui avec leur guerre mondiale et leur crise non moins mondiale ont récolté la grêle après avoir semé le vent, soient bien indiquées pour nous sortir du pétrin où elles nous ont fourrés, mais dont leurs privilèges les préserveront encore jusque et à l'heure de leur mort libératrice.

A. C.

Son ar Vreudeur Vreton

Va breu-deur kër, tos-ta-it holl, An
eil ouz e-gi-le, Na vo ne-met eur
ga-lon d'omp, Pa e-vimp hor ban-ne... Pe-
rag gor-to-oz pô-ô-tred, Pe-ra-ag go-oz
toz, Pa verv ken tomm e-barz hor chreiz, Gwad
ho-on ta-dou koz

(War don ar ganenn vrudet a Vro-Skos
For Auld Langsyne.)

- I. — Va breudeur kër, tostait holl
An eil ouz egile!
Na vo nemet eur galon d'omp,
Pa evimp hor banne !

II. — Er-mêz e sav an avel bras,
Eus doun an aberiou,
War-du Bro-C'hall, e lammo c'hoaz,
O tougen hor moueziou.

III. — Setu va dorn ! Roit ho torn !
Ha kanomp asamblez !
Ra zono 'r c'hloc'h, ra voundo 'r c'horn,
Dre-holl, hon levezet !

IV. — Gwechall, ebarz hor c'hoajou don,
E skrije ar bleizi.
Ar C'Hallaoued, p'edont o tont,
A sparle dor o zi.

V. — Gwall-hir eo bet an hent ganomp,
Ha yen an nozvezioù :
Warc'hoaz 'lugerno tarz an deiz,
Ouz beg hor fuzuilhous !

DISKAN

Perag gortoz, pô-tred ?
Perag gortoz ?
Pa verv ken tomm ebarz hor c'hreiz
Gwad hon tadou koz !

Savet en Evrel 1934,
gant J. LA B.

POÈMES GALLOS

LA PATRIE

A la maison, j'ai tout ce que je veux :
Du pain, du lait, du beurre et des gâteaux, mon bon
[garçon...
Les baisers de ma mère, les devis de mon père, les rires
[des enfants.
Mais j'ai beau la chercher, là n'est pas la patrie,
Dans mon lit.

Je l'ai cherchée partout,
Et par monts et par vaux, mon bon garçon, et je ne l'ai pas
Elle n'est ni sur la mer, avec l'homme aux filets, [vue.
Ni sur la terre avec celui qui herse,
Ni derrière aucune porte fermée car,
Bien doucement, je les ai toutes ouvertes...

La patrie n'est pas sous nos yeux,
A cueillir,
Comme une femme-fleur qui se pâme et se donne.
Elle ne nous attend pas.
Elle est si loin que je me demande parfois,
Si jamais nous la rattraperons.

Elle a un visage dur et gris,
Froid comme nos statues de pierre,
Mais si doux quand on y regarde de près !
C'est une grande dame, dont le regard est loin,
Et qui ne nous a pas encore aperçus.

Nous avons des pieds tendres pour les longues routes.
La patrie n'est pas pour nous,
Qui aimons tant nous asseoir, et causer. Qui,
Pour les filles oublions tout.
Elle habite une autre planète, et
Pour la ramener ici,
Il faudra bien du balayage.

Faudra lui faire son chemin à coups de poings,
Car elle est reine.
Elle aime les places nettes.
Il faudra nous baigner, nous frotter l'âme jusqu'au sang,
Pour être neufs à sa venue.
En somme,
Il faut la mériter, mon bon garçon.
Nous sommes de ceux qu'elle a oubliés.
Pour qu'elle revienne, quelle affaire !

RUHR

Ils m'ont fait endosser des draps de couleur vive.
Ils m'ont mis des décorations.
Ils m'ont donné un sabre et m'ont fait beau comme un
[paon.
Des galons
Serpentent sur mon bras
Du haut en bas.

Ils m'ont dit : Ce peuple est à toi.
Dis-lui que tu es beau et grand et magnifique,
Il te croiera.
C'est toi qui as le sabre et, derrière toi,
Ton bataillon est là,
Avec les fusils-mitrailleurs.

Tu n'as pas besoin d'argent pour payer,
Ton poing suffit ou ton regard
Tout noir.
Tu es dans un harem,
La plus belle est pour toi.
Convoque-la par un planton,
Et ça ira.

Mets-toi bien dans la tête que tu es une espèce de dieu,
Tout t'est dû.
Tu peux battre et frapper,
Prendre et manger,
Faire danser les enfants,
Fumer les cheminées, si ça t'amuse.
Qu'en dis-tu ?
A la Ville-Guillou, j'ai deux grands champs,
Qu'il faut drainer,
Un autre à amender,
Deux veaux à vendre, un poulain à soigner.
Et les gars qui s'ennuient de moi.
Envoyez-moi donc là.

SI UN JOUR

Si un jour, dans Rennes, m'appellent leurs tambours,
J'irai au Bois-du-Loup,
Avec mes chiens.
Je rentrerai le soir,
Fourbu,
N'ayant rien entendu.

Si encore, dans Rennes, m'appellent leurs tambours,
J'irai voir les cousins de Langon.
Et nous boirons ensemble du cidre et de la blanche.

Et s'il me vient toujours le bruit des caisses noires,
D'un geste, je ferai l'orage des idées,
Et le martellement des sabots en cadence,
Et nous irons de feu en feu,
En godaillant.

Mais si encore, dans Rennes, m'appellent leurs tambours,
Nous partirons pour Rennes
A pleine charretées.
Et nous les ferons taire.

LES EPEES

Nous plant'rons des épées pour marquer notre champ,
Dans les mottes,
A rouiller dans le temps.

Elles prendront la couleur des souches et des ronces.
Un jour, percées, rongées jusque dans l'âme,
Elles tomb'ront en morceaux,
Comme un fétu qu'on brise.
Mais il y aura dans notre terre du fer guerrier.
Nos enfants se nourriront du blé
Poussé dans nos labours
Dardés de nos épées.
Oh le bon pain de fer !

Nous aussi,
Nous n'avons que faire des chiffons de papier.
Nous garderons nos champs
Avec des épées.

Chaque chaumière aura la sienne
D'acier brillant,
Bien au sec,
Sous les hardes du lit clos,
Où nous dormons.

BRYTHON.

INFORMATIONS

LE RECENSEMENT DES LANGUES EN GALLES

Les résultats de l'enquête menée en 1931 par le service de la Statistique Générale Britannique sur la population de la Grande-Bretagne, déjà connus pour l'Angleterre, viennent seulement d'être publiés pour le Pays de Galles.

L'administration anglaise, contrairement à la nôtre, prend en considération l'existence dans l'Etat de langues autres que la langue officielle et elle pose à ce sujet des questions détaillées. Il a donc été possible, cette fois-ci comme les précédentes, de voir avec précision où en est la langue galloise.

Les recensements ont lieu en Angleterre tous les dix ans. Pour la première fois depuis 1801, la population de Galles, qui n'avait jamais gagné moins de 100.000 âmes dans une décennie, en a perdu 65.000. Il faut attribuer cette diminution avant tout au fléchissement des naissances, l'indice étant tombé de 21,9 en 1922 à 16,3 en 1931.

Pour cette raison, et pour d'autres aussi qui sont connues, le nombre des personnes parlant gallois a diminué, mais dans une proportion beaucoup moins élevée qu'auparavant. On a l'impression que le mouvement de recul du celtique va prendre fin. C'est, croyons-nous la première fois que le cas se produit dans un pays celtique depuis un siècle.

**

Les 922.092 celtisants de 1921 ne sont plus que 909.261, perte sans signification puisque l'ensemble de la population est passé de 2.657.932 unités à 2.593.332.

Il ressort des tableaux que les contrées qui ont le plus perdu sont celles où le gallois était le moins parlé, comme Radnor qui passe de 62/1000 à 47; Flint de 327/1000 à 317. En revanche, la plupart des comtés où le gallois était en forte position ont amélioré leur situation (1). Par exemple, Caernarvon qui passe de 750 à 792/1000; Cardigan de 821 à 871; Anglesey de 849 à 874. Les figures montrent que le gallois continue à être la langue dominante en Anglesey, Caernarvon, Merioneth, Cardigan et Carmarthen. Il est intensément parlé dans tout le Denbigh, excepté Wrexham, Chirk et Colwyn Bay, dans certains districts ruraux du Flint, dans le nord et l'ouest du Montgomery, le nord du Pembroke, çà et là dans le Glamorgan (notamment la pointe ouest), et dans les zones de Llanwrtyd et Ystradgynlais du Brecknock.

Le pourcentage des celtisants par rapport à la population totale n'a guère varié depuis dix ans, 368 % au lieu de 371 %. Nous sommes loin des pertes accusées par les recensements précédents : 499 % à 435 % de 1901 à 1911; 435 % à 371 % de 1911 à 1921. La moitié des Gallois parlaient leur langue nationale au début du siècle. On n'en trouve plus aujourd'hui que trois sur huit.

Le tableau le plus inquiétant est fourni par le recensement intéressant les enfants au-dessous de 14 ans. Alors que 456/1000 des personnes âgées de plus de 45 ans parlent gallois, on ne trouve dans ce cas que 276 enfants sur 1.000. En 1921 la proportion était de 302. Cette chute est due en grande partie au Glamorgan, région très peuplée, qui est tombée de 242 enfants parlant gallois à 200/1000. C'est une maigre fiche de consolation.

Si l'on prend les villes, c'est naturellement dans les plus importantes que la population enfantine celtisante est la plus faible : 180/1000 à Swansea, 23/1000 à Cardiff, mais aussi 578/1000 à Lanelly et 770 à Pontardawe R. D.

(1) Le fait a déjà été noté en Irlande. Tant que, dans une région, les celtisants gardent la majorité, il est possible d'arrêter le mouvement de recul et même — on le voit en Galles — de reprendre du terrain perdu. En revanche, il semble qu'il existe un point critique sur la courbe de la décadence de la langue nationale au delà duquel les efforts de redressement restent vains. Quand les celtisants ont perdu la majorité et ne sont plus que 30 % ou 40 % de la population totale, tout s'écroule en une ou deux générations : l'anglais, comme après avoir franchi une digue qui l'aurait longtemps contenu, a vite tout submergé. Il semble assez qu'il en soit de même en Bretagne, où nous avons rapidement perdu Belle-Île et Bréhat, et où nous sommes en train de perdre Paimpol, Perros, Quiberon, Etel et tous autres points où le français a conquis une partie importante de la population. Retenons bien ce fait : le celtique ne résiste que s'il fait bloc contre la langue étrangère. Il y va de notre langue comme de notre société. —

Pour terminer, notons la disparition progressive des monoglots gallois. Ils étaient encore 151.000 en 1921, ils ne sont plus que 98.000. Ce sont tous des ruraux, dans le centre-ouest et le nord-ouest du pays. C'est dans le district rural de Penllyn en Merioneth qu'on en rencontre le plus : 493/1000.

Quelle conclusion tirer de ces résultats ? Le gallois pour l'instant semble avoir raffermi ses positions. Mais l'avenir est assombri par le fléchissement de la langue chez les enfants. On peut citer des exceptions. Le nombre des jeunes celtisants est en augmentation dans le Cardigan et le Merioneth où il est passé depuis dix ans, respectivement, de 814/1000 à 851 et de 841 à 855. Mais ces districts peu peuplés et isolés pèsent moins dans la balance que les fourmillières anglicisantes du sud.

**

Du point de vue breton on ne peut que souhaiter qu'un semblable effort de statistique soit d'urgence entrepris chez nous. Comme nous ne pouvons pas compter sur le gouvernement français, nous devons nous en charger nous-mêmes. Dès l'année prochaine, des organisations comme *Ober* et *Gwalarn* pourraient sans doute faire le recensement des sujets bretonnants dans les écoles libres de Basse-Bretagne. Cette enquête fournirait des résultats qui sans être aussi complets que ceux du Pays de Galles, n'en seraient pas moins fort intéressants.

En attendant, si nous en croyons l'approximation de l'enquête qu'a faite *Gwalarn* en 1928 sur la situation de la langue bretonne, nous aurions sensiblement le même nombre de celtisants que les Gallois. Pour la Basse-Bretagne, leur proportion serait de 700/1000 environ, et pour toute la Bretagne de 300/1000.

Mais ces chiffres sont plus qu'approximatifs.

E. G.

LA SITUATION DU MOUVEMENT ALSACIEN-LORRAIN

■

Quand Hans Landsberg vint pour la première fois en Bretagne, il s'était fait couper les cheveux ras, pour ne pas donner aux Bretons une impression de frivolité. Se fiant à la carte des chemins de fer, il avait pris à Guingamp la ligne de Rosporden, en ignorant qu'il fallait à nos convois transcontinentaux une journée pour franchir cent kilomètres. Rendu à Carhaix, où le train l'abandonna pour plusieurs heures, Hans Landsberg avait compris. Mais il avait vu aussi, à travers les vitres sales de son petit wagon, les chaumières des Bretons solitaires, cachées dans le secret des vallées moussues. Rendu à Rosporden, il avait encore compris. Deux jours plus tard, il voyait la mer, la procession éternelle des longues houles arrivant d'un horizon sans fin. Il avait

Rentré dans son pays, il dit à ses camarades, en leur montrant l'eau bouillonnante à la sortie d'une écluse : « La mer, c'est comme ça, mais c'est beaucoup plus grand. »

Sachons gré à Hans Landsberg d'avoir réussi la tâche difficile d'écrire en français ce qu'on a coutume chez lui d'exprimer toujours en allemand.

N. D. L. R.

L'existence d'un puissant mouvement alsacien-lorrain (1) de résistance à la politique française fut patente en mai 1928 où éclata un conflit profond entre l'Etat français et le peuple d'Alsace-Lorraine. Les premières lueurs en furent nettement visibles après l'avènement du premier gouvernement Herriot. Celui-ci inquiéta fortement la masse, surtout des croyants catholiques, en annonçant en juin 1924 l'introduction imminente dans les provinces recouvrées des lois dites laïques. La gravité du conflit ne résidait pas tant dans le fait qu'une douzaine de chefs et militants alsaciens dont le Dr Ricklin, ancien président de la Diète d'Alsace-Lorraine, fussent inculpés d'avoir ourdi un complot contre la sûreté de l'Etat parce qu'ils avaient réclamé pour leur pays un statut autonome dans le cadre de la III^e République, mais dans le fait de la protestation véhémement et presque unanime du peuple d'Alsace-Lorraine contre cette procédure et partant, contre toute la politique d'oppression de Paris.

Deux des accusés furent élus à la Chambre des Députés, avant même que la Cour d'assises de Colmar n'eût prononcé son verdict et un troisième les y aurait rejoints sans son désistement librement consenti avant le deuxième tour de scrutin aux élections générales de mai 1928. On ne peut concevoir une contradiction plus aiguë entre la joie de la foule alsacienne qui salua l'entrée des troupes alliées en novembre 1918 et la colère douloureuse de cette même foule qui, dix années plus tard, se pressait anxieusement autour du palais de justice de la vieille cité haute-alsacienne dans la vaine attente d'un arrêt d'acquiescement. Après la condamnation des principaux inculpés, un oura-

(1) Par « Alsaciens-Lorrains » ne sont pas désignés ici tous les ressortissants de l'ancien pays d'empire allemand « Elsass-Lothringen », mais ce terme vise la population de langue allemande de ce territoire qui en France est communément appelée « alsacienne », bien que la majeure partie des habitants du département lorrain de la Moselle doive y être englobée.

gan de protestation se déchaina à travers le pays, une vague de fond ne laissa plus subsister que des îlots épars où l'on osât encore défendre timidement la « poigne » de Poincaré dont la politique avait manifestement et lamentablement échoué. Des élections ultérieures ne firent que confirmer ce qu'on a très modestement appelé le « malaise alsacien ». Aujourd'hui encore les partis autonomistes et autonomisants tiennent non seulement, à l'exception de Mulhouse, les hôtels de ville des principales villes d'Alsace, mais encore de fortes positions dans les conseils départementaux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin. Ils se sont implantés dans quelques districts limitrophes de la Lorraine allemande.

Une situation dangereuse donc pour le règne de centralisation à outrance qui constitue, de nos jours, l'essence même de la vie étatique française ?

Non pas. Les partisans de ce régime se plaisent à répéter aujourd'hui que « l'autonomisme est mort » et que « la pénétration par l'esprit français des frères retrouvés » fait des « progrès peut-être lents, mais certains », que « les récriminations d'une poignée d'égarés » ou « quelques agents de l'Allemagne » ne sauraient entraver. Les agents de l'assimilation se sont assez rapidement ressaisis et beaucoup d'autonomistes auront, à l'instar de bien d'autres gens, été surpris de ce que le régime français actuel, qui paraît facilement chancelant, est toujours capable de s'opposer avec ténacité à ses adversaires et souvent en mesure même de les contrarier par des contre-offensives vigoureuses.

Il est certain que l'autonomisme qui correspond à une mentalité profondément enracinée dans le peuple d'Alsace-Lorraine n'est pas du tout mort, mais il n'en est pas moins vrai que depuis des années ses groupements politiques se sont arrêtés dans une défensive relativement calme. Le gouvernement de Paris, accessible aux leçons qui lui furent infligées en Alsace-Lorraine a, depuis 1928, assez prudemment évité des mesures trop brutales, afin d'empêcher un retour de la chaude température d'alors, tout en poursuivant cependant avec une logique implacable sa politique d'étranglement, meurtrière de l'âme et de l'esprit de plus d'un million d'hommes.

La presse alsacienne-lorraine continue à critiquer cette politique et à préconiser des réformes dont certaines comme l'élargissement de l'enseignement de l'allemand, presque inexistant aujourd'hui, sont proposées par la quasi-unanimité des organisations religieuses, politiques, professionnelles et économiques. Les élus autonomistes ont en général tâché, semblait-il, jusqu'au dépôt par M. Chéron d'un projet de loi d'exception contre les menées « anti-

nationales », de sauvegarder dans les assemblées les intérêts immédiats de leurs électeurs. Mais tout cela constitue seulement une réaction contre une action de l'Etat de Paris. Cette action est d'autant plus redoutable qu'elle s'appuie sur la volonté instinctivement ordonnée d'un peuple de 35 millions d'hommes (2) et s'inspire d'une tradition séculaire de la politique française qui, avec une grandeur de vue admirable, n'a cessé sous aucun régime, depuis le Moyen Age, d'aspirer à une frontière consolidée sur le Rhin. Or, une simple réaction, si vivante et si révélatrice de réserves substantielles qu'elle soit, ne suffit pas quand il s'agit non seulement de défendre des positions chaque jour grignotées par les influences innombrables d'un des pouvoirs les plus puissants d'Europe, mais de reconquérir celles qui furent perdues dès l'armistice, où les illusions des masses, l'aveuglement, la lâcheté ou la trahison de leurs chefs facilitèrent à l'assimilateur assaillant d'approcher des buts qu'il s'était de tout temps clairement fixés.

Et, en effet, si depuis des années, de nombreux élus autonomistes siègent, délibèrent et combattent avec ténacité dans les assemblées communales, d'arrondissement, départementales et au parlement central ; si certains d'entre eux consacrent le meilleur de leurs forces et de leur travail à la gestion notamment de municipalités, où, comme par exemple à Strasbourg, l'administration autonomiste peut, en dépit d'un sabotage systématique par les pouvoirs centraux, soutenir sans crainte toute comparaison, rien d'essentiel n'a encore été changé à la politique de l'assimilation intégrale. Cette assimilation pernicieuse enserme dans un système de morne nivellement la vie du pays, à laquelle elle veut, de force, appliquer un vernis étranger et étouffant. Nous aurions des raisons sérieuses de nous élever contre une telle politique du fait seul qu'elle met notre vie économique et administrative dans une étroite dépendance de Paris — tous les établissements bancaires régionaux, par exemple, ont été dévorés par les grandes organisations capitalistes de Paris, la moindre paperasserie doit être traînée dans la poussière de cinquante bureaux parisiens. — Mais nous ne pourrions jamais et à aucun prix admettre cette politique parce qu'elle signifie la destruction radicale de tout ce qui diffère dans son essence en notre peuple de l'essence franco-latine, c'est-à-dire l'extermination, afin de servir une froide raison

(2) C'est-à-dire la population de la France, moins les Bretons, les Alsaciens, les Corses, les Basques et les Flamands. — N. D. L. R.

d'Etat, de tout ce qui a organiquement constitué ce peuple à travers les siècles de son existence.

Mais, point n'est besoin de définir à des lecteurs bretons ce que l'Etat parisien entend par assimilation de ceux qui diffèrent de ses propres sujets ; que les lecteurs français se contentent de croire que l'assimilation est un régime qu'eux-mêmes ne toléreraient pas un instant, s'il leur était appliqué...

Quelques exemples tout récents démontreront la continuité de cette politique : Lorsqu'il y a moins d'une année, les députés alsaciens-lorrains, tant ceux de tendance autonomiste que ceux de couleur dite « nationale » rappelèrent au gouvernement quelques réclamations ayant trait à l'enseignement de l'allemand, langue écrite de plus d'un million de leurs électeurs, le ministre Guy La Chambre, dont le nom, eu égard aux changements fréquents dans ce métier et à la continuité de la politique poursuivie par chacun de ces jongleurs de portefeuilles, importe d'ailleurs peu, leur opposa par trois fois un « non » catégorique que nous ne qualifierons pas autrement en ce lieu. Or, les propositions avaient pourtant été timides et empreintes d'un loyalisme à toute épreuve. Au cours des débats, au mois de janvier 1934, à la chambre des députés, sur le budget d'Alsace-Lorraine, le nouveau sous-secrétaire d'Etat chargé des services de notre pays et qui lui-même a déjà trouvé son deuxième successeur depuis, adopta la même attitude envers les représentants de notre pays, en leur notifiant avec une franchise entière que le gouvernement était dans « la bonne voie » avec sa politique linguistique, et un malheureux grand argentier de Poincaré, M. de Lasteyrie, ne se gêna pas d'ajouter devant l'opposition manifeste des députés des deux provinces que cette politique fonctionnait à la satisfaction des « sujets alsaciens-lorrains » eux-mêmes. Lui aussi donc, une fois de plus, compléta le débat en refaisant la démonstration si chère aux monopolistes des idées de liberté et d'humanité du bord de la Seine, que leur politique d'oppression n'a en somme d'autres but et effets que de parfaire enfin le bonheur de ceux qui en sont les objets très involontaires.

Il est constant que la république française poursuit par tous les moyens et de toutes ses forces sa politique d'assimilation. Nous en constatons dès maintenant les effets déplorable partout.

En face de cette politique nette, avouée et meurtrière, s'étend le marasme des partis et groupements politiques ou semi-politiques alsaciens et lorrains. Les limites entre les deux « fronts » qui, depuis le procès de Colmar, ont déterminé dans le pays même les formations de bataille

entre les partisans, venus de tous les horizons politiques, d'une autonomie plus ou moins prononcée et ceux, non moins dissemblables, qui préfèrent servir l'impérialisme français, commencèrent à s'effacer. Le « front du peuple » (Volksfront) groupant les premiers, fut constitué par les communistes, les autonomistes proprement dits du Landspartei et du parti progressiste alsacien, les catholiques du parti populaire alsacien (U. P. R.). Le front dit « national » (Nationale Front), rassemblant tous les éléments favorables à une assimilation plus ou moins rapide et complète, fut formé par les socialistes S. F. I. O., les radicaux, les démocrates alsaciens, parti de la bourgeoisie, du gros commerce et de l'industrie, et les dissidents catholiques de l'A. P. N. A. (Action populaire nationale d'Alsace) dont les troupes fortement éprouvées viennent de rejoindre l'Union Démocratique de M. Marin. Les communistes se sont séparés en une fraction gauche, membre de l'Internationale de Moscou et dont le rôle premier est de seconder la politique extérieure de la Russie des Soviets en ménageant aujourd'hui, après le chantage d'hier, « capitalisme et militarisme français », nouveaux amis des bolchevistes, et une fraction alsacienne dite « d'opposition » à la III^e Internationale qui n'a pas encore concrétisé sa forme et sa doctrine définitives. Des divergences entre les alliés socialistes et démocrates se sont accentuées. Le « front unique » rapproche les premiers des communistes moscouvistes. L'Apna elle-même ne peut continuer à admettre sans protester ouvertement le programme de laïcisation soutenue à outrance par ses amis socialistes et radicaux. Une certaine communauté catholique entre elle et l'U. P. R. dans le front du peuple est un fait qui, d'autres circonstances aidant, peut d'un jour à l'autre d'autant plus facilement créer une situation nouvelle que les techniciens des manœuvres électorales (coalition : U. P. R. — APNA — Démocrates) croient pouvoir présumer des « succès » aux prochaines élections par une nouvelle mise en pratique de la vieille discrimination politique droite-gauche, comme elle existe dans l'ancienne France et qui avait été écartée par le mouvement autonomiste et la formation des deux fronts que nous devons de décrire.

Un nouveau groupement des forces politiques est possible sous l'influence principalement de trois facteurs : 1° la stagnation des partis impliquera nécessairement la recherche d'une nouvelle formule de résistance; 2° la crise du régime parlementaire français a des effets d'autant plus aigus en Alsace-Lorraine que ces provinces ne sont pas intégrées à l'unité morale française et 3° se trouvent à la frontière d'un grand pays qui est en train de subir un changement radical dans toute sa vie nationale et sociale.

II

Nous ne voulons émettre aucun jugement sur les chances d'un mouvement qui tendrait à modifier le régime actuel de la France, mais nous pouvons affirmer que ce régime n'a plus aucun crédit dans les provinces acquises en 1918. Les Alsaciens-Lorrains, à même de comparer les institutions de la troisième république avec celles de l'empire allemand, furent naturellement penchés à apprécier les premières d'un esprit très critique. Non habitués aux « petites combines » qui dominent une bonne partie de la vie française tant publique que privée, ils ne purent qu'être effarés d'un système politique où la phraséologie de liberté et d'égalité cache simplement l'influence décisive de pouvoirs occultes jusque dans les actes les plus insignifiants d'une administration défectueuse et arriérée. Il est en ce moment hors de doute pour chacun de nos compatriotes que le régime de la France est pourri. La seule question qui se discute est celle de savoir si le peuple français s'identifie avec ce système corrompu ou s'il pourra encore lui en substituer un autre, plus propre et plus sain et si, au cas où cette deuxième alternative se réalise, l'Alsace-Lorraine peut mieux vivre sa vie dans ce nouveau cadre.

Au seuil même de l'Alsace-Lorraine se déroule la révolution allemande, dont la portée sera énorme. Les provinces de l'Est, intimement liées à la vie culturelle allemande, en ressentirent les premiers chocs avec une sensibilité extraordinaire. Les journalistes et politiciens qui, tout en étant de langue allemande, se comportent en Alsace-Lorraine en agents enrégés de la francisation forcée et sont, grâce aux prébendes dont ils profitent plus ou moins directement de la part du gouvernement jacobin et de son organisation policière, des ennemis forcenés de tout ce qui est allemand, ne se rendirent sans doute guère compte qu'eux précisément ont démontré, par la part qu'ils ont, jour par jour, prise aux événements du Reich, cette liaison qui subsiste encore et malgré tout entre les choses d'Alsace-Lorraine et celles d'outre-Rhin. Il est un fait, et qui fut noté avec bruit, que, depuis l'instauration hitlérienne, l'Alsace-Lorraine s'est à plusieurs reprises nettement renfrognée devant l'Allemagne. La presse gouvernementale aidant à coups massifs de nouvelles tendancieuses, maint Alsacien-Lorrain, non germanophile jusqu'alors, mais démocrate convaincu, crut devoir se ranger à côté de ceux qui prétendirent combattre pour la « liberté allemande » et contre la « barbarie raciste » uniquement. Ces Alsaciens honnêtes ne s'aperçurent pas qu'ils faillirent ainsi faire le jeu de gens qui, certes, ne sont pas moins partisans de la manière

forte que le lieutenant le plus endurci du « Führer » pourrait l'être. Ces gens conçurent une joie profonde de ce que Hitler ou plus particulièrement l'émoi que son avènement provoquait en grande partie d'ailleurs à la suite de leurs propres manœuvres, allait merveilleusement servir leur mauvaise cause en jetant comme par un mouvement de réflexe, les Alsaciens-Lorrains, après leur abdication totale cette fois, plus étroitement que jamais, dans les bras de la « mère-patrie ». Nos chauvins se félicitèrent des événements d'Allemagne et les auraient souhaités bien autrement cruels et bien autrement sanglants, en dépit de leur beuglement de protestation contre la « terreur nazi » et « l'oppression des pauvres juifs ». Ils espérèrent, en effet, pouvoir grâce à ces événements assouvir plus complètement leur haine contre l'Allemagne tout court et contre l'Alsace en tant qu'elle ne s'est pas encore soumise à l'unification jacobine, c'est-à-dire contre l'Alsace-Lorraine, en tant qu'elle est encore restée elle-même. Ils se vantèrent à grands cris de combattre le « troisième empire », et ils frappèrent, en ricanant, l'Alsace dont certains défenseurs commençaient à être troublés. On a rarement vu un mensonge aussi impudent à la base d'une action politique.

Aussi est-il difficile d'imaginer les moyens employés en Alsace-Lorraine pendant l'année 1933 et 1934 pour parfaire ce « détachement moral définitif » des provinces recouvrées de l'ennemi teutonique. Aucun de ces moyens ne fut trouvé trop bas et la part prise, en particulier, à ces machinations par de nombreux émigrants d'Allemagne comptera parmi les chapitres les plus pénibles de l'histoire politique de notre pays. Quand on a vu certains de ces réfugiés à l'œuvre, on comprend que l'Allemagne actuelle les ait impitoyablement crachés.

La période, c'est incontestable, fut critique pour ceux qui, inébranlablement, se maintinrent à leur poste, face à la capitale sur la Seine d'où seul, à l'heure actuelle et jusqu'à nouvel ordre, provient le danger pour l'existence de l'Alsace. Ils avaient justement reconnu dès le premier instant d'une campagne d'excitation inouïe que des voleurs crièrent après le chenapan afin de pouvoir mettre plus commodément en sécurité leur propre proie.

Mais cette période est passée... Assez ne se cachent pas en outre qu'il est du plus haut intérêt de suivre attentivement l'expérience gigantesque entreprise par la nouvelle Allemagne. Et, effet que les assimilateurs n'avaient pas prévu l'année passée : la comparaison a pu se renouveler en Alsace entre deux organisations étatiques, entre l'une, où la liberté individuelle, on ne saurait le nier, est considérablement entravée, mais au profit de la collectivité, et

l'autre, où la liberté de *certain*s individus semble être illimitée au détriment de la collectivité. Faut-il s'étonner que la comparaison ne joue pas toujours en faveur de la liberté et de la fraternité des Stavisky ?

Mentionnons que récemment même des aventuriers politiques prétendaient « fasciser » la France en partant de l'Alsace et en préparant la marche de Strasbourg sur Paris. De telles tentatives sont significatives du reste pour « l'honnêteté » de leurs instigateurs qui, hier encore dans le camp bruyant et patriotique des croisés contre la nouvelle barbarie boche, n'éprouvent aucune honte aujourd'hui de s'approprier jusqu'au vocabulaire de l'antisémitisme le plus grossier.

Un trouble quant au sens de notre lutte ne saurait donc pas durer et ce d'autant moins que le premier effet de la loi d'exception de M. Chéron aura été de resserrer plus étroitement les forces composant le « Front du peuple » décrit ci-dessus.

III

Il appartiendra à des jeunes de combler les lacunes, possibles dans la ligue des défenseurs de l'Alsace-Lorraine, en attendant qu'ils fournissent d'eux seuls la troupe de choc qui, non seulement agira contre les tentatives multipliées de l'assimilation, mais arrachera de vive lutte à l'adversaire le terrain qu'il a détaché du domaine le plus intangible de notre existence ethnique.

Ces jeunes devront s'en retourner avec fermeté au principe premier et inaltérable de notre lutte : à savoir qu'aucune assimilation ne pourra être admise parce qu'elle ne pourrait se réaliser qu'au détriment de ce qui nous est le plus précieux. Ils sauront, et le pratiqueront, qu'il ne peut y avoir à ce sujet aucun compromis.

Le régime officiel français attend tout des générations qui montent. Il n'a guère insisté pour changer celles qui sont passées par les écoles allemandes et, après avoir constaté leur formation différente, il s'est assez rapidement résolu à les « sacrifier ». Il est vrai aussi que la grande majorité des intellectuels alsaciens et lorrains formés avant 1918 n'a guère opposé une résistance sérieuse aux tentatives d'assimilation de Paris. Cette défection d'hommes qui, quoi qu'on en ait allégué, avaient pour la plupart intérieurement adhéré au régime allemand d'avant-guerre pourrait surprendre s'il ne s'avérait de plus en plus que ce régime lui-même ne cachait qu'une réalité souvent creuse et assez improductive sous un dehors brillant et bruyant.

Le système jacobin parviendra naturellement à s'éduquer

des jeunes qui seront ses serviteurs d'autant plus méthodiques et acharnés qu'ils seront des germaniques et joueront consciemment ou non le rôle de renégats envers leur peuple.

Il connaîtra d'autre part ce grand troupeau des plus ou moins indifférents qui aspirent à occuper aussi rapidement que possible une « situation convenable ». Ceux-ci ne lutteront pas avec enthousiasme pour le régime qu'ils ne se donnent pas la peine d'examiner de près, mais ils ne seront pas dangereux non plus, pour lui, en attendant.

Mais le régime assimilateur voit aussi, et dès maintenant non sans inquiétude, se grouper une troisième catégorie : celle des jeunes qui seront ses adversaires, plus irréductibles probablement et plus dangereux sans doute que les anciens. Car ils ne se seront pas groupés selon la manière de penser la plus commode ou conformément au programme officiel. Ces jeunes auront dû, de toute leur énergie, rétablir le contact avec les larges couches populaires que l'école latine s'applique à leur couper et s'ouvrir, de leur propre initiative, et à l'encontre des influences officielles, le chemin vers la culture allemande. D'eux seuls ils se seront forgé une conviction qu'aucune facilité n'aura soutenue, mais que mille difficultés auront rendue de plus en plus inébranlable. Ces jeunes ne posséderont rien qu'ils n'aient pas durement acquis.

Leur connaissance de la civilisation latine dont ils apprécieront les très grandes valeurs les aura rendus plus redoutables encore à un autre point de vue : ils auront connu, avec les valeurs, les méthodes françaises également qu'ils seront à même de juger objectivement, mais en connaissance de cause. Ils auront suffisamment pénétré la finesse, le brillant apparent de l'esprit et la vieille rouerie diplomatique de ces rhéteurs qui ont si souvent et si complètement « roulé » leurs anciens beaucoup trop lents et trop formés à un autre système intellectuel pour résister à ce maniement adroit et raffiné de la forme. On peut prévoir dès aujourd'hui qu'un parlementaire alsacien-lorrain de cette nouvelle école qui saura adapter, à certains moments, son fond sûrement germanique, c'est-à-dire irrationnel, mais incalculablement profond et riche, et ses méthodes sérieuses, sa « Gründlichkeit », aux formes nettes et tranchantes du clair raisonnement latin, fera un adversaire d'une autre taille que ceux qui à l'heure actuelle ne semblent le précéder aux Chambres que pour se voir imposer, après leurs mesquines lamentations, un silence honteux et piteux par les coups de pied de ministricules éphémères.

Si les derniers débats à la Chambre des députés à Paris, lors de la discussion du budget d'Alsace-Lorraine ont véri-

tablement matérialisé le grotesque achevé de cette représentation du pays par des malhonnêtes, des incapables et des pleurnichards, cette situation malheureuse ne tient cependant que d'un côté aux représentants. Elle tient de l'autre au mécanisme même de la démocratie ploutocratique française dont ne pourra définitivement pas provenir le salut pour l'Alsace-Lorraine. Siéger au parlement central ne pourra pas être pour les jeunes un but, mais ne leur sera qu'un moyen entre beaucoup d'autres pour assurer la vie intégrale de leur nationalité alsacienne-lorraine. Ils ne reconquerront le pays que les anciens se sont laissés enlever en 1918 que dans le pays même, où se jouera la partie décisive d'une lutte qui ne sera parlementaire que pour une infime partie tout en restant légale en sa totalité.

Il ne semble guère utile de détailler ici, et au su de gens qui ne sont pas des amis, les caractéristiques probables de cette lutte. Mais on peut toujours dire que sa concentration sur le terrain des campagnes électorales et des débats dans les assemblées élues ne semble pas concevable. A une époque où le mandat électif n'est conféré et sollicité que pour sauvegarder ouvertement les intérêts particuliers au lieu de servir l'intérêt général, le député oppositionnel n'a d'autre choix que de renoncer à une opposition véritable ou d'être balayé par une majorité d'électeurs. En effet, toutes les majorités sont veules à la longue et succomberont donc fatalement à l'emprise du pouvoir établi qui tient les ficelles de la bourse à subventions ainsi que le ruban des décorations, meilleur marché d'ailleurs, mais presque aussi efficace.

Aussi s'agira-t-il de rassembler une élite morale et politique sur une base toute différente. Cette élite constituera la minorité agissante d'avant-garde, clairement nationaliste d'une part, résolument tournée d'autre part vers le grand problème social *que ne résoudra pas la lutte des classes, mais le service de chacun dans et pour sa collectivité nationale*. Ce nationalisme ne sera pas impérialiste, car il ne voudra pas imprégner ce qui lui est ethniquement étranger, mais il sera farouchement tenace dans la défense de sa substance nationale où il ne pourra pas céder un pouce de terrain. Dans cette minorité d'avant-garde qui, en véritable exemple pour le peuple entier, restreindra de plus en plus les divergences sociales dans son sein, il n'y aura plus de place pour les oppositions d'ordre confessionnel. Le problème des lois laïques n'est pas le problème alsacien-lorrain. La défense contre leur introduction brutale, car en fait elles sont infiltrées chaque jour par mille canaux minuscules, ne constitue qu'un côté de la défense contre l'assimilation dont l'application des lois combiennes n'est qu'une partie. C'est la vie de notre *langue* qui est l'expres-

tion et le symbole de la vie de notre nationalité. Ce sera autour de la langue que se déroulera encore et que se décidera finalement la lutte. Si notre langue allemande était tuée, l'introduction formelle des lois laïques serait devenue superflue.

Les jeunes comprendront l'importance absolument première de cette lutte pour la langue dont chacun d'eux aura personnellement vécu une phase douloureuse. Ceux que l'école française a voulu atrophier saisiront d'une manière autrement intense que leurs pères l'intérêt brûlant de cette lutte.

Cette minorité agissante d'avant-garde qui peut se passer de cadres et de formes rigides d'organisation existe déjà à l'heure actuelle. Elle se révélera plutôt comme un état d'esprit résolu et déterminé.

Le jour où cet état d'esprit aura conquis et pénétré d'une manière suffisamment nette et complète tous ceux qui appartiennent à cette élite virtuelle que chaque peuple, digne de ce nom, porte en lui, la solution du problème d'Alsace-Lorraine ne sera plus qu'une question de temps.

HANS LANDSBERG.

DOCUMENTS

A la fin de l'année 1930 un petit cercle d'artistes dans une ville de Basse-Bretagne, songea à donner naissance à une revue d'art bretonne : Brekilien. Un programme fut tracé. Nous le publions ci-après. Un peu plus tard, en 1931, le projet s'élargit pour faire sa place aux tendances littéraires de certains membres du groupe, et l'on rédigea un manifeste, resté inédit et que nous publions également. Malheureusement, la revue, qui devait s'appeler cette fois Noir et Blanc ne vit jamais le jour, par suite des défections et de l'insuffisance des moyens financiers qui se révèlent généralement dans ces sortes d'affaires au dernier moment. Nous croyons néanmoins, pièces en mains, que les idées n'étaient pas mauvaises et qu'il serait souhaitable que la position qu'elles affirment ne soit pas oubliée.

N. D. L. R.

PROGRAMME DE « BREKILIEN »

Au temps où les arts bretons en sont encore à chercher confusément leur voie, nous ne concevons pas une revue des arts bretons comme une galerie des œuvres des amis et connaissances, avec commentaires laudatifs.

Ceux qui s'imaginent détenir la vérité avant même de l'avoir recherchée ne nous intéressent pas. Nous voulons

aider ceux qui, navrés de la médiocrité de la production artistique bretonne, de son manque d'originalité et de conscience, veulent faire mieux.

Nous comptons y arriver de plusieurs façons :

1° En fouillant le passé et en exigeant de lui son secret. Un temps fut où les Bretons exprimèrent ce qu'ils sentaient. Penchons nous sur les vestiges de ce temps béni et cherchons à comprendre. Une race ne change pas en trois cents ans. Ce pour quoi nos ancêtres étaient faits au XVI^e est encore ce pour quoi nous sommes prédestinés. Et il faut fouiller. Un champ en friche s'étend sous nos yeux.

2° En critiquant le présent. Des œuvres ont été produites qu'en vrac on a dit géniales et bretonnes. Il faut émonder et balayer. Après on verra clair. On ne peut pas laisser n'importe qui proposer n'importe quel modèle à un public et à des jeunes artistes éminemment influençables. Il faut une certaine police. Elle sera faite pour que ce qui est vraiment bon et dans la ligne bretonne ne soit pas submergé dans l'annuel mascaret de saletés.

3° En montrant comment les étrangers ont résolu ce problème d'un art national moderne. Il faut ces comparaisons pour juger à leur exacte valeur les résultats que nous obtenons et profiter de l'expérience de peuples qui ont connu notre marasme et nos difficultés.

Le public n'a besoin ni de phrases ni de lyrisme, voici notre programme :

Chaque numéro sera consacré en principe à une question.

D'abord nous terminerons l'étude de la matière bretonne, commencée sous le titre de *Kornog*, avec les numéros sur l'Art Religieux et la Sculpture, soit : 1° La peinture bretonne, du XV^e à nous (y inclus vitrail). 2° Le mobilier breton (hier, aujourd'hui). 3° L'art décoratif breton (hier, aujourd'hui). Puis une trilogie sur l'architecture : 1° L'architecture bretonne, hier. 2° L'architecture néo-bretonne. 3° Notre droit à une architecture poétique (thèse).

Puis une revue des arts étrangers et du mouvement moderne. Par exemple : sculpture, peinture, mobilier, arts décoratifs, architecture.

Entre temps, sans doute, plusieurs numéros d'actualités, qui nous permettront de donner à nos lecteurs la primeur des nouveautés artistiques bretonnes et mondiales.

Ce programme ne sera pas réalisé avant plusieurs années. A ce moment là, si nous avons atteint notre but, il existera un mouvement artistique breton vivant, dont notre revue sera l'organe naturel. Peut-être alors pourra-t-elle se contenter d'être la galerie des œuvres des amis et connaissances.

Nous sommes quelques-uns pour entreprendre une tâche énorme. Nous sommes sans argent. Qu'on veuille bien excuser l'insuffisance matérielle de notre effort et ses imperfections techniques.

MANIFESTE DE « NOIR ET BLANC »



En rédigeant ce manifeste, nous ne poursuivons aucun but pratique, si ce n'est d'inviter qui voudra à s'y associer ou à le combattre. Nous croyons que certaines idées doivent être affirmées avec éclat pour marquer une date et une commencement.

Nous croyons qu'il faut donner l'exemple. Nous croyons que nous devons réparer la longue erreur et la longue trahison des Bretons instruits. Par respect, par reconnaissance pour le peuple de manuels, et ses humbles guides spirituels, qui ont conservé jusqu'à nous, malgré les intellectuels, le bien de notre race, nous les prions de daigner accepter notre dévouement.

Nous ne nous croyons pas plus que d'autres parce que nous sommes des intellectuels. Nous avons été ainsi faits. Nous sommes des intellectuels comme d'autres sont des manuels. Notre fonction est différente, voilà tout.

On a quelquefois cherché à répandre des idées en Bretagne. Nous voulons chercher à y faire renaître l'esprit. Notre ambition n'est pas de faire de la Bretagne la matrice d'une civilisation. Les civilisations naissent aux bords des grands fleuves. Nous ne participerons pas aux enfantements des temps. Mais nous n'accepterons aucune formule d'importation directe. Nous désirons trier ainsi qu'accueillir. Le Breton, de son asile, suivra le mouvement à son heure, à sa guise. Et, parfois, parce qu'il a le temps de rêver, il indiquera la route, d'un geste bref et fulgurant, immédiatement satisfait de lui-même, à ceux qui marchent et courent, souvent avec la seule idée de marcher et de courir.

Quand nous disons Bretagne, il est bien entendu que nous disons Bretagne bretonnante et que nous voyons Cornouaille. Nous parlons de ce que nous connaissons.

Nous ne sommes ni « en avance », ni « en retard ». Ces mots n'ont pas de sens. Nous sommes ce que nous devons être en ce jour chez nous. Les jugements de Paris à notre sujet, partent d'un point de vue faux. Paris nous rapporte à lui-même, Nous n'avons que faire de son aune. Ses

« valeurs » ne répondent à rien ici. Une tradition très sûre et nos propres expériences nous suffisent. Et nous sommes résolus à ne jamais accepter de nous étonner de nous-mêmes.

Français, nous sommes frères des hommes sincères qui s'arrêtent hébétés devant vos calembours et que vos jeux d'esprit mettent à la torture. Nous portons ataviquement la blessure de l'humble peuple celtophone que vous n'avez cessé d'humilier sans pitié, depuis que la Bretagne est vôtre,

Nous ne sommes pas « assimilés ». Racine nous fait bâiller et Molière nous fatigue. Nous avons envie de cha-touiller Perrault et Voltaire nous envoie faire un tour sur la grève.

Quelques-uns parmi nous seulement connaissent la langue bretonne de naissance. Tous nous l'avons apprise. Une faute d'orthographe en breton nous donne plus à penser qu'une faute de langue en français. Nous connaissons tous le français mieux que le breton, mais tous il nous gêne aux entournures. Nous ne savons pas quel est l'avenir de la langue bretonne. Mais nous ne serions rien si nous ne tentions pas tout pour qu'il soit grand et assuré. La langue bretonne dispose de toute notre force de parti pris. Nous savons qu'avec elle se joue notre sort entier.

Le mouvement breton. Qu'on ne nous demande pas de le renier. Nous ne nous sentons pas capables de cette petite lâcheté. Aujourd'hui il faut prendre parti. Nous voulons notre vie sans limitations. Et le mouvement breton est la conclusion logique, inévitable de tout ce que nous pensons.

Nous sommes reconnaissants aux folkloristes qui ont sauvé de l'oubli les plus beaux rêves de notre race. Nous ne connaissons pas d' « écrivains bretons », seulement quelques nouveaux venus qui essaient d'écrire pour eux-mêmes en breton.

Ceux d'hier, de Pélagie à Lamennais..., nous n'avons pas fait les études spéciales qui permettraient d'en parler. Que leur gloire les enroule en même temps qu'Ernest Renan, que nous n'avons pas lu, et auquel nous préférons, au lycée, les « Chefs Indiens Célèbres ».

La littérature du passé. Celle qu'on connaît, a été vidée et n'appartient plus qu'à l'histoire. Celle qu'on ignore encore, c'est de la matière première. Nous ne sommes pas des historiens, nous vivons. Mais nous n'aurons jamais trop de matières premières. Les très vieux, nous ne nous dissimulons pas que nous leur devons beaucoup et qu'il nous faudra encore bien des fois repartir avec Kei et Bedwyr, Gwrhys, Gwallstawt, Ieithoedd et Gwalchmeil, fils de Gwyar, Menw, fils de Teirgwaedd, et Gwlhwch, le

héros, pour ravir la belle Olwen au vieil Yspaddaden Pencawr, dans le texte.

Les Allemands, les Anglais, les Espagnols ? Si l'on veut, quoi qu'on commence à les connaître. Mais alors aussi : les Flamands, les Irlandais, les Catalans, les Gallois, les Croates et les Lithuaniens. Pourquoi pas les Lithuaniens après les Nègres et les Mexicains ?

Art breton. Une sanglante ironie a baptisé art breton une production étrangère à la Bretagne, puisqu'elle s'inspire de quelque chose que le Breton authentique ne voit pas : son propre pittoresque et son exotisme par rapport aux Français. L'avènement d'un art breton est lié à la reconnaissance des sources d'émotion qui nous attendent, où qu'elles soient. Et nous savons que notre émoi est certainement plus vif devant les spectacles du modernisme, que devant les fresques d'un passé chancelant que nous ne voyons plus à force de les voir.

Nous donnerions tous les paysages composés et picturaux qu'on trouve chez nous pour certaines de nos thibétaines solitudes qui font fuir les peintres. Notre pays n'est pas celui de la mesure, c'est celui des unités douloureuses. Notre beau vous fait mal. Nous aimons l'extrême qui s'impose en écrasant tout ce qui n'est lui-même. Nous cherchons l'émotion et nous connaissons des angoisses d'une qualité rare.

Nous n'aimons pas les canons. Il nous faut plus de long et de large que cela. Nous avons du mal à nous exprimer parce qu'aucune forme ne nous contient. Notre paradis est insaisissable, et nous nous en repaissons. Entourés de notre étonnante pauvreté, au milieu des riches, nous vivons richement.

Ainsi pensons-nous ici. Nous croyons que dans un pays cloisonné en cantons, la vie intellectuelle doit épouser les cadres des cantons pour répondre à quelque chose. Elle doit y puiser ses règles, son objet, son ambiance. Elle doit en extraire une moisson originale. Une vie intellectuelle bretonne ne peut être qu'une somme et un combat.

DEVANT UNE RENAISSANCE DE LA CULTURE ALLEMANDE

Extrait d'un discours prononcé par le Dr Goebbels, ministre du Reich, à l'occasion de l'établissement de la Chambre d'Empire pour la Culture (Reichskulturkammer).

Le Dr Joseph Goebbels est né en 1897, en Rhénanie. Il commence à militer dans les rangs du parti National Socialiste à Elberfeld. Remarqué pour ses dons d'orateur et de polémiste, il est appelé par Hitler, le 26 octobre 1926, à la direction du secteur Berlin-Brandebourg. En quelques années d'un combat furieux, dont le principal instrument fut le journal Angriff, le Gauleiter de Berlin arracha au marxisme une part énorme de la population de la capitale prussienne, dont il devint député. Aujourd'hui, il occupe les fonctions de Ministre de la Propagande dans le gouvernement du troisième Reich.

N. D. L. R.

L'art n'est pas en soi un concept absolu, il prend naissance au milieu de la vie du peuple (1). Ce fut peut-être la plus grave erreur de l'artiste créateur de l'époque

(1) Pell 'zo en doa dija skrivet mestr an Nazien :
" ...An arz n'eo ket dre-holl an hevelep hini. Pep gouenn-dud he deus eun arz d'ezi pa ne ra ket diouer d'ezi, evel d'ar Juzevien, perziou ar c'hrouerien-arz.
" Ne c'heller da lavaret e vije daou bobl tost an eil d'eben e-kefiver an arz, nemet pa adkaver d'ezo a-hed an amzeriou, hag evit o yezou beza disheñvel, an hevelep gwizienngouenn.
" A-dreuz an holl marevezioù, engehentadurioù ar prederouriez ne renas ket nemet war ar bolitikerezh. Dremm ar vuhez spereidel o deus skeudennet ivez.
" Barzed o deus kanet tud meur pa roas tro amzeriou meur da dud veur da c'henel. War an dachenn diabarz e voe stouet ar skrivagnerien gant ar vuhez pa ne voe ket mui kadarn ar marevez... " (Adolf Hitler.)

révolue, que de ne plus se tenir en contact organique avec le peuple, et de perdre ainsi la racine qui lui apportait quotidiennement une nouvelle nourriture. L'artiste se séparait du peuple, il renonçait par là même à la source de sa fécondité. A partir de ce moment s'installa la crise mortelle de l'homme créateur de culture en Allemagne. La culture c'est l'expression la plus haute des forces créatrices d'un peuple. L'artiste est son moyen d'expression prédestiné. Il serait présomptueux de croire que sa divine mission pourrait s'accomplir en dehors du peuple. Elle est accomplie pour le peuple et la force qu'il utilise dans ce but sort du peuple. Lorsque l'artiste vient à quitter le terrain solide de la nationalité, sur lequel il doit se tenir avec des os durs et pleins de moelle pour pouvoir affronter les tempêtes de la vie, alors il est sacrifié aux persécutions de la civilisation, sous lesquelles il succombera tôt ou tard.

L'époque où régnait en Allemagne un esprit que nous venons de vaincre n'en est-elle pas un exemple probant ? L'art allemand détaché des forces vives de la nation, ne servait plus qu'à consacrer un concept individuel de liberté, qui bientôt se résolvait en anarchie spirituelle. Il en arriva rapidement à se perdre dans le fouillis et le vacarme de la civilisation moderne et ne fut bientôt plus autre chose qu'expérimentation, jeu ou bluff. Il avait perdu toute audace de conception, tout courage dans la création et toute hardiesse dans le style. Il s'abaissa jusqu'au simple artistisme. Ses problèmes n'étaient plus les problèmes qui ébranlaient le monde. Et ceci était d'autant plus dangereux pour la continuation de son existence que les temps étaient plus remplis de grands devoirs. Un art qui se sépare du peuple n'a pas le droit de s'étonner si le peuple à son tour se sépare de lui ; le peuple ne fait que lui rendre la pareille, il va ses propres chemins et cherche, par ses propres voies, à maîtriser les problèmes que le Destin lui a posés.

Si l'art doit valoir pour l'art seulement, si ses lois doivent être comprises seulement par les artistes, alors le cercle de ses adeptes se rétrécit à tel point que sa plus élémentaire faculté d'existence est en danger de mort. Si ce n'est plus avec les problèmes les plus aigus de la vie que l'artiste vise à l'immortalité, alors il a déjà échoué dans ce qui est sa mission propre. Avant longtemps il s'égarera dans les sentiers détournés d'un snobisme purement artistique et il sera perdu pour la vie active. Ceux qui étaient appelés à fournir au peuple ses guides spirituels se dissimulent derrière le peuple au lieu de marcher devant lui. Ils abandonnent à lui-même le peuple, qui cherche alors à remplacer la culture qui lui manque par

une ivresse de jouissances superficielles, et qui à la fin recule en frissonnant, épouvanté devant le vide sans remèdes de son existence spirituelle.

La séparation des classes existe aussi sur le terrain spirituel. L'artiste, qui devrait être l'interprète d'un peuple entier, passe avec armes et bagages du côté des possédants et des gens cultivés. Il devient un étranger pour le peuple, de même que le peuple lui est devenu un étranger. Le libéralisme se termine dans l'effondrement de la vie spirituelle.

Et puis voilà la lutte pour le pain quotidien. L'artiste est sous le coup des plus graves menaces dans son existence matérielle. La masse populaire étendue qui devrait absorber ses créations pour lui permettre de vivre, fait défaut. Les petites couches supérieures ne suffisent pas à donner à l'art une base matérielle suffisante. L'artiste s'éloigne de plus en plus de son temps et de ses contemporains, qui ne tardent pas à l'oublier et finissent par le trouver inutile ou même ridicule. Le vide irrémédiable de son existence spirituelle et matérielle le fait alors se réfugier dans l'organisation. Mais l'organisation elle-même évite d'une façon pénible de discuter les problèmes spirituels de notre époque. Son problème à elle, c'est seulement et toujours d'assurer la vie matérielle. Elle s'exprime en un syndicat, comme toute représentation d'une profession dans l'Etat libéral. Seulement son dynamisme est plus faible que celui des autres, car l'originalité des individus qui s'y groupent rend dès lors impossible toute unité dans les revendications et toute influence décisive dans l'action de son corps organisé. Tandis qu'ailleurs on maintient la discipline, comme l'arme la plus efficace dans la lutte pour le pain quotidien, là règne l'anarchie et l'informe. La revendication de la sécurité économique devient d'autant moins pressante que l'artiste s'est rendu par ailleurs plus superflu dans la vie quotidienne de la collectivité. Il n'est plus qu'un témoin du bon vieux temps, où les choses allaient mieux pour nous, où nous avions assez d'argent pour nous faire embellir l'existence par lui et ses créations. Un très petit nombre d'isolés, que la société libérale se conserve pour sauver la face, foulent les sommets de la fortune et de la renommée. Mais les autres, en grand nombre, en trop grand nombre, s'enfoncent dans la masse amorphe du prolétariat artistique, pour entamer la lutte générale.

On sourit des poésies, on n'achète plus de livres, la musique n'est plus un besoin, mais un changement occasionnel dans l'ennuyeuse vie quotidienne. Les théâtres restent vides, et à travers leurs salles désertes, errent comme des spectres les ombres d'une époque depuis

longtemps révolue, cependant qu'au dehors, dans les rues, le peuple se lève pour entamer sa marche lumineuse.

C'est la tragédie de l'homme créateur de culture en Allemagne, se tenant au tournant de deux époques de l'histoire mondiale, et qui n'a pas le courage de rompre définitivement avec le passé et de trouver une voie vers l'avenir. Crise mortelle, si elle est de longue durée. Époque de la connaissance de soi-même et de la révolution spirituelle, si l'artiste a l'audace de s'enfoncer dans l'espace vide d'air qui s'est créé entre hier et demain, et de fouler d'un pied ferme le nouveau monde conquis.

La marche que nous avons commencée et achevée, c'est la marche du sentiment (Gesinnung). Ce sentiment n'a rien de commun avec la conception homonyme qui appartient au passé et dont nous ne nous souvenons qu'avec mépris. C'est un sentiment de l'action, qui a amené un renversement des valeurs, afin de préparer leur revalorisation. On se rend compte que ce sentiment se fait jour partout, dans la vie publique comme dans la vie privée. Il a modifié les hommes et les a remplis d'un nouveau courage pour l'existence et d'une nouvelle vitalité. Ce que le Destin avait refusé de bonheur matériel à notre époque, nous l'avons deux ou trois fois remplacé par la félicité que nous ont causé de nouvelles idées. Aucun peuple au monde n'a plus de motifs que le peuple allemand d'envisager l'avenir avec une solide confiance. A la place d'un relâchement amollissant qui capitulait devant le sérieux de la vie, qui ne voulait pas la tenir pour vraie, ou qui fuyait devant elle, se fit jour cette conception héroïque de la vie qui résonne dans le pas des colonnes brunes, qui accompagne le paysan lorsqu'il passe sa charrue sur la glèbe, qui a rendu à l'ouvrier le sens et le but suprême de sa lutte pour l'existence, qui empêche les chômeurs de désespérer, et qui remplit l'œuvre grandiose de la reconstruction allemande d'un rythme presque militaire. C'est une sorte de romantisme d'acier qui a rendu la vie allemande à nouveau digne d'être vécue, un romantisme qui ne se dissimule pas devant la dureté de la vie et qui n'essaye pas de lui échapper en s'enfuyant dans les lointains azurés, mais un romantisme qui a le courage de marcher à la rencontre des problèmes de la vie, et de les regarder sans sciller dans leurs yeux sans compassion. Ce nouveau sentiment donne à l'Allemagne une cadence (tempo) et une efficacité dans son travail de construction, telle qu'on l'aurait tenue jusqu'à présent pour impossible. Seul un effet artistique et spirituel qui s'en laissera volontairement et sans résistance imprégner, gagnera l'avenir.

Permettez-moi, pour éviter des malentendus, de réfuter et de repousser une quantité de craintes qui ont été

hautement exprimées. Aucun de nous ne pense que le sentiment suffirait à remplacer l'art. En cette matière il ne s'agit pas de ce que l'on veut, mais bien plutôt de ce que l'on peut. Les lois de l'art sont immuables, et prennent leur mesure dans les espaces même de l'éternité. Seules des mains consacrées ont le droit de sacrifier sur l'autel de l'art. Nous voulons davantage que la dramatisation d'un programme de parti. Nous avons comme idéal devant nos yeux un mariage intime de l'esprit qui anime une conception héroïque de la vie, avec les lois éternelles de l'art. Nous comprenons ce que c'est qu'une tendance dans son sens le plus élevé. Pour nous cette tendance même au peuple ; sur ce terrain se trouvent les racines de toute création.

Personne n'a le droit de nous suspecter de vouloir, pour des fins de propagande tendancieuse, laisser le champ libre à ce dilettantisme qui a toujours assassiné l'art vrai et noble et qui ne ferait que nuire à une propagande vraiment bien comprise. Notre sensibilité artistique est elle-même trop grande pour mettre bas les armes devant le dilettantisme. Il est possible et vraisemblable que dans les douleurs de l'enfantement de ces temps nouveaux, surgisse le génie immortel qui donnera à notre époque son expression artistique. Nous pouvons l'espérer et le souhaiter, nous avons le droit d'y compter humblement. Mais jusque-là il ne nous appartient pas de faire remplacer la puissance du génie par un dilettantisme exsangue et sans cœur d'une armée d'impuissants que le Seigneur a créés dans sa colère. Peut-être que l'art parviendra tôt ou tard à maîtriser les matériaux et les problèmes que nous lui avons posés. Ce serait notre bien commun. Mais nous n'avons pas l'intention de commander à cela. C'est notre droit cependant de veiller à ce que, si l'on s'attaque à ces problèmes, on parvienne à les dominer. Personne ne commande de faire marcher le nouveau sentiment sur la scène ou sur l'écran, mais si on l'y fait marcher, nous devons veiller jalousement à ce qu'il corresponde, dans son expression artistique, à la grandeur du processus historique que nous avons accompli dans la Révolution allemande...

Au-delà nous voulons seulement être, sur tous les terrains, les bons protecteurs de l'art et de la culture allemande. La faim qui a saisi le peuple allemand n'est pas seulement une faim de l'estomac, c'est aussi bien une faim de l'âme, qui veut également être apaisée. Comme toute révolution véritable, la nôtre vise à recréer de fond en comble notre situation culturelle et notre création spirituelle. Aucun reproche dans le passé n'a réussi à nous atteindre aussi profondément que celui qu'on a fait au

national-socialisme d'être une barbarie spirituelle et de conduire à l'anéantissement de la vie culturelle de notre peuple. Nous avons de nouveau libéré les forces créatrices de la nation allemande, elles peuvent se développer sans entraves, et porter les fruits abondants à l'arbre d'une nationalité ressuscitée.

C'est aussi le sens de la Chambre d'Empire pour la culture, que nous constituons et ouvrons aujourd'hui conformément à la loi. Elle représente, dans une unité de culture spirituelle, la réunion de tous les créateurs. Elle nous débarrasse des vestiges d'organisations de l'époque révolue, qui n'agissaient plus que d'une façon mécanique et barbraient seulement la route au libre développement de notre vie culturelle et artistique. Les créateurs doivent se sentir de nouveau en Allemagne une unité. Il faut leur ôter ce sentiment de vide sans remède qui les séparait jusqu'à présent de la nation et de ses forces actives. Nous ne voulons pas rétrécir le développement artistique et spirituel, mais le favoriser. L'Etat tiendra là-dessus sa main protectrice. Sous son patronage les artistes allemands doivent se sentir protégés, et regagner la sensation bien-faisante qu'ils sont aussi irremplaçables dans l'Etat que ceux qui créent les valeurs de son existence matérielle. Travailleurs intellectuels et manuels se tendront les mains pour former une alliance qui sera à tout jamais indissoluble. La communauté de tous les créateurs devient une réalité, et chacun à sa place vaut parce que il est résolu à réaliser pour la nation et son avenir...

La Chambre d'Empire que nous venons de fonder se tient au-dessus des concepts périmés de moderne et de réactionnaire. Son travail doit être aussi bien hostile à l'illusoire conception moderne du Grand-Homme, derrière laquelle se dissimule l'impuissance artistique, qu'à la régression réactionnaire qui veut barrer la route à la jeunesse et à ses forces saines.

L'art allemand a besoin de sang frais. Les temps où nous vivons sont jeunes, leurs représentants sont jeunes, les idées qu'ils réalisent sont jeunes aussi. Ils n'ont rien de commun avec le passé qui git derrière nous. L'artiste lui aussi, qui veut exprimer cette époque, doit sentir d'une manière jeune et créer du neuf. La Chambre d'Empire pour la Culture doit être une force de *développement* et non de *stagnation*. Il n'y aurait pas de pire erreur que si elle était comprise de telle sorte qu'on en fit un moyen de rendre le champ libre au pompiérisme et à barrer la voie à l'ascension des jeunes.

On peut faire différents reproches — toujours les mêmes — à notre époque. Personne ne viendra affirmer qu'elle soit ennuyeuse. Elle est hostile à toute moisissure

et à toute hypocrisie ; elle n'a pas peur d'être audacieuse et ne voit pas dans la conception bourgeoise de la tranquillité le dernier mot de la sagesse. On peut lui appliquer les paroles de Hutten : « O Siècle, O Sciences, c'est une joie de vivre ! Attends-toi à l'exil, Barbarie ! »

Le nouvel Etat possède ses propres lois, tous lui sont soumis, du premier jusqu'au dernier. L'artiste lui aussi a le devoir de les reconnaître et d'en faire la ligne de conduite de son action créatrice. Au delà il est libre, sa fantaisie peut de nouveau se projeter dans les espaces éternels de l'infini. Il se maintiendra sur le terrain solide de la nation, il pourra avec sa fière hardiesse venir heurter les étoiles. Le mieux est précisément de donner au peuple dans sa détresse et dans son embarras une nourriture pour son âme. L'Etat a seulement le devoir de favoriser, de soigner, et de préparer les voies au neuf. Dans le cadre de la Chambre d'Empire pour la Culture il faut dès l'abord rendre impossible toute course après l'occasion. Nous voulons former un type d'artiste allemand qui en pleine conscience et au grand jour, avec fierté et originalité remplira les devoirs que notre époque nous a donnés.

... Nous avons le courage d'être généreux. Nous souhaitons et nous espérons que notre générosité sera récompensée par une générosité égale de la part du monde artistique auquel nous voulons accorder tout notre souci et nos soins bienfaisants. C'est seulement si le nouvel art allemand est enraciné solidement et indissolublement dans le sol maternel de sa propre nation qu'il parviendra à attirer l'attention du monde et témoignera au-delà de nos frontières de la volonté vigilante de la jeune Allemagne. Le monde doit de nouveau éprouver ce qui est allemand et ce qui est vrai. L'art allemand qui reviendra au peuple sera récompensé en voyant le peuple revenir à lui. Ce souhait et cette espérance prennent place au début de notre travail commun. Celui-ci produira des fruits abondants dans le présent, et dans l'avenir il rendra témoignage de ce que le grand réveil allemand de notre temps n'était pas seulement un réveil politique mais aussi un réveil culturel.

Tirons un trait sur le passé, qu'avec cet arrêté de comptes nous laissons derrière nous, et entamons bravement l'avenir. Quiconque met sa force à la disposition du nouvel Etat est le bienvenu. Les hommes de la Révolution rendent grâce aux artistes allemands dont les créations bienfaisantes nous donnèrent au cours des années écoulées la consolation dans l'adversité et la force dans la lutte. Eux aussi préparèrent les voies du nouvel Etat qui est devenu aujourd'hui une bienheureuse réalité.

Dr. J. GEBBELS.

Essai d'Onomastique

Un ouvrage du genre de celui dont nous avons à nous occuper ici est, suivant sa valeur, susceptible de décourager la critique pour deux raisons opposées. Il peut être tellement au point que, de bonne foi, la moindre défaillance dans l'exposition du sujet, la plus légère insuffisance de documentation ne sauraient y être relevées. Il peut aussi être tellement détestable, dans l'ensemble comme dans les détails, que, si l'on entreprend d'en signaler les faiblesses, les imperfections ou les défauts, devant la redoutable profusion de ceux-ci, on est tenté de renoncer à la tâche en se disant que vraiment « ils » sont trop...

Nous avons le regret de déclarer que si l'ouvrage de M. F. Jaffrenou (Taldir) intitulé *La Clef des Noms* (1) avait dû décourager notre critique, c'eût été uniquement pour la seconde des raisons invoquées ci-dessus. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'un devoir impérieux nous commandait de ne point laisser triompher la pseudo-science grâce à laquelle, en y adjoignant un certain nombre de... contre-qualités, l'auteur de l'ouvrage précité est arrivé à produire sur le plan scientifique ce que, sur un autre plan, le poète Tristan Corbière eût appelé « un défaut sans défauts », autrement dit : un chef-d'œuvre d'inexactitude et d'imperfection.

Le prospectus que, selon l'usage, M. Jaffrenou a rédigé pour *La Clef des Noms* et que vient renforcer aux yeux du lecteur non prévenu la bibliographie des pp. 19 et 20 de ce volume, nous assure que « toute la documentation de l'auteur est sérieusement appuyée sur des références ». Il

(1) Un volume in-16, 150 pages. Heugel, Editions de Psyché, 26, rue du Bac, Paris. 1934.

nous affirme également qu' « aucune marge n'est laissée (dans cet ouvrage) à l'imagination ni à la fantaisie si communes dans ce domaine (celui de la science des noms) ».

Le même prospectus ajoute, pour notre édification, que « ce travail, véritable lexique onomastique franco-celtique (2), résume les recherches précédentes des Foerstermann, Stark, Hecquet, Dauzat, d'Arbois de Jubainville, Loth, Ernault, Eugène Ritter, Cipriani, Diez, etc... »

C'est dans de pareilles affirmations, dont nous nous faisons fort de prouver l'inanité, affirmations dont le grand public n'a point les moyens de contrôler l'exactitude et auxquelles il se fie entièrement à priori, que réside la nocivité de l'ouvrage incriminé ; et c'est seulement ce caractère de nocivité sur le terrain de l'onomastique — la personnalité de l'auteur n'ayant rien à faire dans le débat — qui nous a incité à entreprendre du dit ouvrage une critique dans laquelle nous aurions préféré mettre moins de sévérité, pour peu que l'auteur nous y eût disposé par une conception moins élastique de ses devoirs d'écrivain, le plus élémentaire de ceux-ci consistant à ne pas abuser outre-mesure de la bonne foi de ses lecteurs.

Les « lecteurs moyens », les non-spécialistes de l'onomastique qui formeront vraisemblablement les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de son public, n'ont nulle raison de mettre en doute les assertions d'un auteur à la science duquel ils peuvent croire d'autant plus fermement que celui-ci a commencé par se donner à lui-même de « l'érudition philologique » et par mettre en avant sa qualité de Docteur...; d'un savant dont l'autorité elle-même affecte de s'abriter derrière d'autres autorités parfaitement indiscutées. Or, comme il n'est nullement exagéré de prétendre, aussi bouffon que la chose puisse paraître au premier abord, que, sur cent noms « expliqués » par M. Jaffrennou, quatre-vingt-quinze au moins le sont d'une manière radicalement fautive ou défectueuse, on peut se faire une idée

(2) A titre d'indication, ce « lexique » contient en tout 1.876 noms de personnes et 380 noms de lieux. Le nombre des différents patronymes, en France, peut être évalué à plus de deux cent mille, et celui des toponymes, villes, bourgs, hameaux, villages, écarts, montagnes, fleuves rivières, etc... à plus de cinq cent mille.

Les ouvrages français qui consignent le plus de ces noms propres sont, pour les premiers : le *Dictionnaire des Noms*, de LORÉDAN-LARCHEY, lequel contient à peu près 22.000 noms de personnes, et pour les seconds : les *Noms de Lieux de la France*, d'Aug. LONGNON, qui classe et explique environ 12.000 toponymes. Ces chiffres nous édifient sur l'importance de la contribution de M. J. même au cas où celle-ci n'eût pas été uniquement négative.

du nombre d'aberrations que cet auteur aura semées grâce à un ouvrage dont le but était, pour citer de nouveau son prospectus, « de projeter sur le mystère de nos origines un faisceau de lumière » !

Quelqu'un a dit que dans certains domaines scientifiques et historiques, s'il suffit parfois d'une seconde pour commettre une erreur, il faut parfois cinquante ans pour que l'on s'aperçoive de cette erreur et cinquante autres années pour arriver à la détruire. Pour notre part, nous souhaiterions vivement que l'onomastique n'ait point à pâtir aussi longtemps des erreurs commises à une cadence précipitée par M. Jaffrennou. Mais hélas ! la plus grande partie des lecteurs de *La Clef des Noms* n'aura peut-être pas l'occasion d'en lire la contre-partie critique qui, pour des raisons faciles à comprendre, ne saurait d'ailleurs intéresser la totalité des erreurs contenues dans cet ouvrage. En effet, paraphrasant la citation faite plus haut, on pourrait énoncer que s'il suffit parfois d'un mot pour avancer une fausseté, il faut souvent dix lignes pour faire éclater celle-ci, et vingt autres lignes pour rétablir la vérité... Et, compte tenu de toutes celles qui fourmillent dans le travail de M. Jaffrennou, la tâche pourrait, dans ces conditions, dépasser les possibilités du redresseur de torts le plus intrépide.

§ 1^{er}. — AUTOUR D'UNE « BIBLIOGRAPHIE »

Indépendamment de sa préface, signée d'un polygraphe aimable et d'ailleurs bien informé, préface sans aucun caractère scientifique, qui n'a pas été écrite pour le volume et ne fait pas plus mention de celui-ci que de son auteur, le travail de M. Jaffrennou se divise en quatre parties précédées d'une indication des « Sources » et d'une sorte d'introduction générale intitulée : « Comment vous appelez-vous ? » (pp. 21, 22, 23).

Ces quatre parties se présentent ainsi :

1° *Noms d'origine celtique. Les noms anciens. Les noms modernes.*

2° *Noms d'origine germanique. A propos des noms francs. Quelques anciens noms encore portés. Défiguration des noms francs.*

3° *Noms d'origine latine et religieuse, sobriquets français et patois. Remarques sur les noms français.*

4° *Noms de lieux de Bretagne. Où habitez-vous ?*

Procédant par ordre, avant de mettre en lumière les erreurs de détail de l'ouvrage, commençons par donner une idée de la méthode avec laquelle il a été conduit.

D'abord, on ne peut s'empêcher d'être frappé du fait qu'un travail dont l'ambition affichée est de condenser la somme de toutes les recherches antérieures sur les noms de famille et les noms de lieu en général, consigne dans sa bibliographie liminaire en tout vingt-sept titres bien comptés.... Vingt-sept titres de références sur un sujet si vaste, c'est évidemment bien peu ; et cependant, il serait amusant d'être fixé de façon indiscutable sur les ouvrages désignés par ces titres que M. Jaffrennou a effectivement consultés.

En ce qui nous concerne, nous avons, en effet, plusieurs raisons de douter que l'auteur de *La Clef des Noms* ait jamais utilisé de première main certains travaux allemands, anglais et même français cités par lui comme références. Mais à supposer que sa liste de « sources » soit sincère, on peut à bon droit se montrer surpris d'y voir figurer certains ouvrages et de n'y pas voir figurer quantité d'autres.

On y trouve bien, par exemple, les dictionnaires *Anglais-Français*, de Clifton, *Allemand-Français*, de Zimmermann ; *Le nouveau Larousse illustré*, les *Récits des Temps Mérovingiens*, d'Augustin Thierry, et quelques autres titres qu'un « philologue » ne s'aviserait probablement jamais de citer dans une étude savante...

Par contre, on y cherchera vainement : *Le Dictionnaire de la Langue française*, de Littré ; *Le Dictionnaire général*, de Hatzfeld et Darmesteter ; *Le Dictionnaire Etymologique du Français*, d'Otto von Wartburg ; *l'Etymological English dictionary*, de Skeat ; *le Dictionnaire Etymologique du breton moderne*, de V. Henry ; *Les Etymologies bretonnes*, d'E. Ernault, les Dictionnaires bretons de Jehan Lagadeuc, de dom Lepelletier, de Grégoire de Rostrenen, de Pierre de Châlons, de l'Armerye, de Le Gonidec, de Le Moal, etc... les Dictionnaires gallois d'Owen, de Silvan Evans, de Spurrell ; le *Vocabulaire vieux-breton*, *Les langues bretonne et romane en Armorique*, les *Noms des Saints bretons*, les *Mabinogion*, de Loth ; les *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et les lieux habités en France*, de d'Arbois de Jubainville ; le *Dictionnaire des Noms*, de Lorédan Larchey ; *Les Saints et l'organisation chrétienne de l'Armorique, du V^e au VII^e siècle*, de Largillière ; *l'Essai d'Hagiographie et d'Iconographie bretonnes*, de Gaultier du Mottay, les éditions des Cartulaires de Redon, de Landévennec, de Quimperlé, de Beauport, de Saint-Georges de Rennes, etc... publiées par Aurélien de Courson, La Borderie et Le Men, Léon Maître et Paul de Berthou,

Geslin de Bourgogne et autres... ; les *Inventaires* d'archives publiques des départements bretons ; le *Dictionnaire topographique du Morbihan*, de Rozenweig, les travaux hagiographiques de l'abbé Duine, de Canon Doble, de Rees, de Baring Gould, les collections des Bulletins de sociétés savantes comme : la *Société archéologique du Finistère*, la *Société polymathique du Morbihan*, la *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, la *Commission Diocésaine d'Histoire et d'Archéologie du diocèse de Quimper et de Léon*, la *Société académique de Brest*, la *Revue historique de l'Ouest*, la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, et enfin les collections des *Annales de Bretagne*, de la *Revue celtique*, de *Romania*... entre autres ouvrages qu'il est indispensable d'avoir consultés, pour pouvoir traiter avec le minimum de sûreté un sujet dont la complexité s'étend à toutes les branches de la Philologie (lexicographies celtique, germanique, romane, hagiographie, étymologie, phonétique, sémantique...), à l'Histoire (générale, nationale, locale), à la Géographie humaine, à l'Ethnographie et à d'autres sciences...

M. Jaffrennou aurait d'ailleurs pu allonger à l'aise sa maigre liste d'ouvrages consultés, sans que notre scepticisme relativement à l'utilisation réelle de ceux-ci en fût ébranlé. Ainsi que nous aurons l'occasion de le noter ultérieurement, cet auteur semble ignorer candidement l'usage du renvoi, du « confer », ou des parenthèses, comme celui des citations en général ; et l'on chercherait inutilement dans toute le livre une assertion appuyée sur quelque référence dûment établie et contrôlable à loisir.

Aussi bien pouvons-nous, dès maintenant, arriver à cette constatation anticipée mais non prématurée, que M. Jaffrennou se croit trop grand seigneur pour condescendre à ouvrir les ouvrages de références dont il dispose, ou bien que, les consultant effectivement, il ne sait guère en tirer parti.

§ 2. — DE LA VULGARISATION A LA VULGARITE

Il n'est pas inutile que nous donnions maintenant un aperçu du talent de vulgarisateur apporté par l'auteur de *La Clef des Noms* dans l'exposition du sujet vaste et multiple offert par les noms de famille et de lieu, en général et par les anthroponymes et toponymes de Bretagne, en particulier.

Nous estimons ici que, même en évitant toute incursion dans le domaine de l'étymologie proprement dite, un honnête volume bourré de notes et de références serait nécessaire pour traiter convenablement la question des seuls noms de famille bretons, et qu'un autre volume de même importance ne serait nullement superflu pour servir

d'introduction à l'étude des noms de lieux de la Bretagne.

L'un et l'autre de ces volumes restent encore à écrire ; et nous affirmons que leur rédaction ne saurait, pour le moment, être entreprise avec fruit, certains matériaux indispensables à leur mise en œuvre n'étant pas encore dégrossis ou épurés, certains autres, parmi ces matériaux, attendant même leur extraction des carrières où ils gisent inutilisés, ou des forêts presque vierges sous l'humus desquelles ils se fossilisent.

M. Jaffrenou simplifie carrément un travail préparatoire qu'il considère sans doute comme parfaitement vain et assimile mentalement au jeu plaisant qui consiste à couper un cheveu en quatre. La complexité du sujet (qu'il confond avec un soi-disant enchevêtrement), ses ramifications, ses subtilités, le problème des origines, le processus des formations, des métamorphoses ou des lentes évolutions, les analogies, les incertitudes et vingt autres facteurs qui donnent précisément tout son intérêt véritable à l'onomas-tique... tout cela est pour lui inexistant.

Quatre-vingts lignes lui suffisent pour résumer à sa façon la question de l'anthroponymie générale, que M. A. Dauzat a traitée en 208 pages, sans pour cela prétendre l'épuiser (3) ; encore ces lignes ne répondent-elles que très vaguement à l'interrogation qui leur sert d'en-tête : « *Comment vous appelez-vous ?* » (pp. 21, 23).

Ensuite, le voilà lancé à fond de train dans l'onomas-tique bretonne, que l'on s'attendrait à voir traitée par lui avec quelque sollicitude spéciale, mais à laquelle il consacre tout juste : ici quarante-cinq lignes (*Noms anciens*, pp. 27, 28), là trente-six lignes (*Noms modernes*, pp. 42, 43) ; il continue par les onomastiques germanique et latine, dont la première nous vaudra soixante-huit lignes (*A propos des noms franks*, pp. 59, 60), et la seconde trente-deux lignes de développement (*Noms d'origine latine et religieuse, sobriquets français et patois*, p. 77). Quant aux toponymes qui ont fourni au même M. Dauzat la matière d'un autre volume de 265 pages (4), bretons ou non, M. Jaffrenou a vraisemblablement jugé qu'ils ne méritaient même pas deux lignes de présentation...

*
**

Dans quel style élégant et scientifique, et avec quel souci de la précision historique sont rédigées les considérations « couvertes » par les titres ci-dessus, quelques extraits

(3) *Les Noms de Personnes*, origine et évolution, 1 vol. in-16. Delagrave, Paris, 1925.

(4) *Les Noms de Lieux*, origine et évolution, 1 vol. in-16. Delagrave, Paris, 1926.

pourraient fixer à cet égard quiconque n'aurait pas le loisir de feuilleter *La Clef des Noms* ; mais, seule la lecture intégrale des préambules écrits pour chaque catégorie citée plus haut, peut donner à l'amateur une idée exacte du néant qu'un auteur est susceptible d'enfermer dans une succession de phrases à prétentions savantes.

Admirons l'esprit de synthèse et la science d'historien dont M. Jaffrenou fait montre tout au long de ses exposés.

Chacun de nous porte un nom, mais combien ne le prononcent plus que par habitude et ignorent complètement ce qu'il veut dire ?

C'est cependant une étude captivante que celle des noms, mais si enchevêtrée, que beaucoup, à défaut de connaissances linguistiques suffisantes renoncent à s'y adonner (p. 21).

Révélation fulgurante de l'intérêt présenté par l'étude des noms (propres) dont chacun de nous porte non pas un, mais au moins deux, et souvent trois, quatre et plus !... Mais, hélas, combien il est à regretter pour la science, que la vérité soit juste à l'opposé de ce qu'avance l'auteur de *La Clef des Noms*, et que ce soient précisément ceux que l'absence de connaissances linguistiques devrait tenir à l'écart de toute tentative étymologique, qui s'obstinent le plus éperdument à « faire » de l'onomas-tique !

Aujourd'hui, on a pu simplifier le problème, et réduire les trois cent mille noms de France à quelques milliers de racines-mères, dont les composés, les variantes, les doublets, les diminutifs sont les radicelles repérables (*sic*).

Un dictionnaire des noms français est à désirer ; mais il nous a semblé que la meilleure et la plus sûre façon de préparer ce travail était de commencer par une région homogène comme la Bretagne et ses marches : Cotentin, Maine, Anjou, Vendée, qui constituent l'ancienne Armorique (p. 22).

Si M. Jaffrenou considère comme « homogène » l'ensemble ethnique formé par la Bretagne et ce qu'il appelle avec quelque désinvolture « ses marches », on se demande anxieusement où peut bien, à son point de vue, commencer l'hétérogénéité. Outre que la Bretagne proprement dite est divisée en deux parties à peu près égales dont les rapports linguistiques sont sensiblement du même ordre que ceux du rouge et du bleu dans le prisme des couleurs, on devine quelles analogies peuvent bien rapprocher sur le plan dialectal qui, tout de même, a son importance en onomastique, le patois de Martinvast, dans la Manche, de celui de St-Michel-en-l'Herm, dans le Marais vendéen... ou le langage populaire du Clos-Poulet, de celui de la campagne saumuroise. Et puis, que penser de cette constitu-

tion inattendue de l' « Ancienne Armorique », qui, sans façon, naturalise Armoriciens les Norses de Barfleur, les Ménapes de la Ferté-Bernard, les Andégaves de Doué-la-Fontaine et les Pictons de Fontenay-le-Comte ?...

Les noms de la première catégorie celtique (noms anciens) n'ont plus de sens pour les Bretons. Ce sont généralement des noms composés de deux racines accolées, des noms A CHARNIERES (*sic*) un peu comme leurs équivalents germaniques (p. 27).

On pourrait rétorquer à M. Jaffrennou que les noms propres, dans quelque pays que ce soit, n'ont plus de sens pour quiconque les prononce ou les entend couramment, même lorsque leur étymologie ne présente aucune espèce de difficulté. On lit, on entend prononcer en France des noms comme *Lebrun, Legras, Rossignol* ; en Allemagne, des noms comme *Weissmüller, Süsmilch, Apfelbaum* ; en Angleterre, des noms comme *Whitebread, Longfellow, Goldsmith, etc.*... sans se croire tenu d'évoquer, suivant le cas, un individu aux cheveux foncés, un obèse, un oiseau chanteur, un meunier enfariné, un bol de lait doux, un pommier chargé de fruits, une tourte de pain blanc, un gaillard efflanqué, ou enfin un disciple de saint Eloi. (Ajoutons que les « capitales » utilisées dans l'expression à *charnières* ne sont pas de notre invention.)

A partir du XI^e siècle, les noms d'hommes qui se formeront seront d'origine plébéienne, tandis que ceux de la période précédente étaient des noms aristocratiques.

On va désigner désormais les gens sous des vocables empruntés aux métiers qu'ils exercent, à leur aspect physique, à leurs défauts plutôt qu'à leurs qualités, aux terres qu'ils habitent. Beaucoup seront des sobriquets parfois injurieux mais dont le sens, heureusement, s'est élimé (*sic*) et voilé.

La plupart des noms bretons de l'état-civil sont compris des bretonnants (p. 42).

Nous aurions beau jeu, si nous voulions, à l'aide des seuls patronymes alignés et traduits dans les différentes « catégories » de *La Clef des Noms*, mettre cent fois M. Jaffrennou en contradiction avec lui-même. Quels sont, par exemple, aux yeux de celui-ci, les titres de noblesse d'un nom qu'il traduit par : « Qui sert à boire » (*Braouézec*) ; d'un autre dans lequel il voit : « Qui ressemble à un nain » (*Correc*) ; d'un troisième qui signifie « veuf » (*Guézou*) ; d'un dernier interprété : « Débile » ou « Exilé » (*Lissillour*) ?... Et pourquoi *Talhouarn*, « Front de fer », classé parmi les noms « plébéiens », avec *Caradec* « aimable », et *Brézellec*, « guerroyeur », entre autres, ne serait-

il pas aussi aristocratique que *Mobian* « petit mâle », *Pogam* « patte croche », *Squiban*, implicitement considéré comme signifiant « balayeur », et des quantités d'autres de même venue qui, eux, sont tenus pour « nobles » ? Mystère et Onomastique (5)...

Aux noms d'origine latine, qui nous sont arrivés avec le christianisme, il faut joindre les noms hébraïques et grecs qui ont été attribués, au Moyen Age, aux personnes qui vivaient autour ou à côté des Eglises, des Abbayes, des Monastères, ou simplement à des Serfs auxquels ils servirent tout d'abord de noms de baptême, et que les registres d'Etat-Civil, créés dans les paroisses au XVI^e siècle rendirent définitifs, ainsi qu'une grande quantité de surnoms ou sobriquets français, que nous classons aussi dans cette Troisième Partie (p. 77).

Voilà, somme toute, à quoi se réduit, dans *La Clef des Noms*, la question si attachante de l'origine, de la formation et de la fixation des patronymes, entre la période féodale et la création de l'Etat-Civil en France, consécutivement à l'Ordonnance royale de Saint-Germain-en-Laye, en 1539. Cinq siècles de lente élaboration, de transformations, de substitutions dans le domaine de l'onomastique, comprimés en une dizaine de lignes... On n'est pas plus laconique par goût, ou, peut-être, tout simplement, parce qu'on ne soupçonne pas l'intérêt du sujet...

§ 3. — DES JOYEUSES D'UNE CLASSIFICATION

Nous avons indiqué plus haut, en reproduisant le sommaire de *La Clef des Noms*, la façon dont M. Jaffrennou a sérié les patronymes sur lesquels il a exercé ses talents, et qui, d'ailleurs, ne représentent pas la cinquantième partie des noms portés en Bretagne et dans ses prétendues « Marches ».

Les noms considérés comme étant d'origine celtique sont classés par lui en deux catégories : *Les Noms anciens*, et *Les Noms modernes*. Une telle classification ne peut avoir par elle-même rien de rationnel, attendu que, pas plus en Bretagne qu'ailleurs, il n'y a de cassure entre deux époques en ce qui concerne les dévolutions de noms. Nous verrons par la suite pour quelle raisons il convient de lui

(5) Les traductions données plus haut entre guillemets engagent seulement M. J. Exactes ou fausses, nous les citons simplement pour démontrer l'inconséquence d'une classification sur laquelle nous aurons encore bien des choses à dire.

en préférer une autre peut-être moins simpliste, mais qui a, pensons-nous, le mérite d'une précision plus absolue, et fait moins bon marché de l'histoire. Acceptons-la pour l'instant, cependant, ne serait-ce que pour nous faire une idée exacte de la conséquence dont son auteur peut faire montre.

M. Jaffrennou assure que « les porteurs des patronymes de la première catégorie Celtique peuvent se considérer comme descendants authentiques des plus anciens nobles de la race. Ils représentent parmi nous les familles qui, du V^e au VI^e siècle vinrent des Iles Britanniques cohabiter près (sic) des Armoricaïns romanisés et leur apporter l'indépendance en créant de toutes pièces une nation politique et religieuse de Kemper à Redon et du Couesnon à l'embouchure de la Loire » (p. 28).

On eut aimé voir étayer cette théorie, pour le moins aventureuse en ce qui concerne la « noblesse » primitive des porteurs de noms anciens, par quelque opinion autorisée puisée à l'une des « sources » indiquées en tête de l'ouvrage... Mais, passons, pour nous attarder sur la sélection remarquablement critique des noms de la dite catégorie, dont les caractéristiques étaient indiquées à la page précédente du volume (p. 27) : « Ils ont un caractère mâle et sauvage, ne parlent que de combats, de victoires, de bravoure et de beauté physique... »

Pourquoi faut-il, que la liste des patronymes qui suit cette déclaration soit émaillée de noms qui s'inscrivent en faux contre elle ? Nous en avons cité quelques-uns plus haut (p. 120 et 121) ; qu'il nous soit permis d'insister pour obtenir si possible qu'on nous indique la différence d'origine qui peut séparer des noms « nobles » et des noms « plébéiens » comme les suivants, cueillis au hasard dans les catégories respectives dressées par M. Jaffrennou :

NOMS « NOBLES »

NOMS « PLEBEIENS »

(ÉPITHÈTES)

Bolloc'h « glabre »
Caradec « aimable »
Corre « nain »
Cuzon « vieillard »
Gulédéc « paysan »
Guellou « brun »
Guezou « veuf »
Pavec « pattu »
Queltec « couillaud »

Bloc'h « glabre »
Caradec « aimable »
Coranton « nain »
Coz « vieillard »
Gallouédéc « puissant »
Du « noir »
Linianff « veuf »
Padellec « pattu »
Quentrec « éperonné »

(MÉTIERS)

Floch « page » *Cloarec* « clerc »
Goff « forgeron » *Goffic* « petit forgeron »
Scolan « écolier » *Scolan* « écolier »

(PARENTÉ)

Douarin « petit-fils » *Ni* « neveu »
Deunff « gendre » *Lindivat* « l'orphelin »
Lozach « pater familias » *Noach* « chef de famille »
Henaff « aîné » *Tiec* « chef de maison »

(SOBRIQUETS)

Lévéder « alouette » *Neun* « l'oiseau »
Quillec « coq » *Louarn* « renard »
Beuzit « boissière » *Ménez* « montagne »
Bézouet « bois de bouleaux » *Lallouet* « saulaie »
Caraës « Carhaix » *Quistrebert* « Questembert »
Coat « bois » *Coat* « bois »

Devant un tel méli-mélo, on ne s'étonnera plus de trouver au nombre des Noms anciens d'origine celtique... et noble : MAZEVET, « forme, bretonnisée de *Mativet*, diminutif de *Mathieu* », pas plus que l'on ne s'étonnera, tout à l'heure, de voir des noms germaniques comme *Tancrede*, ou slaves comme *Pioteff*, candidement assimilés à des patronymes bretons (6).

(A suivre).

(6) Si nous nous reportons à un passage cité plus haut, et extrait de la p. 42 de *La Clef des Noms*, les noms de terres devraient être d'origine uniquement plébéienne... Mais la méthode de M. J. est d'une élasticité telle qu'elle lui permet de transformer ses « catégories » en véritables fourre-tout, d'où l'in vraisemblable « panachage » de celles-ci — particulièrement les deux premières — où, non seulement une même famille de patronymes, mais, à plusieurs reprises, un même patronyme se trouvent traités deux fois au lieu d'une !

Les Mots du Peuple Breton

PLUS PRESSE QUE LES MORTS

En Basse-Bretagne, dans le pays de Douarnenez, un enterrement s'achemine vers le cimetière, par la route départementale. Le cortège funèbre, composé de plusieurs centaines de personnes, un océan de coiffes, obstrue comme de coutume toute la largeur de la route sans aucunement songer qu'il peut exister une circulation. Une auto qui suit la même direction que l'enterrement, se trouve bloquée derrière lui, et suit au pas. Le conducteur qui est pressé perd patience et finit par se frayer un passage le long de la cohue à petits coups de klaxon. Au moment où il va atteindre la hauteur du corbillard, une voix part de la foule (qui s'est déjà refermée derrière le profanateur en barrant derechef la route à trois autos qui n'osent suivre le mouvement), et lance cet anathème :

— *Hemañ ne lez ket memes d'an dud an amzer da vervel !*

CEUX QUI N'ONT PAS L'HABITUDE

C'est déjà un vieux souvenir. Après la tempête du mois de septembre 1931 qui avait coûté la vie à 230 marins bretons, le gouvernement laissait nos veuves et nos orphelins dans le dénuement, au moment même où le Parlement votait un milliard pour les sinistrés des inondations du Midi. Une jeune veuve, du Passage Lanriec, qui se trouvait sans ressources avec trois bébés sur les bras, causait avec des amis de la ville. Ceux-ci lui demandent si elle ne trouve pas honteux que le gouvernement oublie les sinistrés bretons en faveur des méridionaux. La jeune femme reste impassible, puis elle hoche un peu la tête :

— *Nous autres, on a toujours de la misère. Eux autres, dans le Midi, ils n'ont pas l'habitude. C'est pas pareil.*

HISTOIRE SANS PAROLES

L'été dernier dans une ville du sud, le jour du marché, un croisement de rues. Les trottoirs du boulevard sont encombrés de gens de la campagne, pas pressés comme d'habitude et qui, comme d'habitude, stationnent un instant sur le bord de la chaussée avant de traverser. Une charrette chargée de caisses mal arrimées, arrive. Une des caisses les plus haut perchées glisse à chaque secousse de la voiture dans la corde qui la lie sur le faite. Et à mesure que la voiture s'éloigne, la caisse continue à se rapprocher inéluctablement de l'instant fatal où elle ira s'abîmer sur la chaussée. Beaucoup de paysans qui ont vu le coup se sont arrêtés, retournés, et suivent des yeux, sans esquisser un geste ou même échanger un mot entre eux, cet intéressant spectacle. Mais il y a aussi un « monsieur » qui s'est aperçu du danger. Le voilà qui court après la voiture en criant et en gesticulant pour attirer l'attention du conducteur. Alors les paysans détournent les yeux de la caisse et se mettent à regarder le monsieur.

STENOGRAPHIE

Elles tricotent. Celle qui vient de rentrer au pays raconte :

— Ma sœur, elle a quatre enfants déjà. Il y a sa fille aînée, c'est une Bretonne, elle est née ici, vous savez bien. Après, il y a François, mais celui-là c'est un Chinois, il est né au Tonkin, où mon beau-frère il était parti dans la Coloniale. Et puis les deux petites qui sont venues ensemble. Des petites Toulonnaises qu'elles sont celles-là. Et des jolies ! Simone et Claude qu'elles s'appellent. Hein ! si c'est drôle ! Des enfants de partout !

N.D.L.R. — *Nous serions reconnaissants à nos lecteurs d'alimenter eux-mêmes cette chronique « Les mots du peuple breton ».*

SINN-FEIN

« ... DÈS L'INSTANT OU NOUS NOUS SOMMES FIEREMENT NOMMÉS DES EUROPÉENS, NOUS AVONS RENONCÉ À ÊTRE DES RUSSES. TROUBLES ET ÉPOUVANTÉS PAR LA DISTANCE QUI NOUS SÉPARE DE L'EUROPE DANS NOTRE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET SCIENTIFIQUE, NOUS AVONS OUBLIÉ QUE, DANS LE TREFONDS DES ASPIRATIONS DE L'ESPRIT RUSSE, NOUS DÉTENIONS EN NOUS, EN TANT QUE RUSSES, ET À LA CONDITION QUE NOTRE CIVILISATION RESTAT ORIGINALE, LE POUVOIR D'APPORTER PEUT-ÊTRE AU MONDE UNE LUMIÈRE NOUVELLE. NOUS AVONS OUBLIÉ, DANS L'IVRESSE DE NOTRE HUMILIATION, UNE LOI IMMuable : C'EST QUE, SANS L'ORGUEIL DE NOTRE PROPRE SIGNIFICATION MONDIALE, NOUS NE POURRIONS JAMAIS ÊTRE UNE GRANDE NATION NI LAISSER APRÈS NOUS LE MOINDRE APPORT ORIGINAL. NOUS AVONS OUBLIÉ QUE, SI LES GRANDES NATIONS ONT PU DÉVELOPPER LEURS IMMENSES FORCES, C'EST QU'ELLES ÉTAIENT FIÈRES D'ELLES-MÊMES. SI ELLES ONT SERVI LE MONDE ET LUI ONT APPORTÉ CHAQUE NE FUT-CE QU'UN RAYON DE LUMIÈRE, C'EST QU'ELLES RESTAIENT FIÈREMENT, INÉBRANLABLEMENT, ET TOUJOURS AVEC ORGUEIL, ELLES-MÊMES. »

Fiodor DOSTOÏEVSKY,

(Extrait d'une lettre au Tsarevitch, en 1873.)

Joseph Loth est mort.

Les journaux ont dit qu'il était un grand Breton.

Un seul d'entre nous a connu Joseph Loth. À Paris, en 1920. Il se souvient d'un homme froid et bourru, parlant peu. Première visite dans le petit appartement de la rue Lecourbe, le jeune étudiant tout ému devant le Maître, quelques mots sur une question d'étymologie et « Au revoir, Monsieur ». Seconde visite sans résultat au Collège de France. Un appariteur dit que le professeur viendra le lendemain pour son cours sur les Inscriptions... (quelque chose comme « ogamiques », mais c'était beaucoup plus compliqué) auquel assiste toujours UN auditeur. La troisième fois, celui d'entre nous qui a connu Loth le rencontre montant à pas pressés le boulevard Saint-Michel, se rendant à son cours. Le jeune étudiant est plein de courage, il s'accroche au professeur : « Que pensez-vous du mouvement breton ? » Sans ralentir l'allure, le Maître répond, tranchant, comme pour en finir, en petites phrases saccadées : « La Bretagne est française... Tout est français chez nous... Sauf la langue... Il faut défendre la France. » Et sa silhouette de vieux militaire en retraite se perd entre les taxis, tandis qu'il franchit la chaussée.

Sa sympathie pour « Breiz Atao » était nulle.

En 1929, quand trois Bretons sont en Alsace pour s'associer à la défense des Autonomistes, Joseph Loth leur tire dans le dos en adressant sa fameuse lettre aux jurés de Colmar, où il s'arroge le droit de parler au nom de la Bretagne pour nier l'existence de la nationalité bretonne.

Joseph Loth a peut-être été un grand Breton.

Il n'a pas été un bon Breton.

Peurvoulet
d'an 1^{er} a viz Gwengolo 1933
gant
MOULEREZ KENWERZEL BREIZ
Roazon

Le gérant : F. DEBAUVAIS.